

L'ingrate Manon

- 1 Je n'eus pas la force de soutenir plus longtemps un discours dont
chaque mot m'avait percé le cœur. Je me levai de table, et je n'avais pas
fait quatre pas pour sortir de la salle, que je tombai sur le plancher,
sans sentiment ¹ et sans connaissance. On me les rappela ² par de
5 prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, et
la bouche pour proférer les plaintes les plus tristes et les plus
touchantes. Mon père, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa
avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutais, mais sans
l'entendre³. Je me jetai à ses genoux, je le conjurai ⁴, en joignant les
10 mains, de me laisser retourner à Paris pour aller poignarder B... Non,
disais-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon, il lui a fait violence ; il
l'a séduite par un charme ⁵ ou par un poison ; il l'a peut-être forcée
brutalement. Manon m'aime. Ne le sais-je pas bien ? Il l'aura menacée,
le poignard à la main, pour la contraindre de m'abandonner . Que
15 n'aura-t-il pas fait pour me ravir une si charmante maîtresse ! O dieux !
dieux ! serait-il possible que Manon m'eût trahi, et qu'elle eût cessé de
m'aimer !
- Comme je parlais toujours de retourner promptement à Paris, et que
je me levais même à tous moments pour cela, mon père vit bien que,
20 dans le transport ⁶ où j'étais, rien ne serait capable de m'arrêter. Il me
conduisit dans une chambre haute, où il laissa deux domestiques avec
moi pour me garder à vue ⁷. Je ne me possédais point ⁸. J'aurais donné
mille vies pour être seulement un quart d'heure à Paris. Je compris que,
m'étant déclaré ⁹ si ouvertement, on ne me permettrait pas aisément de
25 sortir de ma chambre. Je mesurai des yeux la hauteur des fenêtres ; ne
voyant nulle possibilité de m'échapper par cette voie, je m'adressai
doucement à mes deux domestiques. Je m'engageai, par mille
serments, à faire un jour leur fortune, s'ils voulaient consentir à mon
évasion. Je les pressai ¹⁰, je les caressai ¹¹, je les menaçai ; mais cette
30 tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute espérance. Je résolus
de mourir, et je me jetai sur un lit, avec le dessein de ne le quitter
qu'avec la vie. Je passai la nuit et le jour suivant dans cette situation. Je
refusai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain. Mon père vint me
voir l'après-midi. Il eut la honte de flatter ¹² mes peines par les plus
35 douces consolations. Il m'ordonna si absolument de manger quelque
chose, que je le fis par respect pour ses ordres. Quelques jours se
passèrent, pendant lesquels je ne pris rien qu'en sa présence et pour lui
obéir. Il continuait toujours de m'apporter les raisons qui pouvaient me
ramener au bon sens et m'inspirer du mépris pour l'infidèle Manon. Il
40 est certain que je ne l'estimais plus ; comment aurais-je estimé la plus
volage ¹³ et la plus perfide de toutes les créatures ? Mais son image,
ses traits charmants que je portais au fond du cœur, y subsistaient
toujours. Je le sentais bien. Je puis mourir, disais-je ; je le devrais
même, après tant de honte et de douleur ; mais je souffrirais mille
45 morts sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

L'Abbé PRÉVOST : *Histoire du Chevalier
des Grieux et de Manon Lescaut, 1731.*

LYCÉE PILOTE DE L'ARIANA

2013 :2014

Mme BERRAHAL

Mme SLAMA

Mme AYARI

DEVOIR DE SYNTHÈSE N°1

4^{ème} année

ETUDE DE TEXTE : (7pts)

- Quel a été, dans le premier paragraphe, l'effet du discours du père sur le narrateur ? (2pts)
 - Quel est le procédé d'écriture qui rend compte de cet effet ?
- Monsieur des Grieux, le père du narrateur, a adopté différentes attitudes à l'égard de son fils.
Quelles sont, au fil du texte, ces différentes attitudes ? (2pts)
- Étudiez l'évolution des sentiments du narrateur à travers le texte et dites ce qui caractérise son attitude à la fin de cette séquence. (2pts)
 - Relevez et analysez un procédé qui traduit ce qu'il ressent à la fin du texte. (1pt)

LANGUE : (3pts)

- Mettez les phrases suivantes au discours indirect : (2pts)
 - Le narrateur lui a crié : « Il l'aura menacée, le poignard à la main, pour la contraindre à m'abandonner. »
 - Il a ajouté : « Il l'a peut-être forcée brutalement. »
- Utilisez le mot « **charme** » dans une phrase où il aura un autre sens que celui qu'il a dans le texte. (1pt)

ESSAI : (10pts)

Ni des Grieux et Manon, ni Tristan et Iseut, ni Paul et Virginie ne se sont mariés et c'est ce qui a fait leur malheur. Cependant, Don Juan, personnage célèbre de Molière, dit que le mariage tue l'amour et que la constance éteint la flamme de la passion.

Partagez-vous son point de vue ?

Jacques de Todi, fils de pasteur, a trouvé un ami en la personne de Luc Pascal, qui pour lui a le visage de la pureté. Mais Jacques est lui-même marqué par une enfance, par une adolescence qui lui ont révélé le sang et le péché entachant l'amour humain. Le jour de Noël, il fait à Luc le récit d'« un fait de son enfance ».



Romancier (Pauline 1880), poète (Noces, Sœur de Sang) et essayiste (Tombeau de Baudelaire). Pierre-Jean Jouve (1887-1975) a subi la double influence de la psychanalyse et du mysticisme chrétien qui donnent à son lyrisme une impression d'inquiétude et de malaise.

1. « Je faisais l'école buissonnière » ; le gymnase est en Suisse (où vit Jacques) l'équivalent du lycée.

« Mon vieux, elle s'appelait Marguerite et c'était ma cousine. Quinze ans et elle douze. Mais tu sais j'étais amoureux de cette fille à en perdre l'équilibre comme tu vas voir : une vraie maladie. Par amour je cessai de manger. Je lui sacrifiais mes repas et mon sommeil, je ne dormais pas, je m'empêchais de dormir, parce que j'avais imaginé que si je ne décollais pas ma pensée d'elle un seul instant j'arriverais à la posséder pour toujours. Elle habitait « aux Ormes » de Vandœuvre, par là, à six cents mètres de notre mur. (A présent je crois bien qu'elle est morte, j'é l'ai perdue de vue.) Je brûlais le gymnase¹ au moins une fois par jour pour rôder près de Vandœuvre. C'était convenu et tu sais, elle allait encore plus fort que moi. Je passais des demi-journées derrière une haie, ou sous le porche de sa ferme, embusqué, ou dans le grenier, ou même j'étais couché entre les fausses rocailles de son jardin. Elle m'apportait du pain et du chocolat et elle me passait des lettres : ça brûlait. Si elle ne pouvait pas venir je me contentais de la voir au loin, mais alors on s'envoyait dans la soirée des serments éternels écrits sur les feuillets d'un herbier en dessous des plantes, avec des ronds qui indiquaient la place où on avait mis la bouche sur le papier. Un jour nous avons été comme mari et femme, mais tu sais, si joliment, dans sa chambre, je ne peux pas te dire.

Je fus dénoncé, mon vieux, par « Les Justes » de Vandœuvre, une société évangélique pour la surveillance mutuelle. On rassembla la famille (sans ma mère qui commençait sa maladie) et alors ! Tante Angèle cette sainte fille fut la plus féroce parce qu'elle avait reçu la dénonciation, elle se croyait donc déshonorée, et puis rien que le mot amour la mettait dans des états. En deux jours j'étais jugé, bouclé, expédié. Pension des Roches dans le Jura, régime exceptionnel : ni lettres ni sorties ni visites. Le pire, vois-tu, c'est qu'au lieu de me révolter j'acceptai tout comme une punition du Ciel : ils avaient mis le doute dans mon esprit. J'étais coupable, quoi, il fallait racheter. A cette époque-là je pleurais comme on fait du sport. Je devins très religieux, Marguerite avait été flanquée en Angleterre, je n'en savais rien. Ca va te paraître drôle ; je ne l'ai jamais revue, il y a toujours eu quelqu'un entre nous. Je pensais à elle avec honte, et parler d'elle eût été une abomination. Mon père ne fit jamais une allusion à l'histoire : c'était la preuve qu'une faute pareille ne pouvait même pas figurer comme souvenir dans la conscience d'un chrétien. Je m'habituai, je fus un abandonné, mon cher, et je rachetai tant que je pus. Je fus triste comme une bête jusqu'au jour où je trouvai mon premier ami, un gentil camarade, tu sais... »

Jean-Pierre JOUVE, *Le monde désert*, 1927, Mercure de France réimprimé en 1960, rééd. Le livre de poche, pp. 42-43

Mme DRAOUI .

M. ZAYAN

Mme SAFAR .

4ème Année

DEVOIR DE SYNTHESE N°1

I-COMPREHENSION : (7 points)

1- Jacques est amoureux de sa cousine.

a) Quels sacrifices fait-il pour elle ? (2pts)

b) Partage-t-elle avec lui, cet émoi ? (1pt)

2) Par quels procédés d'écriture l'intensité de l'émoi de Jacques est-elle traduite ? Relevez-en deux. (2pts)

3) En vous référant au second paragraphe, dites pour quelle raison Jacques renonce-t-il à son amour ? (2pts)

II-LANGUE : (3 points)

-« A présent je crois bien qu'elle est morte, je l'ai perdue de vue. »

Réécrivez cette phrase au discours indirect en la commençant par :

Jacques a avoué (2pts)

-Vocabulaire :

-*Racheter* (130) : composez une phrase avec le nom dérivé de ce verbe

-ESSAI : (10 POINTS)

« Il n'y a d'amour éternel que contrarié. Il n'est guère de passion sans lutte », affirme Camus.

Pensez-vous que l'amour puisse triompher de tous les obstacles qu'il rencontre ?

L'infidèle

Oui, je t'ai trompé, j'ai séduit tes eunuques¹, je me suis jouée de ta jalousie, et j'ai su, de ton affreux sérail, faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir : le poison va couler dans mes veines. Car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus ? Je meurs ; mais mon ombre s'envole bien accompagnée ; je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges² qui ont répandu le plus beau sang du Monde³.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule⁴ pour m'imaginer que je ne fusse dans le Monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger⁵ tous mes désirs ? Non ! J'ai pu vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes lois sur celles de la Nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâce encore du sacrifice que je t'ai fait : de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle : de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la Terre ; enfin, de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports de l'amour. Si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine. Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le mien t'était soumis. Nous étions tous deux heureux : tu me croyais trompée, et je te trompais.

Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleur, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait : le poison me consume⁶, ma force m'abandonne ; la plume me tombe des mains ; je sens affaiblir jusqu'à ma haine ; je me meurs.

Du sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab I, 1720.

Montesquieu, Lettres Persanes. CLXI.

• Gardien sans virilité, 2- Attentat contre le sacré, 3- Celui de son amant, surpris dans le sérail et tué par les eunuques, 4- Qui croit facilement, naïf, 5- Frapper, battre, 6- Use, ronge, dévore.

LYCEE PILOTE DE L'ARIANA

2002/2003

Mme AYARI

DEVOIR DE SYNTHÈSE N°1

ETUDE DE TEXTE

- 1) a- Dans ce texte, deux thèses s'opposent sur le thème des jouets violents. Retrouvez-les et dites à qui chacune appartient.
b- Retrouvez pour chacune de ces deux thèses deux arguments différents.
- 2) L'auteur condamne-t-il ou non ceux qui ne pensent pas comme lui. Relevez un procédé d'écriture qui justifie votre réponse.
- 3) a- Dans les deux premiers paragraphes, à quel moment se fait le passage de l'une à l'autre thèse.
Quelle phrase charnière assure cette transition ?
- 4) Relevez et commentez deux procédés d'écriture qui permettent à l'auteur de détruire la thèse adverse.

ESSAI

« Après tout, c'est à travers ses parents que l'enfant se fait une idée de lui-même » dit le psychanalyste Bettelheim.
Pensez-vous comme l'auteur de cette citation, que le caractère soit plutôt sociale qu'inné ?

Certains parents, parce qu'ils ont en horreur la guerre et la violence, interdisent tous les jouets inspirés par le matériel d'armement. Leur pacifisme est très compréhensible, mais en prohibant ces jeux, ils n'agissent pas pour le bien de leur enfant, mais uniquement à partir de leurs préoccupations d'adultes. Certains d'entre eux ont même peur que ces jeux ne fassent de leur enfant un futur criminel, mais cette façon de penser est très dangereuse sur bien des points.

De même que le fait de jouer avec des cubes ou des camions n'indique pas que l'enfant sera un jour architecte ou chauffeur de poids lourds, de même ses jeux avec des armes-jouets ne laissent rien prévoir de ce qu'il fera plus tard. Ensuite si, comme on peut raisonnablement l'espérer, ces jeux donnent à l'enfant l'impression qu'il peut se protéger et lui permettent de se décharger de ses tendances agressives, celles-ci ne pourront pas s'accumuler dans l'inconscient et, plus tard, ne chercheront pas à s'exprimer de façon dangereuse. Cette prohibition, en outre, rend l'enfant frustré et furieux parce qu'il voit que ces jouets - par ailleurs vantés par les médias - sont permis à ses petits camarades.

Enfin, l'attitude la plus pernicieuse par ses conséquences est la peur parentale que l'enfant ne devienne un violent ou même un assassin. Cette idée est beaucoup plus nuisible au bien-être émotionnel de l'enfant que ne peuvent l'être les pistolets à amorce et les mitraillettes en matière plastique. C'est surtout vrai en raison de l'importance, pour l'enfant, de l'opinion que ses parents ont de lui. Après tout, c'est à travers ses parents que l'enfant se fait une idée de lui-même. S'ils le croient capable de mal tourner au point de devenir un criminel, cette opinion terriblement négative le rendra furieux contre eux et la société, et il sera plus enclin à mettre en acte sa colère, non plus d'une façon symbolique, par le jeu, mais dans la réalité, à partir du moment où il aura échappé à l'autorité parentale. Il sait qu'il a fort envie de jouer avec un pistolet à amorces, et si ses parents pensent que cela fera de lui un tueur, l'image qu'il se fait de lui-même, pour le présent et pour l'avenir, est en grand danger d'être gravement déformée.

Bruno Bettelheim. *Pour être des parents acceptables.*
Ed. R Laffont, 1988

LYCEE PILOTE DE L'ARIANA

2002/2003

Mme AYARI

DEVOIR DE SYNTHÈSE N°1

ETUDE DE TEXTE

- 1) L'auteur décrit son personnage à deux moments différents de sa vie.
Délimitez-les dans le texte et dites de quels moments il s'agit.
- 2) Quels sont selon l'auteur, les traits spécifiques qui caractérisent les nobles.
- 3) a- Quels indices révèlent la présence de celui qui parle dans le texte ?
b- Quelle attitude adopte l'auteur à l'égard de son personnage ?
Relevez et commentez deux procédés d'écriture qui font apparaître ses jugements et ses prises de position.
- 4) Quelle est la valeur du présent de l'indicatif dans le dernier paragraphe et quelle remarque pouvez-vous faire le concernant ?

ESSAI

« En le voyant, on recomposait aisément toute sa famille, on devinait de quel sot personnage il avait eu l'honneur de sortir »
Pensez-vous, comme Dumas, que la classe sociale détermine le comportement de l'individu ?

Figurez-vous un petit homme* de dix ans, déjà officiel dans toute sa petite personne. Coiffé à l'oiseau royal, avec deux larges mèches collées sur les tempes, il affectait des airs sérieux qu'il imitait évidemment de monsieur son père, dont il était une réduction des plus ridicules et des plus comiques. Ce jeune noble répandait autour de lui l'odeur de sa noblesse toute neuve. On la voyait positivement reluire au soleil. Très soigné dans sa mise, serré dans son col comme un préfet en tournée, la tête droite, il poussait la solennité jusqu'à la sentence, et la morgue jusqu'au mépris. En le voyant, on recomposait toute sa famille ; on devinait de quel sot personnage il avait eu l'honneur de sortir, et on ne doutait plus de la carrière qu'il embrasserait : la haute administration. C'était une de ces mille nullités en herbe sur lesquelles la Restauration** comptait pour l'avenir. Je l'ai rencontré depuis cette époque. Il servait le gouvernement de Juillet***, auquel il s'était rallié, ainsi que Monsieur le comte son père, et je lui ai retrouvé le visage, la voix et le maintien que je lui avait connus à l'âge de dix ans.

Une fois posées sur une cravate, ces têtes-là ne bougent plus. La cravate est invariablement noire ou blanche, la tête reste la même. La coiffure a pris un certain pli, l'œil un certain regard, la bouche une certaine ligne. En voilà pour quatre-vingts ans. La barbe est rasée de si près et si souvent qu'elle finit par ne plus oser pousser. Ces hommes-là en arrivent tout de suite à convaincre la société qu'ils lui sont indispensables.

Alexandre Dumas fils, *préface de L'Affaire Clemenceau*, 1866.

*Le personnage décrit est un camarade de collège d'A. Dumas fils et le texte figure dans la préface du roman.

**Période historique qui suit de la chute de Napoléon (1815) et voit le retour de la monarchie.

***Allusion à la monarchie de Juillet qui commence en 1830 avec l'avènement de Louis-Philippe.

DEVOIR DE SYNTHESE N°1

4ème MATH 2
MATH 3

PROF :Mme SLAMA

ETUDE DE TEXTE**QUESTIONS**

- 1 Dégagez les traits de caractère de Roxane à partir de cette lettre adressée à son mari.
- 2 Quels sont les arguments avancés par Roxane pour justifier son infidélité ?
Son intention consiste t-elle uniquement à justifier son comportement ?
- 3 Pour rendre compte de son état d 'âme, Roxane a eu recours à de nombreux procédés d'écriture .Etudiez –en deux.
- 4 Cette lettre envoyée par Roxane à son mari est la dernière des « **Lettres Persannes** » .Comment qualifierez-vous sa tonalité ?

ESSAI

Peintre des mœurs de leur époque, beaucoup d'écrivains se sont penchés sur les défauts de leur contemporains. Quel défauts de vos contemporains vous semble devoir être critiqués aujourd'hui ? Pourquoi ?

I/ QUESTIONS DE COMPREHENSION:

- 1- Dans quelle situation se trouvent Bill et Karen?**
- 2- Dans quelle situation se trouve leur fille?**
- 3- Quelle est la solution adoptée pour finir ce racisme?**

II/ Procédés d'écriture

Relevez deux procédés qui décrivent la souffrance de cette famille.

III/

**" L'intolérance des uns engendre la souffrance des autres"
Dans quelle mesure peut-on adhérer à cette thèse ?**

Justifiez votre réponse par des arguments et des exemples précis .

BONNE CHANCE

AMOUR ET INTOLÉRANCE

Depuis qu'ils sont mariés, Bill et Karen ont fait comme si tout était normal. Mais qu'un Noir épouse une Blanche n'est pas normal, encore moins aux États-Unis qu'ailleurs, et la société ne les a pas ménagés. Pour protéger leur couple et leurs deux filles du harcèlement, Bill et Karen ont dû s'arc-bouter¹ dans l'effort, et ce combat les a soudés.

1) Compter l'un sur l'autre, se soutenir.

L'histoire de Bill et Karen commence à la fin des années 1960, dans l'Ohio. A cette époque, les parents redoutaient toujours quelque chose dès qu'un enfant blanc et un enfant noir devenaient amis. A cette époque, si des filles blanches fréquentaient des garçons noirs, elles risquaient leur réputation. A cette époque, la loi interdisait formellement les mariages mixtes. «Je pensais avoir plein d'amis, mais quand je suis sortie avec Bill, j'ai pu les compter», se souvient Karen. Elle se souvient aussi d'une répression impitoyable. Sitôt que Bill arrivait en ville avec son groupe de musiciens, on le jetait en prison, et les gens menaçaient de la ligoter à un lampadaire afin de l'empêcher de le rejoindre. En 1972, la naissance de leur première fille provoqua un tel scandale (de bonnes âmes allèrent jusqu'à leur conseiller de donner leur enfant à adopter) qu'ils furent contraints de fuir l'Ohio pour s'installer à New-York, dans le quartier multiracial de Flushing, où ils espéraient vivre en paix. En fait de paix, ce ne fut qu'un sursis, car des années plus tard, au moment où leur fille aînée Cécily entra à l'université, la tenaille raciale se referma à nouveau autour des Sims.

Le hasard avait voulu que Cécily soit admise à Colgate, une des universités les plus blanches des États-Unis, où dès la première semaine elle s'aperçut que les étudiants afro-américains la rejetaient avec davantage de mépris encore que les Blancs. Pour la première fois, la jeune fille prit conscience de son isolement de métisse². «Je comprenais ce qu'elle disait, mais pas ce qu'elle vivait» reconnaît sa mère. Et c'est là le drame : la famille Sims est un clan pluriethnique, et le conflit des générations se double d'incompréhension raciale. La mère a beau être plus proche de sa fille, elle ne ressent pas ce que celle-ci éprouve.

2) Qui est issue de l'union de deux personnes de couleur de peau différente.

Cécily a manifestement souffert dans cette université. Elle a découvert à quel point il est difficile d'être noire. Elle s'est sentie perdue et a éprouvé le besoin de retourner vers ses racines. C'est décidé : à la fin des vacances, elle partira étudier au Nigeria durant un semestre.

Pendant que sa mère adresse à Cécily ses dernières recommandations, son père explique pourquoi il est ému : «Je ne pense pas qu'un non-Noir puisse comprendre. Il y a 400 ans, on a amené ici de force un membre de ma famille. Aujourd'hui, un membre de ma famille y retourne par choix.»

Le Nouvel Observateur, février 2000.

I / Etude de texte (10 points)

- 1 – Deux attitudes sont décrites à travers le discours du vieux Tahitien. Identifiez-les et dites ce qui caractérise chacune d'elle. (4 points)
- 2 – Relevez deux des arguments sur lesquels se base le Tahitien pour amener les Européens à renoncer à leur projet. (3 points)
- 3- Diderot a recours à plusieurs procédés d'écriture pour donner de la force au discours du Tahitien.
Dégagez-en deux et indiquez leur effet. (3 points)

II / Essai (10 points)

« Laisse-nous nos mœurs : elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes. »

dit le Tahitien.

Selon vous, peut-on, de nos jours, se contenter de sa propre culture ?

Développez votre opinion en vous appuyant sur des arguments illustrés

de **exemples** précis.

Devoir de synthèse n°1

[La scène se passe à Tahiti, Bougainville - un voyageur français - et hommes s'apprêtent à quitter l'île après d'avoir séjourné pendant quelques semaines. Les indigènes (les habitants de l'île), qui s'étaient attachés eux pleurent leur départ.

L'un d'eux cependant, un vieil homme, sait que les blancs reviennent armés et en plus grand nombre pour occuper l'île et asservir les habitants. Il prend la parole et s'en prend à Bougainville.

Nous avons respecté notre image en toi

Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre future esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : « Ce pays est à nous ». Ce pays est à toi ! et pourquoi ? Parce que tu y as mis le pied ? Si un Taitien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : « Ce pays appartient aux habitants de Taiti », qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Taitien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute de Taitien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas toi ? Tu es venu ; nous sommes nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous mœurs : elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre Tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons.

Diderot « Supplément au Voyage de Bougainville »

Orou : est l'indigène qui sert d'interprète.

Le roman *Le Rouge et le Noir* met en scène deux aspirations, la réussite sociale et l'amour. Au début du roman, Mme de Rênal engage Julien Sorel, fils du menuisier de la petite ville de Verrières, en qualité de précepteur.

Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre en ratine¹ violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire². Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce dit tout près de son oreille :

– Que voulez-vous ici, mon enfant ?

Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rênal avait répété sa question.

– Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Mme de Rênal resta interdite³, ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Mme de Rênal regardait les grosses larmes qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille, elle se moquait d'elle-même, et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants !

1. ratine : étoffe de laine

2. M. le maire :

M. de Rênal est également maire de la petite ville

3. resta interdite : resta surprise

DEVOIR DE SYNTHESE DE FRANCAIS NO1**4^{ème} MATHS- SC EXP****ETUDE DE TEXTE (10pts) :****QUESTIONS :**

- 1 Dans la rencontre amoureuse, le premier contact se fait à travers le regard.
 - Relevez les verbes évoquant le regard. (1pt)
 - Quelle progression constatez-vous dans leur choix ? (1pt)
- 2 Dans quelle mesure la description des deux personnages annonce-t-elle déjà l'intrigue ? (2pts)
- 3 Quelles sont les trois réactions successives de Mme de Rénal ? Justifiez votre réponse. (3pts)
- 4 Relevez et analysez deux procédés d'écriture permettant au narrateur de traduire le trouble des deux personnages. (3pts)

ESSAI (10pts) :

SUJET : Pour qu'un roman soit intéressant, faut-il que son personnage principal ait nécessairement des qualités héroïques ?
Vous développerez votre point de vue en vous appuyant sur des arguments et des exemples tirés de vos lectures.

Mme DRAOUI .

M.ZAYAN

Mme SAFAR .

4ème Année

DEVOIR DE SYNTHESE N°1

I-COMPREHENSION : (7 points)

1- Jacques est amoureux de sa cousine.

- a) Quels sacrifices fait-il pour elle ? (2pts)
b) Partage-t-elle avec lui, cet émoi ? (1pt)

2) Par quels procédés d'écriture l'intensité de l'émoi de Jacques est-elle traduite ? Relevez-en deux. (2pts)

3) En vous référant au second paragraphe, dites pour quelle raison Jacques renonce-t-il à son amour ? (2pts)

II-LANGUE : (3 points)

-« A présent je crois bien qu'elle est morte, je l'ai perdue de vue. »

Réécrivez cette phrase au discours indirect en la commençant par :

Jacques a avoué (2pts)

-Vocabulaire :

-*Racheter* (130) : composez une phrase avec le nom dérivé de ce verbe

-ESSAI : (10 POINTS)

« Il n'y a d'amour éternel que contrarié. Il n'est guère de passion sans lutte », affirme Camus.

Pensez-vous que l'amour puisse triompher de tous les obstacles qu'il rencontre ?

Jacques de Todi, fils de pasteur, a trouvé un ami en la personne de Luc Pascal, qui pour lui a le visage de la pureté. Mais Jacques est lui-même marqué par une enfance, par une adolescence qui lui ont révélé le sang et le péché entachant l'amour humain. Le jour de Noël, il fait à Luc le récit d'« un fait de son enfance ».



Romancier (Paulina 1880), poète (Noces, Sœur de Sang) et essayiste (Tombeau de Baudelaire), Pierre-Jean Jouve (1887-1975) a subi la double influence de la psychanalyse et du mysticisme chrétien qui donnent à son lyrisme une impression d'inquiétude et de malaise.

1. « Je faisais l'école buissonnière » ; le gymnase est en Suisse (où vit Jacques) l'équivalent du lycée.

« Mon vieux, elle s'appelait Marguerite et c'était ma cousine. Quinze ans et elle douze. Mais tu sais j'étais amoureux de cette fille à en perdre l'équilibre comme tu vas voir : une vraie maladie. Par amour je cessai de manger. Je lui sacrifiais mes repas et mon sommeil, je ne dormais pas, je m'empêchais de dormir, parce que j'avais imaginé que si je ne décollais pas ma pensée d'elle un seul instant j'arriverais à la posséder pour toujours. Elle habitait « aux Ormes » de Vandœuvre, par là, à six cents mètres de notre mur. (A présent je crois bien qu'elle est morte, j'é l'ai perdue de vue.) Je brûlais le gymnase¹ au moins une fois par jour pour rôder près de Vandœuvre. C'était convenu et tu sais, elle allait encore plus fort que moi. Je passais des demi-journées derrière une haie, ou sous le porche de sa ferme, embusqué, ou dans le grenier, ou même j'étais couché entre les fausses rocailles de son jardin. Elle m'apportait du pain et du chocolat et elle me passait des lettres : ça brûlait. Si elle ne pouvait pas venir je me contentais de la voir au loin, mais alors on s'envoyait dans la soirée des serments éternels écrits sur les feuillettes d'un herbier en dessous des plantes, avec des ronds qui indiquaient la place où on avait mis la bouche sur le papier. Un jour nous avons été comme mari et femme, mais tu sais, si joliment, dans sa chambre, je ne peux pas te dire.

Je fus dénoncé, mon vieux, par « Les Justes » de Vandœuvre, une société évangélique pour la surveillance mutuelle. On rassembla la famille (sans ma mère qui commençait sa maladie) et alors ! Tante Angèle cette sainte fille fut la plus féroce parce qu'elle avait reçu la dénonciation, elle se croyait donc déshonorée, et puis rien que le mot amour la mettait dans des états. En deux jours j'étais jugé, bouclé, expédié. Pension des Roches dans le Jura, régime exceptionnel : ni lettres ni sorties ni visites. Le pire, vois-tu, c'est qu'au lieu de me révolter j'acceptai tout comme une punition du Ciel : ils avaient mis le doute dans mon esprit. J'étais coupable, quoi, il fallait racheter. A cette époque-là je pleurais comme on fait du sport. Je devins très religieux, Marguerite avait été flanquée en Angleterre, je n'en savais rien. Ca va te paraître drôle ; je ne l'ai jamais revue, il y a toujours eu quelqu'un entre nous. Je pensais à elle avec honte, et parler d'elle eût été une abomination. Mon père ne fit jamais une allusion à l'histoire : c'était la preuve qu'une faute pareille ne pouvait même pas figurer comme souvenir dans la conscience d'un chrétien. Je m'habituai, je fus un abandonné, mon cher, et je rachetai tant que je pus. Je fus triste comme une bête jusqu'au jour où je trouvai mon premier ami, un gentil camarade, tu sais... »

Jean-Pierre JOUVE, *Le monde désert*, 1927, Mercure de France, réédité en 1960, rééd. Le livre de poche, pp. 42-43.

QUESTIONS

ETUDE DE TEXTE

1. La narratrice parle longuement des caractéristiques du jeune homme qu'elle aime : sur quels plans se base-t-elle pour le décrire ? [2 pts]
2. Elle parle aussi d'elle-même : quel regard porte-t-elle sur sa propre personne ? [1 pt]
3. a) Comment considère-t-elle l'histoire d'amour qu'elle est en train de vivre avec ce garçon ? [1 pt]
b) Relevez deux procédés d'écriture employés pour mettre en relief les difficultés qu'elle envisage. [3 pts]

LANGUE

Vocabulaire

- a) La narratrice utilise souvent le verbe « aimer » : quel synonyme de la liste pourrait remplacer ce verbe dans le texte sans qu'il y ait modification de sens : chérir / adorer / être épris(e) / vénérer ? [0,5 pt]
- b) L'histoire relatée dans le texte est-elle celle d'une passion ravageuse ? Celle d'une amourette de vacances ? Celle d'un amour « pour la vie » ? [0,5 pt]

Grammaire

- a) La narratrice intervient souvent dans le récit, plusieurs passages de discours le montrent. Relevez un de ces passages, et dites ce qui le distingue des passages narratifs. [1 pt]
- b) Quelle est la fonction du passage-discours que vous avez relevé dans le récit ? [1 pt]

ESSAI

« Il me vint un sentiment de honte, non certes d'aimer ce garçon, mais de l'aimer sans être prête à partager la médiocrité de sa vie », dit la narratrice.

Pensez-vous qu'une histoire d'amour puisse résister à des difficultés matérielles répétées durant de longues années de vie commune ?

Vous répondrez à la question en justifiant votre point de vue au moyen d'arguments divers et d'exemples précis. [25 lignes au maximum]

BARÈME :

- plan / cohérence : 4 points
- idées : 2 points
- correction de la langue : 4 points.

DEVOIR DE SYNTHESE N°1 de FRANÇAIS

[La narratrice, jeune fille issue d'une famille bourgeoise aisée, est amoureuse d'un jeune homme de condition modeste, auquel elle n'a rien dit de ses origines. Pendant une promenade à deux au bord de la mer, elle s'interroge sur l'avenir de leur histoire d'amour].

Il me vint aussi un sentiment de honte, non certes d'aimer ce garçon inconnu, mais de l'aimer sans être prête à partager la médiocrité de sa vie. Il était pauvre, travaillait durement. J'étais une petite personne inutile, en vacances perpétuelles. Très vite, j'avais pu voir chez lui une qualité d'âme, une sorte de fierté fruste sur quoi son visage et ses manières n'avaient pas menti, et qui conférerait une noblesse certaine à cet humble parmi les humbles...

Le garçon que j'aimais n'était pas vulgaire ; il avait simplement les rudesses, le langage de son milieu. C'était un être naturel et sans détour. Je pensais qu'il avait plus de « valeur » humaine que moi. Je le crois encore aujourd'hui. Peut-être aussi aurais-je pu me dire que je lui apportais une jeunesse égale à la sienne, une jeunesse intacte, mais cette idée ne m'effleura pas. De nous deux, je me croyais sincèrement la plus « redevable ».

[...] Nous étions silencieux. La mer hyacinthe se teignait de feux dorés, une frange d'écume rongait avec un harcèlement paresseux, monotone et doux les rochers du rivage. L'heure était chaude, ambrée, saturée d'une odeur de varech et de sel. A mi-voix, il parla de nouveau. Il me posa des questions sur mon passé, sur ma famille. Je répondis avec gêne, essayant de jeter un voile d'imprécision sur l'oisiveté facile de mon existence. Il me demanda si j'avais eu, avant lui, des « amoureux ». Sur ce point, je pouvais ne pas mentir. « Personne avant toi, dis-je, tu le sais bien. » Il avait, en effet, quelque raison de me croire. « Tu ne peux pas savoir, dit-il, combien je suis fier de toi. Il me semble que ma vie n'était rien avant que tu n'arrives... ».

Je songeai que j'étais trop lâche ou trop clairvoyante pour accepter de vivre jusqu'au bout cet amour que je savais déjà condamné. De l'homme que j'aimais, je connaissais la chaleur, la douceur et la force, presque rien d'autre. Chacun est une énigme que personne jamais ne déchiffrera. Chacun est une énigme pour tous et pour soi-même et meurt sans avoir révélé ni compris son propre secret.

Jean-Louis Curtis, *L'Echelle de soie*, 1956.

VOCABULAIRE

Médiocrité : ici, absence d'éclat, de moyens matériels suffisants.

Fruste : qui manque de finesse et d'élégance.

Humble : modeste, pauvre.

Rudesses : manques de délicatesse, duretés.

Redevable : qui doit quelque chose à quelqu'un.

Hyacinthe : pierre fine, d'une couleur brun-orangé à rouge.

Varech : ensemble des algues laissées sur la plage par la marée.

I / COMPREHENSION :

(7 pts)

1/ Pour quels motifs le narrateur décide-t-il d'écrire cette lettre ? Citez-en deux.

-Justifiez votre réponse.

(2 pts)

2/ Quels sentiments animent le narrateur ? Citez-en deux.

-Relevez et expliquez deux procédés d'écriture ayant servi à dévoiler ces sentiments.

(3 pts)

3/ - Où se trouve le narrateur en rédigeant la lettre ?

- Quel effet cet endroit a-t-il sur lui? -Relevez l'indice textuel qui le montre.

(2 pts)

II/ LANGUE :

(3 pts)

Vocabulaire :

Donnez le nom correspondant à l'adjectif « cynique » et employez-le dans une phrase personnelle.

(1 pt)

Grammaire :

1-Relevez dans le texte un passage discours (une phrase) et justifiez votre réponse.

(1 pt)

2- « Si j'achève d'écrire ce récit, n'aurai-je pas le courage de vous le montrer. »

a- Quel rapport logique peut-on constater dans cette phrase ?

b-Transformez l'outil grammatical utilisé dans la phrase par « au cas où » et faites les transformations nécessaires.

(1 pt)

III/ ESSAI :

(10 pts)

« J'ai peur de l'amour », affirme le narrateur dans le texte.

Selon vous, l'amour est-il un sentiment à craindre et à fuir ou à rechercher et à découvrir ?

Développez votre opinion en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

DEVOIR DE SYNTHÈSE N° 1**LE TEXTE :**

Climats est un roman épistolaire où le narrateur et Isabelle se racontent leur vie et découvrent leurs sentiments.

Mon brusque départ a dû vous surprendre. Je m'en excuse et ne le regrette pas. Je ne sais si vous entendez, vous aussi, cet ouragan de musique intérieure qui s'élève en moi depuis quelques jours comme les hautes flambées de Tristan. Ah ! Que je voudrais m'abandonner à la tourmente qui, avant-hier encore, dans la forêt, me jetait vers votre robe blanche. Mais j'ai peur de l'amour, Isabelle, et de moi. J'ignore ce que Renée*, ce que d'autres, on put vous apprendre de ma vie. Nous en avons quelques fois parlé ; je ne vous ai pas dit la vérité. C'est le charme des êtres nouveaux que cet espoir de transformer pour eux, en le niant, un passé que l'on eût voulu plus heureux.

Notre amitié n'en n'est plus au temps des confidences trop flatteuses. Les hommes livrent leur âme, comme les femmes leurs corps par zones successives et défendues. L'une après l'autre, j'ai jeté dans la bataille mes troupes les plus secrètes. Mes souvenirs véritables, forcés dans leur réduit, vont se rendre et paraître au jour.

Me voici loin de vous et dans la chambre même où j'ai passé mon enfance.

Au mur est accrochée l'étagère chargée de livres que ma mère, depuis plus de vingt ans, garde « pour l'ainé de mes petits-fils », dit-elle. Aurai-je des fils ? Ce large dos rouge, taché d'encre, est mon vieux dictionnaire grec, ces reliures dorées, mes prix. Je voudrais tout vous dire, Isabelle, depuis le petit garçon tendre jusqu'à l'adolescent cynique, jusqu'à l'homme blessé, malheureux. Je voudrais tout vous dire, avec naïveté, avec exactitude, avec humilité. Peut-être si j'achève d'écrire ce récit, n'aurai-je pas le courage de vous le montrer, tant pis. Il n'est plus inutile, fût-ce pour moi seul, de faire le bilan de ce qu'a été ma vie.

ANDRE MAUROIS, CLIMATS (1928)

Renée : la cousine du destinataire.

I / COMPREHENSION :

(7 pts)

1/ Pour quels motifs le narrateur décide-t-il d'écrire cette lettre ? Citez-en deux.

-Justifiez votre réponse.

(2 pts)

2/ Quels sentiments animent le narrateur ? Citez-en deux.

-Relevez et expliquez deux procédés d'écriture ayant servi à dévoiler ces sentiments.

(3 pts)

3/ - Où se trouve le narrateur en rédigeant la lettre ?

- Quel effet cet endroit a-t-il sur lui? -Relevez l'indice textuel qui le montre.

(2 pts)

II/ LANGUE :

(3 pts)

Vocabulaire :

Donnez le nom correspondant à l'adjectif « cynique » et employez-le dans une phrase personnelle.

(1 pt)

Grammaire :

1-Relevez dans le texte un passage discours (une phrase) et justifiez votre réponse.

(1 pt)

2- « Si j'achève d'écrire ce récit, n'aurai-je pas le courage de vous le montrer. »

a- Quel rapport logique peut-on constater dans cette phrase ?

b-Transformez l'outil grammatical utilisé dans la phrase par « au cas où » et faites les transformations nécessaires.

(1 pt)

III/ ESSAI :

(10 pts)

« J'ai peur de l'amour », affirme le narrateur dans le texte.

Selon vous, l'amour est-il un sentiment à craindre et à fuir ou à rechercher et à découvrir ?

Développez votre opinion en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

DEVOIR DE SYNTHÈSE N° 1

LE TEXTE :

Climats est un roman épistolaire où le narrateur et Isabelle se racontent leur vie et découvrent leurs sentiments.

Mon brusque départ a dû vous surprendre. Je m'en excuse et ne le regrette pas. Je ne sais si vous entendez, vous aussi, cet ouragan de musique intérieure qui s'élève en moi depuis quelques jours comme les hautes flambées de Tristan. Ah ! Que je voudrais m'abandonner à la tourmente qui, avant-hier encore, dans la forêt, me jetait vers votre robe blanche. Mais j'ai peur de l'amour, Isabelle, et de moi. J'ignore ce que Renée*, ce que d'autres, on put vous apprendre de ma vie. Nous en avons quelques fois parlé ; je ne vous ai pas dit la vérité. C'est le charme des êtres nouveaux que cet espoir de transformer pour eux, en le niant, un passé que l'on eût voulu plus heureux.

Notre amitié n'en n'est plus au temps des confidences trop flatteuses. Les hommes livrent leur âme, comme les femmes leurs corps par zones successives et défendues. L'une après l'autre, j'ai jeté dans la bataille mes troupes les plus secrètes. Mes souvenirs véritables, forcés dans leur réduit, vont se rendre et paraître au jour.

Me voici loin de vous et dans la chambre même où j'ai passé mon enfance.

Au mur est accrochée l'étagère chargée de livres que ma mère, depuis plus de vingt ans, garde « pour l'ainé de mes petits-fils », dit-elle. Aurai-je des fils ? Ce large dos rouge, taché d'encre, est mon vieux dictionnaire grec, ces reliures dorées, mes prix. Je voudrais tout vous dire, Isabelle, depuis le petit garçon tendre jusqu'à l'adolescent cynique, jusqu'à l'homme blessé, malheureux. Je voudrais tout vous dire, avec naïveté, avec exactitude, avec humilité. Peut-être si j'achève d'écrire ce récit, n'aurai-je pas le courage de vous le montrer, tant pis. Il n'est plus inutile, fût-ce pour moi seul, de faire le bilan de ce qu'a été ma vie.

ANDRÉ MAUROIS, CLIMATS (1928)

*Renée : la cousine du destinataire.

Sancho Pança accourut à son secours de tout le trot de son âne, et trouva, en arrivant près de lui, qu'il ne pouvait plus remuer, tant le
45 coup et la chute avaient été rudes.

"Miséricorde ! s'écria Sancho, n'avais-je pas bien dit à Votre Grâce qu'elle prît garde à ce qu'elle faisait, que ce n'était pas autre chose que des moulins à vent, et qu'il fallait, pour s'y tromper, en avoir d'autres dans la tête ?

(11) exposées à des bons et 50
des mauvais moments.

(12) accusé d'avoir fait
disparaître les livres de Don
Quichotte.

(13) la bibliothèque.

(14) la haine

(15) la magie

(16) ne l'emportera pas.

- Paix, paix ! ami Sancho, répondit Don Quichotte : les choses de la guerre sont plus que toute autre sujettes à des chances continues (11), d'autant plus que je pense, et ce doit être la vérité, que ce sage Freston (12) qui m'a volé les livres et le cabinet (13), a changé ces géants en moulins pour m'enlever la gloire de les vaincre ; tant est
55 grande l'inimitié (14) qu'il me porte ! Mais en fin de compte son art maudit (15) ne prévaudra (16) pas contre la bonté de mon épée.

- Dieu le veuille, comme il peut", répondit Sancho Pança. Et il aida son maître à remonter sur Rossinante, qui avait les épaules à demi déboîtées.

60 En conversant sur l'aventure, ils suivirent le chemin du Port-Lapice. parce que, disait Don Quichotte, comme c'est un lieu de grand passage, on ne pouvait manquer d'y rencontrer toutes sortes d'aventures.

COMPREHENSION

- 1° Quels sont les traits de caractère de Don Quichotte à travers ses actes et ses paroles ?
- 2° Dégager les traits de caractère du valet à travers, également, les propos et les actions .
- 3° Quel effet se dégage de ce contraste ?
- 4° Montrez que Don Quichotte est à la fois un héros comique et pathétique .
- 5° Relevez et commentez deux procédés d'écriture relatifs au caractère de Don Quichotte.

ESSAI

Don Quichotte et Sancho Pança ne représenteraient-ils pas un seul homme ,c'est à dire les tendances contradictoires que tout homme porte en lui ? Qu'en pensez-vous ?

DEVOIR DE CONTROLE n°1

En ce moment ils découvrirent trente ou quarante moulins à vent qu'il y a dans cette plaine, et, dès que Don Quichotte les vit, il dit à son écuyer :

(1) la chance.

- (2) qui dépassent la mesure.
(3) ce qu'on enlève à l'ennemi vaincu sur le champ de bataille.
(4) un butin obtenu sans trahison.
(5) personnes détestables.

"La fortune (1) conduit nos affaires mieux que ne pourrait y réussir
5 notre désir même. Regarde, ami Sancho : voilà devant nous au moins
trente démesurés (2) géants, auxquels je pense livrer bataille et ôter la
vie à tous tant qu'ils sont. Avec leurs dépouilles (3), nous
commencerons à nous enrichir ; car c'est prise de bonne guerre (4), et
c'est grandement servir Dieu que de faire disparaître si mauvaise
10 engeance (5) de la face de la terre."

- Quels géants ? demanda Sancho Pança.

- Ceux que tu vois là-bas, lui répondit son maître, avec leurs grands
bras, car il y en a qui les ont de presque deux lieues (6) de long.

(6) presque huit km.

- Prenez donc garde, répliqua Sancho ; ce que nous voyons là-bas
15 ne sont pas des géants, mais des moulins à vent, et ce qui paraît leurs
bras, ce sont leurs ailes, qui, tournées par le vent, font tourner à leur
tour la meule du moulin.

7) en prière.

- On voit bien, répondit Don Quichotte, que tu n'es pas expert en
fait d'aventures : ce sont des géants, te dis-je : si tu as peur, ôte-toi de
20 là, et va te mettre en oraison (7) pendant que je leur livrerai une inégale
et terrible bataille.

En parlant ainsi, il donne de l'éperon à son cheval Rossinante, sans
prendre garde aux avis de son écuyer Sancho, qui lui criait qu'à coup
sûr c'étaient des moulins à vent et non des géants qu'il allait attaquer.
25 Pour lui, il s'était si bien mis dans la tête que c'étaient des géants, que
non seulement il n'entendait point les cris de son écuyer Sancho, mais
qu'il ne parvenait pas, même en approchant tout près, à reconnaître la
vérité. Au contraire, et tout en courant, il disait à grands cris :

"Ne fuyez pas, lâches et viles créatures, c'est un seul chevalier qui
30 vous attaque."

Un peu de vent s'étant alors levé, les grandes ailes commencèrent à
se mouvoir ; ce que voyant Don Quichotte (9), il s'écria :

"Quand même vous remueriez plus de bras que le géant
Briarée (10), vous allez me le payer".

En disant ces mots, il se recommande du profond de son cœur à sa
dame Dulcinée, la priant de le secourir en un tel péril, puis, bien
couvert de son écu, et la lance en arrêt, il se précipite, au plus grand
galop de Rossinante, contre le premier moulin qui se trouvait devant
lui ; mais, au moment où il perçait l'aile d'un grand coup de lance, le
40 vent la chasse avec tant de furie qu'elle met la lance en pièces, et
qu'elle emporte après elle le cheval et le chevalier, qui s'en alla rouler
sur la poussière en fort mauvais état.

8) Don Quichotte voyant cela

9) géant de la mythologie
grecque à cent bras et cent
yeux.

Devoir de contrôle N°1

ETUDE DE TEXTE (10pts)

1) Relevez les deux principaux champs lexicaux contenus dans ce texte et dites ce qu'ils représentent.

2) Trouvez les relations qui sont établies dans le texte entre l'apparence et l'âme.

3) La ville de Paris est comparée à une scène et ses habitants à des acteurs. Trouvez dans le texte les indices qui le montrent.

4) a- Pensez-vous que le regard que porte l'auteur sur la ville soit défavorable? Justifiez votre réponse.

b- Comment la position de l'auteur se traduit -elle au niveau de l'écriture?
(Contentez vous d'un seul procédé.)

ESSAI (10pts)

Balzac semble dire que si les parisiens sont ainsi c'est parce qu'ils habitent Paris. Pensez-vous que l'entourage ait un rôle quelconque dans la formation du caractère.?

La Fille aux yeux d'or, 1834

« Ce n'est pas seulement par plaisanterie que Paris a été nommé un enfer »

Début de roman
Roman et société
La ville

La ville, et en particulier Paris, joue un rôle important dans les romans balzacien. Lieu de l'action, elle constitue un univers disparate, mystérieux et effrayant, décor d'intrigues sordides ou merveilleuses. Le début de La Fille aux yeux d'or présente Paris à travers une vision monstrueuse de sa population.

À Eugène Delacroix, peintre

Un des spectacles où se rencontre le plus d'épouvantement est certes l'aspect général de la population parisienne, peuple horrible à voir, hâve, jaune, tanné. Paris n'est-il pas un vaste champ incessamment remué par une tempête d'intérêts sous laquelle courbillonne une moisson d'hommes que la mort fauche plus souvent qu'ailleurs et qui renaissent toujours aussi serrés, dont les visages contournés, cordus, rendent par tous les pores l'esprit, les désirs, les poisons dont sont engrossés leurs cerveaux ; non pas des visages, mais bien des masques : masques de faiblesse, masques de force, masques de misère, masques de joie, masques d'hypocrisie ; tous exténués, tous empreints des signes ineffaçables d'une hâleçante avidité ? Que veulent-ils ? De l'or, ou du plaisir ?

Quelques observations sur l'âme de Paris peuvent expliquer les causes de sa physionomie cadavéreuse qui n'a que deux âges, ou la jeunesse ou la caducité : jeunesse blafarde et sans couleur, caducité fardée qui veut paraître jeûne. En voyant ce peuple exhumé, les étrangers, qui ne sont pas tenus de réfléchir, éprouvent tout d'abord un mouvement de dégoût pour cette capitale, vaste atelier de jouissances, d'où bientôt eux-mêmes ils ne peuvent sortir, et restent à s'y déformer volontiers. Peu de mots suffiront pour justifier physiologiquement la teinte presque infernale des figures parisiennes, car ce n'est pas seulement par plaisanterie que Paris a été nommé un enfer. Tenez ce mot pour vrai. Là, tout fume, tout brûle, tout brille, tout bouillonne, tout flambe, s'évapore, s'éteint, se rallume, étincelle, pétille et se consume. Jamais vie en aucun pays ne fut plus ardente, ni plus cuisante.

Incipit du roman.

Etude de texte : (10points)

- 1- Quels sentiments Joanny inspirait-il à ses camarades ? Citez –en deux. Justifiez votre réponse par des indices textuels.(2 pts)
- 2- Qu'est-ce qui a poussé ce collégien << à travailler éperdument>> ? Donnez deux raisons expliquant cette attitude.(2pts)
- 3- Dans le troisième paragraphe, une évolution s'est opérée au niveau de l'attitude de Joanny. Relevez et expliquez deux procédés d'écriture illustrant cette attitude.(3pts)
- 4- Quels jugements le narrateur porte-t-il sur son personnage ? Justifiez votre réponse par des indices textuels.(3 pts)

Essai : (10 points)

<< Cette ambition l'aveuglait ;il en était arrivé à ne plus sentir, autour de lui,la petite allure de la vie>>

Obsédé par l'ambition, l'homme peut oublier de vivre pleinement sa vie.

Pensez-vous que l'ambition puisse avoir un tel effet ?

Vous exprimerez votre point de vue en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

Texte :

Joanny Léniot, à quinze ans et demi, était tout simplement un collégien fort en thème. Sa physionomie n'était pas agréable : il était taciturne et ne regardait jamais les gens en face. Du reste, il vivait assez isolé. On le soupçonnait même d'employer les réactions à repasser mentalement ses leçons, tout en faisant semblant de dormir, étendu sur un banc. Caractère assez terne, dont personne n'aurait su dire rien de précis. Il était là, assis à sa place, ou debout à son rang ; c'était tout. Mais, le jour de la distribution des prix, à l'appel de sa classe, on n'entendait plus que son nom, on ne voyait plus que lui sur l'estrade ; et, comme, après tout, il faisait honneur au collège, tous les élèves l'applaudissaient à se faire mal aux mains. Mais personne ne l'aimait.

Il était entré à Saint-Augustin à neuf ans, sachant à peine lire. Il s'était senti d'abord tellement seul-au milieu de ces condisciples qui parlaient une langue inconnue de lui-, tellement semblable à un prisonnier, tellement abandonné, qu'il s'était mis, pour ne plus sentir la misère de son existence, à travailler éperdument. Il se mit à étudier comme un homme se serait mis à boire : pour oublier (...)

Ses progrès étonnèrent tout le monde. Au bout d'un an, on le fit passer de la huitième classe dans la sixième et, dans cette nouvelle classe, pour la première composition de l'année, il fut le premier. Dès lors, il s'entêta, résolu à garder toujours le premier rang. On l'avait exclu des jeux de plein air ; sa maladresse était une certitude de défaite pour son camp ; les capitaines d'équipe eux-mêmes demandèrent qu'il fût dispensé de prendre part aux jeux. Il en fut content. Désormais tout lui devint indifférent, hormis cette place de premier, son idée fixe. Et c'était un effort de tous les jours, car même les devoirs ordinaires étaient classés, après correction, par ordre de mérite. La matière même des études lui importait peu : science, littérature, grammaire, géographie, ce n'étaient là que des occasions de satisfaire sa manie de gloire scolaire. On lui eût appris tout ce qu'on eût voulu, depuis que cette ambition avait été allumée en lui. Cette ambition l'aveuglait ; il en était arrivé à ne plus sentir, autour de lui, la petite allure de la vie, à ne plus voir l'aspect monotone, plat et banal, des choses : le surveillant qui bâille sur ses auteurs de licence, les paresseux qui bâclent leur thème, et les cancre qui attrapent les mouches, ou qui regardent tristement vers les fenêtres où le ciel de nacre s'approfondit en nuit bleue. Il n'était même plus touché par la mélancolie de ces soirs de Saint-Augustin, ces soirs désespérés de village de grande banlieue, où l'on entend, jusqu'au sommeil, gémir au loin vers Paris des trains qui semblent fuir épouvantés... Tout l'effort de Joanny Léniot était tendu vers ce qu'il appelait, au plus secret de lui-même : le succès.

Valéry Larbaud, *Fermina* Marquez 1926

Lexique :

-fort en thème : élève qui réussit bien en thème latin ou grec en exercice scolaire difficile important autrefois.

-Saint-Augustin : pensionnat catholique.

I- Compréhension : (10 pts)

1- Relevez à partir du texte trois raisons qui expliquent la méchanceté de l'entourage à l'égard de l'infirme (3 pts)

2- En vous appuyant sur le comportement, l'attitude, le portrait moral et physique de l'infirme ; dites comment ce dernier réagit-il face à cette méchanceté (justifiez votre réponse) (2 pts)

3- Nous constatons une progression dans la méchanceté de l'entourage. L'aveugle subit plusieurs formes d'agressivité.

- Identifiez-les en justifiant chacune d'elle par une phrase du texte. (2 pts)

4- Pour exprimer la cruauté de l'entourage, l'auteur utilise plusieurs procédés d'écriture. Relevez-en deux et expliquez leurs effets. (3 pts)

II- Essai : (10 pts)

Sujet : Certains prétendent « qu'il faut rejeter les infirmes parce qu'ils sont inutiles ». Que pensez-vous d'une telle attitude ?

Vous exprimerez votre opinion dans un ~~texte~~ argumenté et illustré par des exemples puisés dans vos lectures ou dans votre expérience personnelle.

Mme. Kasdaghi
Lycée Pilote - Nabeul

DEVOIR DE SYNTHESE N° 1

Guy de Maupassant (1840 - 1893)

L'aveugle

Conte paru dans « le Gaulois », le 31 mars 1882.

J'ai connu un de ces hommes dont la vie fut un des plus cruels martyres qu'on puisse rêver.

C'était un paysan, le fils d'un fermier normand. Tant que le père et la mère vécurent, on eut à peu près soin de lui ; il ne souffrit guère que de son horrible infirmité ; mais dès que les vieux furent partis, l'existence atroce commença.

Recueilli par une soeur, tout le monde dans la ferme le traitait comme un gueux qui mange le pain des autres. A chaque repas, on lui reprochait la nourriture ; on l'appelait fainéant, manant¹, et bien que son beau-frère se fût emparé de sa part d'héritage, on lui donnait à regret la soupe, juste assez pour qu'il ne mourût point.

Il avait une figure toute pâle, et deux grands yeux blancs comme des pains à cacheter² ; et il demeurait impassible sous l'injure, tellement enfermé en lui-même qu'on ignorait s'il la sentait. Jamais d'ailleurs il n'avait connu aucune tendresse, sa mère l'ayant toujours un peu rudoyé, ne l'aimant guère ; car aux champs les inutiles sont des nuisibles, et les paysans feraient volontiers comme les poules qui tuent les infirmes d'entre elles.

Si la soupe avalée, il allait s'asseoir devant la porte en été, contre la cheminée en hiver ; et il ne remuait plus jusqu'au soir. Il ne faisait pas un geste, pas un mouvement ; seules ses paupières, qu'agitait une sorte de souffrance nerveuse, retombaient parfois sur la tache blanche de ses yeux. Avait-il un esprit, une pensée, une conscience nette de sa vie ? Personne ne se le demandait.

Pendant quelques années, les choses allèrent ainsi. Mais son impuissance à rien faire autant que son impassibilité finit par exaspérer ses parents, et il devint un souffre-douleur, une sorte de bouffon-martyr, de proie donnée à la férocité native, à la gaieté sauvage des brutes qui l'entouraient.

On imagina toutes les farces cruelles que sa cécité put inspirer. Et pour se payer de ce qu'il mangeait, on fit de ses repas des heures de plaisir pour les voisins et de supplice pour l'impotent³.

¹ Manant : homme grossier, sans éducation.

² Pains à cacheter : blocs de cire utilisés pour fermer des documents.

³ Impotent : infirme

Lycée Pilote de Nabeul	DEVOIR DE SYNTHÈSE N°1	Profs : Boukhris /Souissi
Date : 06/12/2006	Français	Niveau : 4 ^{ème} Année

I- Compréhension globale :

Adolescent, le narrateur avait souffert à cause de son caractère.

- 1- Quel genre d'adolescent était-il ? Relevez les deux principaux traits de caractère, responsables à ses yeux, de sa souffrance. (3 pts)
- 2- Pour se protéger de son entourage, le narrateur adoptait un comportement tout à fait particulier.
 - a- En quoi consiste ce comportement ? (2 pt)
 - b- Quels procédés le narrateur utilise-t-il pour évoquer celui-ci ?
Relevez -en deux et expliquez leurs effets. (3 pts)
- 3- Jeune, le narrateur ne se sentait pas responsable de son état.
A qui faisait-il endosser la responsabilité ? Que lui reprochait-il ? (2 pts)

II- ESSAI :

Sujet : « Il me semblait que j'expiais le malheur d'avoir été (...) exagérément couvé », dit le narrateur. L'amour peut-il être une malédiction ? Exemples à l'appui.

Texte :

Dans « le Nœud de Vipères », François Mauriac dresse le portrait du personnage principal.

*Je souffrais de ce qu'il y eût en moi si peu de charme que ma jeunesse ne me servait à rien. Non que je fusse laid, il me semble. Mes traits sont « réguliers ». Mais j'appartenais à cette race d'êtres dont on dit qu'ils n'ont pas de jeunesse : un adolescent morne, sans fraîcheur. Je glaçais les gens, par mon seul aspect. Plus j'en prenais conscience, plus je me raidissais. Je n'ai jamais su m'habiller, choisir une cravate, la nouer. Je n'ai jamais su m'abandonner, ni rire, ni faire le fou. Il était inimaginable que je pusse m'agrèger à aucune bande joyeuse : j'appartenais à la race de ceux dont la présence fait tout rater. D'ailleurs susceptible, incapable de souffrir la plus légère moquerie. En revanche, quand je voulais plaisanter, j'assenais^{*1} aux autres, sans l'avoir voulu, des coups qu'ils ne me pardonnaient pas. J'allais droit au ridicule, à l'infirmité qu'il aurait fallu taire. Je prenais avec les femmes, par timidité et par orgueil, ce ton supérieur et doctoral qu'elles exécrent^{*2}. Plus je sentais que je leur déplaisais et plus j'accentuais tout ce qui, en moi, leur faisait horreur. Ma jeunesse n'a été qu'un long suicide. Je me hâtais de déplaire exprès par crainte de déplaire naturellement.*

A tort ou à raison, j'en voulais à ma mère de ce que j'étais. Il me semblait que j'expiais le malheur d'avoir été, depuis l'enfance, exagérément couvé, épié, servi. Je fus, en ce temps-là, avec elle, d'une dureté atroce. Je lui reprochais l'excès de son amour.

Qui, j'étais atroce : dans la petite salle à manger du chalet, sous la suspension qui éclairait nos repas, je ne répondais que par monosyllabes à ses timides questions ; ou bien je m'emportais brutalement au moindre prétexte et même sans motif.

Vocabulaire :

*1 Assener : donner un coup violent, bien appliqué,

*2 exécrer : haïr, détester.

François Mauriac
« Le Nœud de Vipères » 1932

DEVOIR DE SYNTHÈSES N°1TEXTE :

« Une grande dame »

Dans la Nouvelle Héloïse (Cf. p.287), Rousseau montre que *quel rayonnement peut avoir une « belle âme » quand rien ne vient contrarier le jaillissement naturel de ses vertus.*

Souvent, dans ses tournées, M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le sens* et la raison le frappent et qu'il se plaît à faire causer. Il l'amène à sa femme ; elle lui fait un accueil charmant, qui marque non la politesse et les airs de son état, mais la bienveillance et l'humanité de son caractère. On retient le bonhomme à dîner : Julie le place à côté d'elle, le serre, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manières rustiques, mais le met à son aise par la facilité des siennes, et ne sort point avec lui de ce tendre et touchant respect dû à la vicillesse infirme qu'honore une longue vie passée sans reproche. Le vieillard enchanté se livre à l'épanchement de son cœur ; il semble reprendre un moment la vivacité de sa jeunesse ...

Elle passe après le dîner dans sa chambre et en rapporte un petit présent de quelque nippe* convenable à la femme ou aux filles du vieux bonhomme. Elle le lui fait offrir par les enfants, et réciproquement, il rend aux enfants quelque don simple et de leur goût, dont elle l'a secrètement chargé pour eux. Ainsi se forme de bonne heure l'étroite et douce bienveillance qui fait la liaison des états divers.

Cependant le vieux bonhomme, encore attendri des caresses qu'il a reçues, revient dans sa chaumière, empressé de montrer à sa femme et à ses enfants les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Tous bénissent de concert* cette famille illustre et généreuse qui donne exemple aux grands et refuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre et rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes.

J.J. Rousseau, La Nouvelle Héloïse, V.

*Sens : Bon sens.

*Nippe : sens ancien de « vêtement » (sans nuance péjorative).

*de concert : à l'unanimité.

I- COMPREHENSION

- 1- Quelle est, d'après ce texte, la qualité morale fondamentale de Julie ? Quelles sont ses manifestations ? (3 pts).
- 2- « Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes », quel geste moral de la part des nécessiteux plaît aux riches qui leur viennent en aide ?
- 3- Quelles attentions Julie prend-elle pour éviter de gêner le vieillard en lui offrant son aide ? Quel effet ont-elles sur lui ? Justifiez.
- 4- Pour souligner les qualités morales de Julie, le narrateur recourt à de très nombreux procédés d'écriture. Relevez-en, deux et expliquez leurs effets.

II- ESSAI

SUJET : On dit souvent qu'aujourd'hui la société dans laquelle nous vivons ne nous rend pas disponibles à la bienfaisance.

Partagez-vous cette opinion ? Vous développerez sur la question une opinion claire, cohérente et convaincante en appuyant votre argumentation par des exemples que vous emprunterez à votre expérience personnelle et à notre culture générale.

1. Un forçat. Condamné aux travaux forcés. 2. La rade. Bassin naturel, de vastes dimensions, ayant issue vers la mer et dans lequel les navires peuvent trouver un bon mouillage. 3. Une canonnière. Petit bâtiment de guerre, armé d'un ou de plusieurs canons. 4. La Nouvelle Calédonie. Colonie française d'Océanie où sont transportés les forçats.

I) Questions. (10 points)

1°) Quel type de rapports lie le vieux forçat à son moineau ? Relevez des détails qui le montrent. (Au moins deux détails)

2 points

2°) Que nous apprend ce texte sur la vie et sur les conditions de détention des forçats ? Relevez deux aspects de cette vie.

3 points

3°) Au début, le vieux forçat a voulu sauver son moineau; mais il y a renoncé aussitôt. Pourquoi ?

2 points

4°) Relevez deux procédés d'écriture employés par l'auteur dans ce texte afin de décrire l'état du vieux forçat et les sentiments qu'il a éprouvés en regardant son moineau se noyer. Dites brièvement quels en sont les effets.

3 points

N.B. Les questions posées ne nécessitent pas de longs développements. Rédigez des réponses courtes et précises. (5 à 6 lignes)

II) Essai. (10 points)

Dans le texte, Pierre Loti rapporte les réflexions du vieux forçat :

« ...Un vieux misérable comme lui, (...) qui est-ce qui voudrait seulement écouter sa prière ? »

Ces réflexions sont-elles justifiées ?

Doit-on, selon vous, continuer à adopter la même attitude, intransigeante et sévère, vis-à-vis des réprouvés* de la société (en particulier les forçats, les anciens détenus, etc.)? Cette attitude doit-elle plutôt changer ?

Exprimez votre opinion sur cette question en vous appuyant sur des arguments et des exemples empruntés à l'actualité et à vos lectures ?

* Les réprouvés. Personnes rejetées par les autres, par la société.

BON TRAVAIL

Devoir de contrôle n°1

(1er trimestre)

Etude de texte

Texte :

Le moineau du vieux forçat (1)

C'est une bien petite histoire qui m'a été contée par Yves, _un soir où il était allé en rade (2) conduire, avec sa canonnière (3), une cargaison de condamnés au grand transport en partance pour la Nouvelle-Calédonie (4).

Dans le nombre se trouvait un forçat très âgé (soixante-dix ans pour le moins), qui emmenait avec lui tendrement, un pauvre moineau dans une petite cage.

Le moineau apprivoisé, connaissant sa voix, pendant près d'une année, en prison, avait vécu perché sur son épaule...

Ah ! ce n'était pas sans peine qu'il avait obtenu la permission de l'emmenner avec lui en Calédonie ! Et puis après, il avait fallu lui faire une cage convenable pour le voyage ; se procurer du bois, un peu de vieux fil de fer, et un peu de peinture verte pour peindre le tout et que ce fût joli.

Ici, je me rappelle textuellement ces mots d'Yves : « Pauvre moineau ! Il avait pour manger dans sa cage un morceau de ce pain gris qu'on donne dans les prisons. Et il avait l'air de se trouver content tout de même ; il sautillait comme n'importe quel autre oiseau. »

Quelques heures après, comme on accostait le transport et que les forçats allaient s'y embarquer pour le grand voyage, Yves, qui avait oublié ce vieux, repassa par hasard près de lui.

« Tenez, prenez-la, vous, lui dit-il d'une voix toute changée, en lui tendant sa petite cage. Je vous la donne ; ça pourra peut-être vous servir à quelque chose, vous faire plaisir...

_ Non, certes ! remercia Yves. Il faut l'emporter au contraire, vous savez bien. Ce sera votre petit *compagnon* là-bas...

_ Oh ! reprit le vieux, *il n'est plus dedans... Vous ne saviez donc pas ? il n'y est plus...* »

Et deux larmes d'indicible misère lui coulaient sur les joues.

Pendant une bousculade de la traversée, la porte s'était ouverte, le moineau avait eu peur, s'était envolé, _ et tout de suite était tombé à la mer à cause de son aile coupée. Oh ! le moment d'horrible douleur ! Le voir se débattre et mourir, entraîné dans le sillage rapide, et ne pouvoir rien pour lui ! D'abord, dans un premier mouvement, bien naturel, il avait voulu crier, demander du secours, s'adresser à Yves lui-même, le supplier... Elan arrêté aussitôt par la réflexion, par la conscience immédiate de sa dégradation personnelle : un vieux misérable comme lui, qui est-ce qui aurait pitié de son moineau, qui est-ce qui voudrait seulement écouter sa prière ? Est-ce qu'il pouvait lui venir à l'esprit qu'on retarderait le navire pour repêcher un moineau qui se noie, _ et un pauvre oiseau de forçat, _ quel rêve absurde !... Alors, il s'était tenu silencieux à sa place regardant s'éloigner sur l'écume de la mer le petit corps gris qui se débattait toujours ; il s'était senti effroyablement seul maintenant, pour jamais, et de grosses larmes, des larmes de désespérance solitaire et suprême lui brouillaient la vue, _ tandis que le jeune monsieur à lunettes, son collègue de chaîne, riait de voir un vieux pleurer.

Pierre Loti, _ Le livre de la pitié et de la mort.

Lettres persanes (1721)

Montesquieu
(1689-1755)

Les Lettres persanes sont présentées par leur auteur comme la traduction de la correspondance réelle de deux Persans, Usbek et Rica, en voyage en Europe. Sous le masque oriental, Montesquieu se livre à une satire audacieuse de la France de l'Ancien Régime. Cette lettre est la dernière : Usbek y apprend de Roxane, sa favorite, que celle-ci l'a trompé et que le sérail est à feu et à sang. Le roman épistolaire est polyphonique et ici, pour la première et la dernière fois du roman, se fait entendre la voix de Roxane.

Oui, je t'ai trompé; j'ai séduit tes eunuques¹, je me suis jouée de ta jalousie, et j'ai su, de ton affreux sérail, faire un lieu de délices et de plaisirs.

Je vais mourir : le poison va couler dans mes veines. Car que ferais-je ici, puisque le seul homme qui me retenait à la vie n'est plus ? Je meurs; mais
5 mon ombre s'envole bien accompagnée; je viens d'envoyer devant moi ces gardiens sacrilèges² qui ont répandu le plus beau sang du Monde.

Comment as-tu pensé que je fusse assez crédule pour m'imaginer que je ne fusse dans le Monde que pour adorer tes caprices ? que, pendant que tu te permets tout, tu eusses le droit d'affliger tous mes désirs ? Non ! J'ai pu
10 vivre dans la servitude, mais j'ai toujours été libre : j'ai réformé tes lois sur celles de la Nature, et mon esprit s'est toujours tenu dans l'indépendance.

Tu devrais me rendre grâce encore du sacrifice que je t'ai fait : de ce que je me suis abaissée jusqu'à te paraître fidèle; de ce que j'ai lâchement gardé dans mon cœur ce que j'aurais dû faire paraître à toute la Terre; enfin,
15 de ce que j'ai profané la vertu, en souffrant qu'on appelât de ce nom ma soumission à tes fantaisies.

Tu étais étonné de ne point trouver en moi les transports³ de l'amour. Si tu m'avais bien connue, tu y aurais trouvé toute la violence de la haine.

Mais tu as eu longtemps l'avantage de croire qu'un cœur comme le
20 mien t'était soumis. Nous étions tous deux heureux : tu me croyais trompée, et je te trompais.

Ce langage, sans doute, te paraît nouveau. Serait-il possible qu'après t'avoir accablé de douleurs, je te forçasse encore d'admirer mon courage ? Mais c'en est fait : le poison me consume; ma force m'abandonne; la plume
25 me tombe des mains; je sens affaiblir jusqu'à ma haine; je me meurs.

Du sérail d'Ispahan, le 8 de la lune de Rebiab I, 1720.

Gardiens du sérail.
Qui profanent
ce qui est sacré.
Élans passionnés.

DEVOIRE DE CONTROLE N° 1

I - Compréhension

- 1) A travers certaines expressions du texte, montrez que Roxane est un sujet agissant et qu'Usbek apparaît plutôt comme un être passif.
- 2) a- Que reproche Roxane à Usbek ?
b- En quoi l'aveu qu'elle fait est-il pour lui une véritable désillusion.
- 3) Etudiez le ton du texte.
- 4) Relevez et étudiez deux procédés d'écriture.

II.- Essai

Roxane évoque dans sa lettre une certaine condition de la femme qui, malgré l'évolution des esprits et des conditions sociales, demeure de rigueur dans plusieurs parties du monde.

Essayez de démontrer cela en vous basant sur des exemples tirés de la réalité.

Texte :

L'amitié entre un poète et son égérie¹ n'est-elle pas un champ fécond pour l'éclosion d'un amour sublime ?

Le libanais Khalil Gibran est connu pour avoir publié en 1923 un livre de sagesse où rayonnent son génie de la métaphore et la richesse de sa méditation : « *Le Prophète* » est animé d'un souffle qui valut à son auteur d'être appelé « le Visionnaire ». De 1912 à 1931, année de sa mort, il entretient une riche correspondance avec May Ziyadé, jeune écrivain libanaise qui animait un salon littéraire dans sa résidence familiale au Caire. Leur amitié naquit² d'une admiration réciproque. Première femme arabe à fréquenter l'université cairote en 1914, elle eut à affronter la réprobation et l'hostilité masculine.

Gibran admira son esprit d'avant-garde³ et le choix de l'expression littéraire comme voie de libération. (...)

Très vite, des liens affectifs se mêlèrent à leurs échanges intellectuels. C'est qu'ils furent l'un pour l'autre un pont vers un ailleurs qui les faisait soupirer. Grâce à May, Gibran, qui vivait à New York, entra en relation avec le monde littéraire arabe et renoua avec l'Orient auquel il avait été arraché dans son enfance. Pour May, qui se sentait étrangère à son entourage dans ses désirs, ses aspirations, ses inclinations et exilée en son pays, Gibran fut comme une flamme au loin. En 1919, après une interruption de presque cinq ans, leur échange épistolaire⁴ reprit : cette fois, le ton était nettement plus intime, chacun ouvrant à l'autre les secrets de son cœur. Au début, en effet, leurs lettres, empreintes de réserve, de distance, trahissaient un amour qui n'osait se dévoiler. Leurs sentiments mûrirent à l'ombre d'un long silence. Mais jamais un voile pudique ne cessa de couvrir le mystère de leur union tout éthérée⁵.

Dans une lettre du 3 novembre 1920, il lui fait cet aveu : « *Au cours de l'année écoulée, chaque fois que j'arrivais dans ce lieu éloigné, je trouvais une autre âme à côté de la mienne, avec qui je partageais les plus subtiles des pensées et les émotions les plus profondes.* »

De fait, sans s'être rencontrés, ils semblent être parvenus à une compréhension, à une harmonie, à un si parfait **enlacement** de leurs âmes qu'ils atteignirent un degré d'intimité rare. A l'inspiratrice qui l'éleva jusqu'au plus sublime de lui-même, Gibran déclara un jour : « *Que n'êtes-vous ici pour donner des ailes à ma voix et changer mes murmures en chansons !* »

Sandrine Hubaut, *Le Nouvel Observateur*,

Décembre-Janvier 2001

1- Inspiratrice, conseillère d'un artiste.

4- Leur correspondance.

2- C'est le verbe naître au passé simple.

5- Pure, sublime, élevée.

3- Son esprit audacieux qui devance les autres.

Compréhension : (7 points)

- 1- La relation entre Khalil Gibran et May Ziyadé est passée par différentes étapes. Lesquelles ? (2pts)
- 2- En quoi la relation entre ces deux poètes leur était-elle profitable ? (2pts)
- 3- Identifiez et expliquez brièvement deux procédés d'écriture utilisés pour décrire la relation entre Khalil Gibran et May Ziyadé. (3pts)

Langue : (3 points)

- 1- En tenant compte du contexte, trouvez les synonymes des mots en gras dans le texte. (1.5 pt)
- 2- a/ Justifiez le choix du verbe introducteur souligné dans le texte. (0.5pt)
b/ « *Que n'êtes-vous ici pour donner des ailes à ma voix et changer mes murmures en chansons !* »
Pourquoi, l'auteur a-t-il choisi de rapporter ces paroles de Gibran au style direct ? (1pt)

Essai : (10 points)

« (...) Sans s'être rencontrés, ils semblent être parvenus (...) à un parfait enlacement de leurs âmes (...) »
Peut-on, d'après-vous, tomber amoureux à distance (suite à un échange de lettres, par l'intermédiaire de l'Internet...etc.) ?

Vous développez votre opinion personnelle en vous appuyant sur des exemples tirés de votre expérience ou de vos lectures.

ETUDE DE TEXTE

- 1- René est un personnage littéraire célèbre. Quels traits de caractère du personnage. ce passage révèle-il ?
- 2- Dans quelle atmosphère familiale René a-t-il grandi ? Quels liens unissent le frère et la sœur ?
- 3- Quelles réflexions suscitent en René le spectacle de la nature et le tintement de la cloche d'une église ?
- 4- Relevez et analysez deux procédés d'écriture qui donnent à ce passage une tonalité lyrique.

ESSAI

Selon René, « Il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies. ». Partagez-vous cette vision de la jeunesse ? Etayez votre opinion à l'aide d'arguments et d'exemples concrets.

Devoir de Synthèse n°1
Français

J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde¹. J'avais un frère, que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné². Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel³.

Mon humeur était impétueuse⁴, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons⁵ ; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive⁶, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

10 Chaque automne, je revenais au château paternel⁷, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

Timide et contraint devant mon père⁸, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi⁹. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac,

à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

20 Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature¹⁰. Jeune, je cultivais les Muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

30 Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple¹¹ l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémissent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère¹² ! Tout se trouve dans les rêveries
40 enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir. Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avons tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

ETUDE DE TEXTE

- 1- René est un personnage littéraire célèbre. Quels traits de caractère du personnage, ce passage révèle-t-il ?
- 2- Dans quelle atmosphère familiale, René a-t-il grandi ? Quels liens unissent le frère et la sœur ?
- 3- Quelles réflexions suscitent en René le spectacle de la nature et le tintement de la cloche d'une église ?
- 4- Relevez et analysez deux procédés d'écriture qui donnent à ce passage une tonalité lyrique.

ESSAI

Selon René, « Il n' y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies. ». Partagez-vous cette vision de la jeunesse ? Etayez votre opinion à l'aide d'arguments et d'exemples concrets.

Devoir de Synthèse n°1
Français

J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde¹. J'avais un frère, que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné². Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel³.

Mon humeur était impétueuse⁴, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons⁵ ; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive⁶, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

10 Chaque automne, je revenais au château paternel⁷, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

Timide et contraint devant mon père⁸, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi⁹. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac,

à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

20 Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature¹⁰. Jeune, je cultivais les Muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

30 Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple¹¹ l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère¹² ! Tout se trouve dans les rêveries
40 enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir. Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

Race et Histoire (1952)

Claude Lévi-Strauss
(né en 1908)

Claude Lévi-Strauss, ethnologue et anthropologue français, a consacré sa vie à l'étude des sociétés dites « primitives ». Son œuvre est l'une des plus importantes du XX^e siècle en ce domaine. Sollicité par l'Unesco en 1952, il avait accepté de livrer son point de vue sur la nature des différences entre cultures dans un texte intitulé Race et Histoire. Le passage suivant explicite le sens que revêt la diversité culturelle aux yeux de l'auteur :

Il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est : un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés : ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale ; dans ces matières, le progrès de la connaissance n'a pas tant consisté à dissiper cette illusion au profit d'une vue plus exacte, qu'à l'accepter ou à trouver le moyen de s'y résigner.

L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de *barbare* ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de *sauvage* dans le même sens¹. Or, derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot *barbare* se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et *sauvage*, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animal, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

Claude Lévi-Strauss, « Race et Histoire », in *Anthropologie structurale II*. © Plon.

1. Rejeter, refuser.
2. Allusion notamment aux théories raciales de l'Allemagne nazie.

I Etude de texte

1° Dans ce texte se dégagent deux attitudes face à la diversité des cultures. Lesquelles ?

2° L'attitude de rejet de l'autre avec ses différences a-t-elle évolué au cours de l'histoire ?

Pour quelle raison ?

3° Comment l'auteur réagit-il face à cette attitude ?

b/ Par quels procédés d'écrivain, l'auteur a-t-il exprimé son point de vue ? Retenez-en deux et étudiez leurs emplois

II Essai

C.L.S dit : « ... on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit. » Selon vous, quels dangers le rejet des différences peut-il engendrer pour l'humanité ?

Vous exprimez votre opinion en vous basant sur des arguments et des exemples précis.

DIFFÉRENCES

Que faut-il penser des différences psychologiques, intellectuelles ou affectives entre les deux sexes?

Un fait tout d'abord s'impose, à savoir que la différenciation biologique des sexes n'introduit entre eux aucune vraie inégalité d'intelligence.

Le quotient intellectuel n'est pas, en moyenne, plus élevé chez les garçons que chez les filles. Mais, à défaut d'inégalité, n'y a-t-il pas des différences caractéristiques dans les tendances des deux sexes?

On a dit que l'homme était plus créateur, plus constructeur, plus apte aux études scientifiques; la femme, plus intuitive, plus artiste.

D'avantage encore, dans le domaine du caractère, on a voulu marquer des différences entre l'homme, plus agressif, plus orgueilleux, plus nomade, et la femme, plus timide, plus coquette, plus sensible, etc.

Mais, dans tout cela, quoi d'inné et quoi d'acquis? Quoi d'héréditaire, et quoi de circonstanciel? Lorsque nous parlons de l'homme et de la femme, il ne faut jamais oublier que nous comparons, non pas deux types naturels et biologiques, mais deux types artificiels et sociaux, dont la divergence relève certainement en partie de facteurs éducatifs.

Éducation familiale et scolaire, relations avec les parents et avec les étrangers, habillement, coiffure, jeux, suggestion collective, tradition affective ou culturelle : tout diffère pour le petit garçon et pour la petite fille. Ils ne respirent pas la même atmosphère, ils n'habitent pas le même univers. Ne doutons pas que l'âme ne se ressente de la longueur des cheveux, de la coupe des vêtements, du symbolisme des jouets.

En fin de compte, les poupées et les soldats de plomb n'auraient-ils pas presque autant de responsabilité que les hormones dans la différenciation psychique de l'homme et de la femme?

I/ Question de compréhension

Jean ROSTAND, *L'Homme*.

- 1/ Que pense l'auteur à propos des différences entre les deux sexes ?
- 2/ Qu'est ce qui est à l'origine de ces différences ?
- 3/ Quel est votre point de vue sur la question ?

II/ Procédés d'écriture :

Relevez deux procédés d'écriture qui rendent compte du point de vue de Jean Rostand ?

III/ Essai

« Tout nous pousse à être intolérant, pourtant on a besoin de beaucoup de bonne volonté pour vivre plus au moins pacifiquement ensemble »

Dans quelle mesure peut – on adhérer à cette thèse ?

Analysez et discutez cette citation en vous basant sur des arguments et des exemples précis.

BONNE CHANCE

- **Débité** : *dire sans arrêt*
- **Trébuche** : *perdre les mots*
- Je m'étais **tu** : *le verbe se taire qui signifie : rester sans parler*
- Se lancer dans des formules **contorsionnées** : *adopter une attitude qui manque de sincérité et t de naturel*

I) COMPREHENSION (7points)

1) Au premier paragraphe, le narrateur précise qu'un seul sentiment s'empare de lui (le domine) durant sa déclaration d'amour à Clara.

a) relevez-le.

b) dégagez les trois raisons (causes) avancées par le narrateur pour justifier la présence de ce sentiment.

2) Elle (Clara) avait dit " oui"

Le narrateur est-il satisfait de cette réponse ? Pourquoi ?

3) Relevez et expliquez deux procédés d'écriture qui décrivent l'état du narrateur tout au long du texte.

II) LANGUE : (3points)

1) Dans les phrases soulignées, est-ce Clara qui parle réellement. ?

Pourquoi, donc, le narrateur a -t- recours (utilisé) au discours direct ?

2) Au premier et au deuxième paragraphe, deux perceptions (organes de sens) prédominent.

Identifiez -les en précisant le champ lexical propre à chaque perception.

III) ESSAI (10points)

« J'avais peur de voir dans ses yeux.....l'indifférence »

Pensez-vous que le sentiment d'amour risque de perdre son ardeur (force) une fois devenu Réciproque (partagé entre l'homme et la femme)?

Développez un point de vue personnel en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis

Lycée pilote Kairouan	Devoir de synthèse N°1	Classes : 4X2 4MATH 3
A.S 2007/2008	Épreuve : Français	Horaire :2h

Ossyane, le héros, vient de faire une déclaration d'amour à Clara, une jeune femme qu'il avait rencontrée chez des amis.

J'avais tout débité(1) d'un trait, de peur qu'elle ne m'interrompe, de peur que je ne trébuche (2) sur les mots. Je ne l'avais pas regardée une seule fois. Et quand je m'étais tu(3), je ne l'avais pas regardé non plus. J'avais peur de voir dans ses yeux ce qui pourrait ressembler à de l'indifférence, ou à de la compassion. Ou même à de la surprise, car si je savais pertinemment que je la surprénais par cette déclaration, toute manifestation de surprise m'aurait donné à penser que nous n'étions pas dans les mêmes dispositions- et tout ce qu'elle aurait pu dire, après cela n'aurait été que politesse et consolation. Je ne regardais donc pas, et si j'avais pu détourner les oreilles comme je détournais les yeux, je l'aurais fait. Car autant que dans son regard, je redoutais d'entendre dans ses mots, dans l'intonation de sa voix, l'indifférence, la compassion.. J'écoutais seulement sa respiration, chaude comme un soupir.

« Oui. »

Elle avait dit « oui ».

C'était la réponse la plus belle, la plus simple, et pourtant c'était celle que j'attendais le moins.

Elle aurait pu se lancer dans des formules contorsionnées(4) pour expliquer que, dans ces circonstances,

il ne lui semblait pas possible que.. Je l'aurais interrompue brutalement, pour lui dire: « N'en parlons plus! » Elle m'aurait fait promettre que nous resterions tout de même bons amis, j'aurais dit: « Bien

sûr », mais je n'aurais plus jamais voulu la revoir ni entendre prononcer son nom.

Elle aurait pu, à l'inverse, m'expliquer qu'elle aussi ressentait la même chose, depuis notre première rencontre... J'aurais su quoi dire, quoi faire.

Ce « oui » simple, ce « oui » sec, me laissait sans voix.

J'avais presque envie de lui demander: « oui, quoi? » Parce qu'elle pouvait simplement avoir voulu dire: « Oui, j'ai entendu » ; « Oui, je prends acte » ; « Oui, je vais réfléchir » .

Je l'avais regardée, inquiet, incrédule.

C'était le vrai « oui », le « oui » le plus pur. Avec des yeux en larmes et un sourire de femme aimée.

Amin MAALOUF, *Les Echelles du Levant*,

Ed. Grasset & Fasquelle, 1996.

I ETUDE DE TEXTE

- ① Qu'est-ce qui a motivé la réunion des jeunes sur les chantiers internationaux ? (2 points)
- ② Quelle nouvelle signification le travail prend-il dans ces chantiers ? illustrez du texte votre réponse. (2 points)
- ③ Comment le travail est-il une leçon de tolérance ? Justifiez du texte votre réponse. (3 points)
- ④ Pour valoriser le travail sur les chantiers internationaux, divers procédés d'écriture ont été mis en œuvre. Relevez et nommez deux de ces procédés et précisez-en l'effet de sens produit. (3 points)

II ESSAI

« Que de choses pourtant les séparent ! Que de préjugés à vaincre ! »

Pensez-vous que l'identité d'un peuple ou d'une communauté puisse être menacée par l'ouverture sur l'autre ?

Vous exprimerez un point de vue nuancé dans un texte argumentatif cohérent en vous appuyant sur des arguments et des exemples empruntés à vos lectures, à l'actualité et votre culture.

Devoir de Synthèse

Lycée Pilote

CLASSES : 4 MATH + 4 SC-EXP

TRIMESTRE 1

Chaque année, des dizaines de milliers de volontaires, venus de tous pays, travaillent gratuitement sur des chantiers internationaux à des œuvres de paix, dans un esprit d'amitié et d'entraide.

Ils sont là et c'est un spectacle étonnant. Ils sont unis par leur désir de se comprendre et leur foi dans la paix. L'âge aussi les rapproche ; ils ont pour la plupart de dix-huit à vingt-cinq ans ; quelques-uns ont trente, trente cinq et même plus...

Que de choses pourtant les séparent ! Que de préjugés à vaincre ! [...]

Je retrouve chez tous cette même affirmation maintes fois redite, maintes fois écrite, ce leitmotiv¹ qui sous des formes différentes s'impose à ceux dont il émane : « Construire la paix par des groupes internationaux de volontaires travaillant, vivant et apprenant ensemble. » Oui, c'est sans doute cela ; travailler, vivre et apprendre ensemble ; plus je les écoute, plus je m'aperçois que c'est là le triple fondement de la vie dans les chantiers.

Un mot magique : ensemble.

Travailler ensemble, ce n'est plus le travail tel que la majorité des hommes le subissent, cet effort quotidien, souvent monotone et apparemment sans raison. Le travail-condamnation ? En aucune manière : ici, le travail prend un sens humain, devient utile, créateur, doublement créateur même ; car si les maisons se bâtissaient sans que parallèlement ne s'édifie l'amitié, à quoi serviraient-elles ?

Un chantier, ce ne sont pas des jeunes juxtaposés, des jeunes qui se contentent d'exister les uns à côté des autres ; ce sont des jeunes qui se développent les uns par les autres, par leurs discussions, par les connaissances qu'ils acquièrent en écoutant leurs compagnons de travail.

Tout est occasion de s'instruire : la route faite ensemble pour se rendre sur le chantier le matin au petit jour, le travail en équipe, où l'on parle peu et où l'on travaille dur, le repas bien mérité de midi pris sur un tronc d'arbre, le retour au camp, fatigué mais heureux ; enfin et surtout les temps de repos, ceux où se crée l'intimité propre à la discussion ouverte et à la compréhension réciproque.

Brochure éditée par l'UNESCO - 1948

LEXIQUE : ¹ Refrain, formule que l'on répète souvent.

Lycée Pilote, Gafsa	<u>DEVOIR DE SYNTHÈSE</u>	Prof : Tababi A.
Durée : 2 heures	<u>N°1</u>	Classes : 4 ^{ème} Maths.

Si vous êtes un supporter de Bush, sa victoire n'est pas une surprise. Vous appréciez Bush et pensez que c'est le cas de tout le monde. Mais, si vous n'êtes pas satisfait de sa politique ou si comme moi vous pensez que c'est le pire président de toute l'histoire des Etats-Unis, vous avez du mal à comprendre. Pourquoi ? Oui, pourquoi la majorité des électeurs ne sont-ils pas d'accord avec nous ?

Pensez à la simplicité des propos et des actes de Bush. Il fait le même discours chaque fois. Il aligne des phrases courtes et simples. « *Le gouvernement a un certain nombre de choses à faire, et il doit les faire bien* », dit-il. Fidèle à sa parole, il a investi tout son capital politique dans quelques grandes idées : les réductions d'impôts, le terrorisme et l'Irak. Même sa stratégie électorale est d'une simplicité confondante : remporter la Floride, remporter l'Ohio, et c'est tout.

Les gens apprécient aussi la façon très simple dont Bush envisage la lutte contre le terrorisme. Ils lui pardonnent ses plantages, mineurs ou non, parce qu'ils voient bien que dans l'ensemble il a "pigé" de qui il s'agit. Ils lui pardonnent l'Irak parce qu'ils voient bien qu'il y met tout son cœur et qu'il a la volonté de réussir. Là où vous et moi voyons un manque de bon sens, ils voient de la transparence. Ils lui font confiance.

Maintenant, prenons le cas de Kerry. Quelle est la qualité qui lui manque le plus ? Le courage ? Non, il en a fait preuve au Vietnam. La volonté ? Non, il en a fait preuve dans l'Iowa. L'intelligence ? Il en a fait preuve lors des débats. Non, c'est la simplicité qui fait cruellement défaut à Kerry. Bush n'avait qu'un seul message. Kerry en avait des dizaines. Bush n'avait qu'un cheval de bataille ; Kerry une vingtaine. Tandis que Bush terminait ses phrases alors qu'on attendait la suite, la logorrhée de Kerry semblait au contraire ne jamais vouloir s'arrêter, il alignait les phrases les unes après les autres jusqu'à ce que personne ne se souvienne plus de quoi il parlait au début. Le résultat est là : Bush a remporté deux Etats décisifs et Kerry une tripotée de petits Etats qui comptent pour du beurre.

Courrier International, n°731, novembre 2004

A/ ETUDE DE TEXTE (10 Points) :

- 1- *William Saletan, l'auteur de cet article, est un farouche opposant à la politique menée par Bush. Il lui reconnaît cependant deux qualités. Lesquelles ? (3 pts)*
- 2- *D'autre part, que pense-t-il du caractère du concurrent de Bush, John Kerry ? (2 pts)*
- 3- *Quelle est la réaction du journaliste par rapport au résultat des élections américaines ? (2 pts)*
- 4- *Relevez et expliquez deux procédés d'écriture au moyen desquels l'auteur décrit le caractère des deux candidats à la présidence américaine. (3 Pts)*

B/ ESSAI (10 Points) :

William Saletan, non sans dépit, fait un constat d'une clarté absolue : « Bush n'avait qu'un seul message, Kerry en avait des dizaines. »

Jugez-vous, à son instar, que le charisme (la forte personnalité) et l'image que l'on donne de soi pourraient être préférables à la compétence et à l'intelligence afin de mériter l'estime des autres ?

Exprimez votre point de vue sur la question en appuyant votre réflexion par des exemples variés et précis empruntés à vos lectures et à votre culture générale.

Compréhension et plan : 4 pts / Rectitude linguistique : 4 pts / Pertinence des idées : 2 pts

QUESTIONS

I- Etude de texte : (10pts)

1-Décrivez la situation du condamné et dites ce que l'auteur attend de la part de son destinataire (3pts)

2-Comment qualifiez-vous le comportement du bourreau avec le condamné ?
Nommez et analysez un procédé d'écriture qui le prouve. (2pts)

3-Victor Hugo appelle à l'abolition de la peine de mort.

a- Quelle solution pourra-t-elle, d'après lui, substituer à la peine de mort? (2pts)

b- A quoi compare-t-il le crime ? En quoi consiste cette ressemblance ? (2pts)

4-Quel droit l'auteur défend-il ? (1pt)

II-Essai : (10 pts)

Victor Hugo dit : "Je vote pour l'abolition pure, simple et définitive de la peine de mort."

Pensez-vous, comme Victor Hugo, que la peine de mort ne soit pas nécessaire pour rétablir l'ordre et remédier aux crimes ?

Répondez à cette question dans un texte argumentatif étayé d'exemples puisés dans vos lectures et dans l'actualité.

Bonne chance

Le texte :

Dans le midi, vers la fin du mois de septembre dernier, nous n'avons pas bien présents à l'esprit le lieu, le jour, ni le nom du condamné, mais nous les retrouverons si l'on conteste le fait [...] ; vers la fin de septembre donc, on vient trouver un homme dans sa prison, où il jouait tranquillement aux cartes : on lui signifie qu'il faut mourir dans deux heures, ce qui le fait trembler de tous ses membres, car, depuis six mois qu'on l'oubliait, il ne comptait plus sur la mort ; on le rase, on le tond, on le garrotte, on le confesse ; puis on le brouette entre quatre gendarmes, et à travers la foule, au lieu de l'exécution. Jusqu'ici rien que de simple. C'est comme cela que cela se fait. Arrivé à l'échafaud, le bourreau le prend au prétre, l'emporte. Le ficelle sur la bascule, l'*enfourne*(1), je me sers ici du mot d'argot, puis il lâche le couperet. Le lourd triangle de fer se détache avec peine, tombe en cahotant dans ses rainures, et, voilà, l'horrible qui commence, entaille l'homme sans le tuer. L'homme pousse un cri affreux. Le bourreau, déconcerté, relève le couperet et le laisse retomber. Le couperet mord le cou du patient une seconde fois, mais ne le tranche pas. Le patient hurle, la foule aussi. Le bourreau rehisse encore le couperet, espérant mieux du troisième coup. Point. Le troisième coup fait jaillir un troisième ruisseau de sang de la nuque du condamné, mais ne fait pas tomber la tête. Abrégeons. Le couteau remonta et retomba cinq fois, cinq fois il entame le condamné, cinq fois le condamné hurla sous le coup et secoua sa tête vivante en criant grâce ! Le peuple indigné prit des pierres et se mit dans sa justice à lapider (2) le misérable bourreau. Le bourreau s'enfuit sous la guillotine et s'y tapit derrière les chevaux des gendarmes. Mais vous n'êtes pas au bout. Le supplicié, se voyant seul sur l'échafaud, s'était redressé sur la planche, et là, debout, effroyable, ruisselant de sang, soutenant sa tête à demi coupée qui pendait sur son épaule, il demandait avec de faibles cris qu'on vint le détacher [...]

En voilà trop. Est-ce que tout cela n'est pas horrible ? Qu'avez-vous à alléguer pour la peine de mort ?

Nous faisons cette question sérieusement : nous la faisons pour qu'on y réponde : nous la faisons aux criminalistes [...], aux hommes de loi proprement dits, aux dialecticiens, aux raisonneurs, à ceux qui aiment la peine de mort pour la peine de mort, pour sa beauté, pour sa bonté, pour sa grâce [...]

Et l'ordre ne disparaîtra pas avec le bourreau ; ne le croyez point. La voûte (3) de la société future ne croulera pas pour n'avoir point cette clef (4) hideuse. La civilisation n'est autre chose qu'une série de transformations successives. A quoi donc allez-vous assister ? à la transformation de la pénalité (5). La douce loi du Christ pénétrera enfin le code et rayonnera à travers. On regardera le crime comme une maladie, et cette maladie aura ses médecins qui remplaceront vos bagnes (6). La liberté et la santé se ressembleront. On versera le baume et l'huile où l'on appliquait le fer et le feu. On traitera par la charité ce mal qu'on traitait par la colère. Ce sera simple et sublime. La croix substituée au gibet. Voilà tout.

Victor Hugo. *Le dernier jour d'un condamné*. Préface de 1832.

Lexique :

1-*enfourner* : mettre dans un four.

2-*lapider* : tuer à coups de pierres.

3-*la voûte* : ouvrage de maçonnerie cintré, fait de pierres.

4-*clef hideuse* : la clef est une pierre taillée, posée la dernière au sommet d'une voûte pour la lever.

5-*La pénalité* : application de la peine.

6-*les bagnes* : lieux de transportation où se purge la peine des travaux forcés.

NOM :	
Prénom :	
Classe :	N° :

DEVOIR DE SYNTHÈSE N°1

Note :	/20
--------	-----

Durée : 2 heures.

I- ETUDE DE TEXTE (10pts)

I/ COMPREHENSION : (7pts)

1/ Le narrateur relate le souvenir d'une rencontre amoureuse. Qu'a-t-elle de particulier? Justifiez votre réponse par des indices textuels. (2pts)

.....

.....

.....

2/ a/ Lors de la rencontre, comment le narrateur comprend-il le comportement de la Polonaise? (1.5pt)

.....

.....

.....

b/ Dans la 2^{ème} partie du texte, comment s'explique-t'il le changement du comportement de la jeune femme? (1.5pt)

.....

.....

.....

3/ Romain Gary reconnaît implicitement la naïveté et l'innocence de sa jeunesse. Relevez et expliquez deux procédés d'écriture qui montrent cette naïveté. (2pts)

.....

.....

.....

II/ LANGUE : (3pts)

1/ Relevez dans le deuxième paragraphe l'intervention de l'auteur en identifiant les indices grammaticaux du discours. (au moins 2 indices) (1.5pt)

Phrase relevant du discours:

.....

Indices grammaticaux du discours:

-
-

1) QUESTIONS DE COMPREHENSION

(10 POINTS)

- 1) Donnez les circonstances qui ont conduit au problème de voisinage.
(1 pt)

- 2) a) Quel regard le narrateur porte-t-il sur l'attitude de l'autre famille ?
b) En quoi l'attitude de sa propre famille s'oppose-t-elle à la famille voisine ?
(3 pts)

- 3) Le comportement du voisin révèle certains traits de caractère.
Donnez-en deux.
Relevez deux procédés d'écriture utilisés par l'auteur qui traduisent le jugement du narrateur sur cet homme. (3,5 pts)

- 4) Quel effet l'auteur vise-t-il dans l'accumulation du pronom personnel « nous » ?
Donnez le sens précis de chacun des « nous » soulignés dans le texte.
(2,5pts)

2) ESSAI

(10 POINTS)

Sujet : « La raison du plus fort est toujours la meilleure » est la morale d'une des fables de Jean de la Fontaine. Et vous, partagez-vous cette opinion sur les relations humaines ?

Donnez votre point de vue argumenté en vous appuyant sur des faits de l'actualité et sur votre vécu personnel.

* La raison : L'argumentation , le raisonnement .

Texte :

Au début du siècle, le narrateur, ses parents et ses tantes (Kayané et Anna), ont fui l'Arménie en guerre et viennent d'arriver depuis peu à Marseille, ne parlant pas le français. Ils ont loué une chambre meublée au dernier étage d'un immeuble et doivent partager la cuisine avec une autre famille, locataire au même étage. Anna s'apprête à faire cuire le plat principal.

1 Elle disparut dans le couloir vers la cuisine, mais elle revint très vite avec son plat.

« Les locataires d'en face sont en train de dîner devant le fourneau. Je n'ai pas voulu les déranger. »

5 Il était pourtant bien convenu que nous devions nous servir de cette cuisine à tour de rôle, le temps de la cuisson, puis prendre nos repas dans nos chambres. Mais le couple et leur petit garçon, seuls locataires de l'étage avant notre arrivée, avaient pris des habitudes et n'avaient pas l'intention d'en changer. Ils s'étaient annexé une pièce de plus, à leur usage exclusif.

10 Par deux fois, Kayané puis Anna, timides, souriantes, s'étaient présentées devant la porte de la cuisine avec leur plat. Vissés sur leurs chaises, accoudés à la table qui dressait un barrage devant le fourneau, ils ne bougeaient pas. Leur dîner était terminé depuis longtemps et l'homme tirait de sa cigarette de larges volutes de fumée qu'il soufflait vers le plafond ou un geste provocateur.

15 Nous attendîmes patiemment encore un long moment, silencieux, accablés devant ce mur de ciment armé de la bêtise inébranlable que nul ne peut attaquer sans se briser contre elle. Mon père risqua une dernière tentative.

20 Dès notre arrivée dans cette ville, ma mère nous avait appris trois expressions : « S'il vous plaît », « Pardon », « Merci beaucoup ».

Mon père débita d'un seul trait les trois à la fois, en tendant son plat vers le fourneau.

Ce geste déclencha un hurlement inhumain qui me pétrifia.

25 Conscient de la démesure de sa colère imbécile, l'homme martelait de son poing la table pour ponctuer son délire verbal. Il forçait sa voix, la grossissait, la multipliait, la cassait pour la rendre plus crédible. Par la porte ouverte, je voyais mon père devant la cuisine, tenant son plat des deux mains. Il hocha la tête plusieurs fois en signe d'impuissance, puis il se retourna pour regagner la chambre. [...]

30 Définitivement rassuré qu'on n'en viendrait pas aux mains, l'homme apparut sur le palier. La trentaine, chauve, les yeux globuleux, petit, râblé, il portait un tricot de corps sur un pantalon de pyjama. Il continua à vociférer des mots qui n'avaient aucun sens pour nous. Mais son index pointé vers le sol, puis désignant les escaliers, nous fit comprendre clairement qu'il était chez lui, en France, et que, si nous n'étions pas contents, nous pouvions, etc.

C'est sur cette dernière vision que notre porte se referma.

40 Il² décida que nous achèterions, dès le lendemain, un de ces fourneaux à pétrole avec la petite pompe sur le côté que l'on actionne pour activer les premières flammes. Une table en bois blanc près du lavabo, une étagère dans l'angle, le tout isolé par notre paravent, nous assureraient notre indépendance culinaire.

Henri VERNEUR, *Mayrig*, © Robert Laffont, 1985.

1. Il s'agit de toute Anna.

2. Il s'agit du père du narrateur.

❖ Dangers

Les premières années de l'enfance exigent, par rapport à l'esprit, beaucoup plus de soins qu'on ne leur en donne communément, en sorte qu'il est souvent bien difficile, dans la suite, d'effacer les mauvaises impressions qu'un jeune homme a reçues par les discours et les exemples des personnes peu sensées et peu éclairées, qui étaient auprès de lui dans ces premières années.

Dès qu'un enfant fait connaître, par ses regards et par ses gestes, qu'il entend¹ ce qu'on lui dit, il devrait être regardé comme un sujet propre à être soumis à la juridiction² de l'éducation, qui a pour objet de former l'esprit, et d'en écarter tout ce qui peut l'égarer³. Il serait à souhaiter qu'il ne fût approché que par des personnes sensées, et qu'il ne pût voir ni entendre rien que de bien. Les premiers acquiescements⁴ sensibles de notre esprit, ou pour parler comme tout le monde, les premières connaissances ou les premières idées qui se forment en nous pendant les premières années de la vie, sont autant de modèles qu'il est difficile de réformer, et qui nous servent ensuite de règle dans l'usage que nous faisons de notre raison : ainsi, il importe extrêmement à un jeune homme, que, dès qu'il commence à juger, il n'acquiesce qu'à ce qui est vrai, c'est-à-dire, qu'à ce qui est. Ainsi, loin de lui toutes les histoires fabuleuses, tous ces contes puérils⁵ de fées, de loups-garous⁶, de juifs-errants, d'esprits follets, de revenants, de sorciers et de sortilèges, tous ces faiseurs d'horoscopes, ces diseurs et diseuses de bonne aventure, ces interprètes des songes et tant d'autres pratiques superstitieuses⁷ qui ne servent qu'à égarer la raison des enfants, à effrayer leur imagination, et souvent même à leur faire regretter d'être venus au monde.

Les personnes qui s'amuse à faire peur aux enfants, sont très répréhensibles⁸. Il est souvent arrivé que les faibles organes du cerveau des enfants en ont été dérangés pour le reste de la vie, outre que leur esprit se remplit de préjugés ridicules, etc. Plus ces idées chimériques⁹ sont extraordinaires, et plus elles se gravent profondément dans le cerveau.

CÉSAR CHESNEAU DU MARSAIS, Article « Éducation »,
l'Encyclopédie. Texte écrit entre 1751 et 1756.

I. Étude de texte

1. Quel est l'effet de l'entourage sur l'enfant ? Pourquoi les premiers acquis sont-ils primordiaux pour le jeune ?
2. A quel type d'éducation l'auteur s'attaque-t-il dans le deuxième paragraphe ? En quoi portent-ils préjudice à la formation de l'enfant ?
3. De quel type d'écriture ce texte relève-t-il ? Dégagez les différents indices qui vous ont permis de l'identifier.
4. Définissez, en partant des critiques formulées, la conception de l'éducation chez Du Marsais.
5. Dégagez et identifiez les procédés d'écriture auxquels l'auteur a eu recours pour dénoncer les mauvaises pratiques éducatives.

II. Essai

« Éduquer, c'est former, éclairer et préparer » a dit Rousseau. Développez cette citation et montrez qu'une bonne éducation est un premier pas pour le bien-être.

1. Un quinquagénaire. Agé de 50 à 60 ans. 2. Une call-girl. Fille vénale que l'on appelle par téléphone à son domicile. 3. Gruger. Duper qqn en affaires, le dépouiller de son bien, voler, spolier. 4. Vénale. Qui peut s'obtenir pour de l'argent, en payant. 5. Un colifichet. Petit objet de fantaisie, sans grande valeur. 6. Convulsé. Contracté par des convulsions. 7. Bancale. Se dit d'un meuble dont les pieds sont inégaux, et qui n'est pas d'aplomb.

I) Compréhension. (7 points)

1°) Antonio a décidé de rompre définitivement avec Laïde.

a) Pourquoi ?*

2 points

b) Qu'est-ce qui rend cette décision difficile et particulièrement pénible pour Antonio?

2 points.

2°) Quelle image de la passion amoureuse ce texte nous présente-t-il ? Justifiez votre réponse en vous appuyant sur des éléments précis relevés dans le texte.

Relevez un procédé d'écriture employé à cet effet.

3 points

*D'après le texte, non. L'introduction proposée au début.

II) Langue. (3 points)

1. Mettez cette réplique d'Antonio au style indirect :

« Va-t-en, je t'en prie, j'ai un travail urgent à terminer. »

1 point

2. Ce texte contient une intervention directe du narrateur. Laquelle ?

1 point

3. Vocabulaire :

Complétez la série suivante en y ajoutant 4 termes équivalents aux mots proposés et que vous classerez par ordre croissant :

_ Stupide _ (.....) _ (.....) _ (.....) _ (.....) _ débile.

1 point

III) Essai. (10 points)

« Jeté à terre, piétiné, dévasté du dedans et du dehors, abandonné dans la boue, expulsé à coups de pied. »

Selon vous, cette image négative d'Antonio Dorigo s'applique-t-elle à tous les amoureux ? Pourquoi ?

Exprimez votre opinion sur cette question en l'étayant par des arguments illustrés d'exemples précis.

Bon travail

FRANÇAIS
Devoir de synthèse n°1
Etude de texte

Antonio Dorigo, un quinquagénaire (1) italien, est follement épris de Laïde, une petite call-girl (2) milanaise en qui son imagination d'architecte se plaît à voir le symbole éternel du peuple italien. Son instinct lui dicte qu'elle ment, le gruge (3) et se moque de lui ; mais il reste sourd au bon sens.

Il lui faudra deux années d'enfer pour s'en rendre compte et s'avouer enfin qu'il a perdu la bataille.

Texte :

« Va-t'en maintenant, je t'en prie, a-t-il dit, j'ai un travail urgent à terminer ». Il s'était dominé avec décence, il n'avait pas fait de scène. « Laisse-moi, je t'en prie, sinon je ne terminerai pas ce travail à temps ». Comme si ce travail stupide était plus important qu'elle, comme si cet adieu était semblable à leurs *au revoir* habituels et que le lendemain ils allaient se retrouver, alors qu'au contraire il ne la reverra jamais plus. La ténébreuse et noire antique Milan s'apprête à la reprendre et à l'engloutir. Elle va disparaître dans ce labyrinthe. Pour un instant son sourire de petite drôlesse se reflètera encore de l'autre côté de la petite vitrée, puis sa silhouette disparaîtra au milieu de la foule qui se presse au-dehors dans un lointain fracas de musique de rock. Entre lui et Laïde s'établira une distance infinie, des plaines et des mers et des océans, des montagnes, un rideau de silence et de nuit. Pas une chose qui ne la lui rappelle : les crevasses au plafond, le numéro de *Mickey*, le fauteuil, le petit flacon de lavande, un colifichet (5) dans la bibliothèque, les maisons d'en face, tout dans le monde se rapporte à elle. Sans elle, la vie n'a plus de sens, ni le travail, ni les conversations, ni les repas, tout est bête et absurde sans elle. Et ainsi s'ouvre en lui de part en part, se détache un horrible morceau de lui-même, et de là jaillit un fleuve convulsé (6) de larmes.

Oui sans doute, une histoire ridicule, à tout prendre, une aventure comme tant d'autres, banale, bancale (7) comique, minable. C'était tellement facile à comprendre, cela ne pouvait finir autrement.

Pourtant c'est peut-être pour lui l'heure la plus importante de sa vie, et c'est l'enfer. S'il était malade, s'il lui arrivait un quelconque malheur, si on le mettait en prison, ses parents et ses amis lui viendraient en aide. Mais pas dans ce cas. C'est interdit. Même s'il se trouve dans un état bien pis encore. Jeté à terre, piétiné, dévasté du dedans et du dehors, abandonné dans la boue, expulsé à coups de pied. Mais cependant aucune pitié n'est disponible pour lui.

« Tu as voulu oublier ton âge ? Tu as défié avec tes seules forces la méchanceté d'une fille qui montait à l'assaut de la vie ? Tu t'es obstiné en un jeu ridicule qui n'était pas fait pour toi ? Tu as cru que tu pourrais redevenir un enfant ? Il y fallait une autre tête que la tienne. Le jeu est fini, l'histoire terminée. Les portes qui se ferment, la solitude, le vide, le désert, les sanglots engloutis que personne n'entendra. Te voici arrivé, homme stupide qui te croyais Dieu sait quoi. »

L'angoisse est une vague, est une lame noire qui soulève et enfonce. Où est-elle en ce moment ? Les autos passent en bas. Auprès du lit se trouve le téléphone, lui qui a entendu tant de choses ! Il n'a jamais été noir à ce point, immobile, inutile, muet, mort.

Dino Buzzati *Un Amour. (Chap. XXXIII)*
 (Traduit de l'italien par Michel Breitman.)

DEVOIR DE SYNTHÈSE N°1

TEXTE

Engagé dans l'aviation en 1938, Romain Gary rejoint la France libre en 1940. En attendant de passer en Angleterre, il est avec son escadre à Meknès, au Maroc.

Ce fut alors que je vecus ce qui fut, sans doute, la plus brève histoire d'amour de tous les temps.

Dans un bar du quartier européen où j'étais entré boire un verre, la barmaid¹ blonde à laquelle, au bout de deux minutes, je faisais naturellement des confidences, parut particulièrement touchée par ma sérénade² enflammée. Son regard se mit à errer sur mon visage, s'attardant à chaque trait avec une expression de tendresse et de sollicitude³ qui me donnait le sentiment de sortir soudain de l'ébauche pour devenir enfin un homme complet. Pendant que ses yeux passaient de mon oreille à mes lèvres, pour remonter rêveusement à la racine de mes cheveux, ma poitrine doubla d'ampleur et mon cœur de vaillance, mes muscles se gonflèrent d'une force que dix ans d'exercice⁴ n'eurent pu leur donner et la terre entière devint un piédestal⁵. Comme je lui faisais part de mon intention de me rendre en Angleterre, elle ôta de son cou une chaîne avec une petite croix en or et me la tendit. Je fus brusquement et irrésistiblement tenté de plaquer là ma mère, la France, l'Angleterre et tout le bagage spirituel dont j'étais si lourdement chargé, pour demeurer auprès de cet être unique qui me comprenait si bien. La barmaid était une Polonaise venue de Russie par le Pamir⁶ et l'Iran, et je mis la chaîne autour de mon cou et demandai à ma bien-aimée de m'épouser. Nous nous connaissions alors déjà depuis dix minutes. Elle accepta. [...]

Nous décidâmes de nous marier immédiatement et de passer ensuite en Angleterre ensemble. J'avais rendez-vous à trois heures et demie avec un camarade qui était allé voir le Consul anglais à Casa⁷ pour lui demander de nous aider. Je quittai le bar à trois heures pour aller rejoindre mon camarade et lui dire que nous allions être trois et non deux, comme prévu originairement. Lorsque je revins au bar à quatre heures et demie, il y avait déjà du monde et ma fiancée était très occupée. J'ignore ce qui avait bien pu se passer pendant mon absence mais je voyais bien que tout était fini entre nous. Sans doute n'avait-elle pas pu supporter la séparation. Elle était en train de parler à un beau lieutenant : je suppose qu'il était entré dans sa vie pendant qu'elle m'attendait. C'était bien ma faute : il ne faut jamais quitter une femme qu'on aime, la solitude les prend, le doute, le découragement, et ça y est. Elle avait dû perdre confiance en moi, s'imaginant peut-être que je n'allais pas revenir, et elle avait décidé de refaire sa vie. J'étais très malheureux, mais je ne pouvais lui en vouloir. Je traînai là un peu, [...]
terriblement déçu tout de même. Je les observai un moment, tous les deux, pour voir s'il n'y avait pas d'espoir. Mais il n'y en avait pas.

ROMAIN GARY (1914-1980), *La Promesse de l'aube*, 1960.

¹ Barmaid: serveuse dans un bar.

² Sérénade: discours amoureux.

³ Sollicitude: attention soutenue et affectueuse.

⁴ Exercice: exercice physique, sport.

⁵ Piédestal: le socle (support) d'une statue.

⁶ Pamir: chaîne montagneuse centrée sur le Tadjikistan en Asie

⁷ Casa: Casablanca, au Maroc.

Devoir de synthèse

1^{er} trimestre

QUESTIONS :

I/ Compréhension

- 1- Comment évolue à travers ce texte, l'attitude de Micromégas vis à vis de la guerre entre terriens ?
- 2- Quels sont les véritables responsables de la guerre et comment voltaire nous les présente-t-il ?
- 3- De qui parle voltaire quand il dit :
 - a) « cent mille fous couverts de chapeaux et cent mille autres animaux couverts d'un turban » ?
 - b) Comment appelle-t-on ce procédé et à quoi sert-il dans ce texte ?
- 4- Que dénonce voltaire dans ce texte et qu'elle en est la cause réelle ?
- 5- Identifiez le procédé auquel a recours le narrateur dans la dernière phrase et expliquez son effet.

II/ Essai

Sujet : Pensez-vous comme certains que les différences entre les êtres humains soient source de conflits ?

Vous répondez à cette question en vous appuyant sur des exemples précis.

Devoir de synthèse N°1

Micromégas de la planète Sirius, un géant qui voyage dans l'espace, est arrivé sur la terre. Il engage une conversation avec un groupe de philosophes.

Micromégas parla ainsi : « O atomes intelligents, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe car, ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit vous devez passer votre vie à aimer et à penser. [Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici sans doute !].

A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un d'eux avoua que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitants, tout le reste est un assemblage de fous, de méchants et de malheureux : « Savez-vous qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban.

Micromégas frémit et demande quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. « Il s'agit, dit le philosophe, de savoir si un petit coin de terre appartiendra à un certain homme qu'on nomme Sultan, ou à un autre qu'on nomme César. Presque aucun de ces animaux, qui s'égorgent, n'a jamais vu l'animal pour lequel ils s'égorgent ».

Ah ! malheureux ! s'écria Micromégas avec indignation, il me prend envie d'écraser toute cette fourmilière d'assassins ridicules.

Nous vous en donnons pas la peine, lui répondit-on ; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables. La faim, la fatigue finissent de les emporter. D'ailleurs, ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires fixes qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes ».

Micromégas se sentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de si étonnants contrastes.

Voltaire (Micromégas)

PORTRAIT DE VAUTRIN

(Balzac vient de présenter plusieurs personnages de la « pension Vauquer », dont une jeune fille triste, Victorine Taillefer, et un jeune homme ambitieux de Rastignac.)

Entre ces deux personnages et les autres, Vautrin, l'homme de quarante ans, à favoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit : Voilà un fameux gaillard ! il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparents, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières souples et liantes. Sa voix de basse-taille, en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait point. Il était obligeant et rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : « ça me connaît. » Il connaissait tout d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les événements, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui offrait aussitôt ses services. Il avait prêté plusieurs fois, de l'argent à madame Vauquer et à quelques pensionnaires ; mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas le lui rendre, tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un certain regard profond et plein de résolution. A la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque.

Honoré de BALZAC, Le Père Goriot (1835)

I-Compréhension :(10pts)

- 1) Distinguez les parties du texte .
- 2) Dites comment s'organise la description physique ?
Que peut-on deviner à partir des traits physiques évoqués ?
- 3) Par quoi se caractérisent les divers aspects du comportement de Vautrin ?
- 4) Relevez trois procédés d'écriture qui donnent force à cette description ?

II-ESSAI :(10pts)

Les défauts de caractère constituent un obstacle à l'établissement d'une communication entre les gens . Vous développerez cette affirmation en l'illustrant par quelques exemples précis tirés de vos lectures.



1550, dans un couvent de Valladolid en Espagne .Le pape a envoyé un de ses cardinaux pour trancher le débat qui oppose le philosophe Sépulvéda au dominicain Bartolomé de Las Casas. Dans cet extrait , c'est au cardinal que s'adresse au début de l'entretien Sépulvéda -Eminence, les habitants du Nouveau Monde sont des esclaves par nature .En tout point conformes à la description d'Aristote¹.

-Cette affirmation demande des preuves, dit doucement le Cardinal.

-D'abord, dit-il, les premiers qui ont été découverts se sont montrés incapables de toute initiative, de toute invention. En revanche,on les voyait habiles à copier les gestes et les attitudes des Espagnols,leurs supérieurs. Cette tendance à copier, qui s'accompagne d'ailleurs d'une réelle ingéniosité dans l'imitation est le caractère même de l'âme esclave . Âme d'artisan, âme manuelle pour ainsi dire .

-Mais on nous chante une vieille chanson !s'écrie Las Casas . De tout temps les envahisseurs ,pour se justifier de leur mainmise , ont déclaré les peuples conquis indolents,dépourvus,mais très capables d'imiter !César racontait la même chose des Gaulois qu'il asservissait ! Nous ne pouvons pas retenir ici cet argument ! César s'aveuglait volontairement sur la vie véritable des peuples de la Gaule, sur leurs coutumes,leurs langages,leurs croyances et même leurs outils ! Il ne voulait pas, et par conséquent ne pouvait pas voir tout ce que cette vie offrait d'original. Et nous faisons de même : nous ne voyons que ce qu'ils imitent de nous ! Le reste , nous l'effaçons , nous le détruisons à jamais pour dire ensuite :ça n'a pas existé !

Le cardinal qui n'a pas interrompu le dominicain, semble attentif à cette argumentation nouvelle qui s'intéresse aux coutumes des peuples . Il fait remarquer qu'il s'agit là d'un terrain de discussion des plus délicats , où nous risquons d'être constamment ensorcelés par l'habitude , prise depuis l'enfance , que nous avons de nos propres usages , lesquels nous semblent de ce fait très supérieurs aux usages des autres .

-Quelles autres marques d'esclavage avez-vous relevés chez eux ?

-Ils ignorent ,dit Sépulvéda, l'usage du métal , des armes à feu et de la roue .Ils portent leurs fardeaux sur le dos , comme des bêtes . Leur nourriture est détestable, semblable à celle des animaux .Ils se peignent grossièrement le corps et adorent des idoles affreuses . Je ne reviens pas sur les sacrifices humains , qui ont la marque la plus haïssable , et la plus offensante à Dieu ,de leur état.

Las Casas ne parle pas pour le moment .Tout cela ne le surprend pas.

-J'ajoute qu'on les décrit stupides comme nos enfants ou nos idiots .Ils changent très fréquemment de femmes , ce qui est un signe très vrai de sauvagerie . Ils ignorent de toute évidence la noblesse et le sacrement du mariage . Ils sont timides et lâches à la guerre .Ils ignorent aussi la nature de l'argent et n'ont aucune idée de la valeur respective des choses. Par exemple, ils échangeaient contre de l'or le verre cassé des barils .

-Eh bien ?s'écrie Las Casas . Parce qu'ils n'adorent pas l'or et l'argent au point de leur sacrifier corps et âmes , est- ce une raison pour les traiter de bêtes ?N'est-ce pas plutôt le contraire ?

-Vous déviez ma pensée , répond le philosophe.

-Et pourquoi jugez -vous leur nourriture détestable ? Y avez -vous goûté ? N'est-ce pas plutôt à eux de dire ce qui leur semble bon ou moins bon ? Parce qu'une nourriture est différente de la nôtre , doit-on la trouver répugnante ?

- Ils mangent des œufs de fourmis ,des tripes d'oiseaux ...

-Nous mangeons des tripes de porcs et des escargots !

Jean Claude Carrière,La Controverse de Valladolid.

Devoir de synthèse du premier trimestre

Niveau : 4ème Secondaire

Etude de texte

I - QUESTIONS

- 1) Quel est le point de vue que chacun des deux intervenants cherche à montrer dans ce débat ?
- 2) Le philosophe exprime un jugement fortement connoté en défaveur des Indiens .
Quels sont les deux principaux indices qui traduisent ce jugement ?
- 3) Comment Las Casas procède t-il dans sa réfutation ? Relevez et analysez deux procédés lui permettant de s'attaquer au raisonnement de son adversaire.
- 4) Quelle attitude des blancs Las Casas dénonce t-il implicitement dans sa plaidoirie pour les Indiens ?

II- ESSAI

SUJET

« L'habitude que nous avons de nos propres usages » fait qu'ils « nous semblent très supérieurs aux usages des autres ». Affirme le Cardinal.

En quoi , à votre avis, la diversité des cultures constitue- t-elle une richesse pour chacun de nous ?

La diversité des cultures

Albert Jacquard
(Éloge de la différence)

atténuer.

Notre obsession est d'être reconnu comme une personne originale, irremplaçable ; nous le sommes réellement, mais nous ne sentons jamais assez que notre entourage en est conscient. Quel plus beau cadeau peut nous faire l'« autre »
5 que de renforcer notre unicité, notre originalité, en étant différent de nous ? Il ne s'agit pas d'édulcorer les conflits, de gommer les oppositions ; mais d'admettre que ces conflits, ces oppositions doivent et peuvent être bénéfiques à tous.

La condition est que l'objectif ne soit pas la destruction de
10 l'autre, ou l'instauration d'une hiérarchie, mais la construction progressive de chacun. Le heurt, même violent, est bienfaisant ; il permet à chacun de se révéler dans sa singularité ; la compétition, au contraire, presque toujours sournoise, est destructrice, elle ne peut aboutir qu'à situer chacun à l'intérieur
15 d'un ordre imposé, d'une hiérarchie nécessairement artificielle, arbitraire.

Dépendant de la volonté
de l'autorité d'une seule
personne.

La leçon première de la génétique est que les individus, tous différents, ne peuvent être classés, évalués, ordonnés ; la définition de « races », utile pour certaines recherches, ne peut être
20 qu'arbitraire et imprécise : l'interrogation sur le « moins bon » et le « meilleur » est sans réponse ; la qualité spécifique de l'Homme, l'intelligence, dont il est si fier, échappe pour l'essentiel à nos techniques d'analyse ; les tentatives passées
25 d'« amélioration » biologique de l'Homme ont été parfois simplement ridicules, le plus souvent criminelles à l'égard des individus, dévastatrices pour le groupe.

Par chance, la nature dispose d'une merveilleuse robustesse face aux méfaits de l'Homme : le flux génétique poursuit son œuvre de différenciation et de maintien de la diversité, presque
30 insensible aux agissements humains. [...] Transformer notre patrimoine génétique est une tentation, mais cette action restera longtemps, espérons-le, hors de notre portée.

Cette réflexion peut être transposée de la génétique à la culture : les civilisations que nous avons secrétées sont
35 veilleusement diverses et cette diversité constitue la richesse de chacun de nous. Grâce à une certaine difficulté de communication, cette hétérogénéité des cultures a pu longtemps subsister, mais il est clair qu'elle risque de disparaître rapidement. Notre propre civilisation européenne a étonnamment progressé
40 vers l'objectif qu'elle s'était donné : le bien-être matériel. Cette réussite lui donne un pouvoir de diffusion sans précédent, qui aboutit peu à peu à la destruction de toutes les autres ; tel a été le sort, pour ne citer qu'un exemple parmi tant
45 d'autres, des Esquimaux d'Ammassalik, sur la côte Est du Groenland, dont R. Gessain a décrit la mort culturelle sous la pression de la « civilisation obligatoire ».

Diversité

Lorsque l'on constate la qualité des rapports humains, de l'harmonie sociale dans certains groupes que nous appelons « primitifs », on peut se demander si l'alignement sur notre
50 culture ne sera pas une catastrophe ; le prix payé pour l'amélioration du niveau de vie est terriblement élevé, si cette harmonie est remplacée par nos contradictions internes, nos tensions, nos conflits. Est-il encore temps d'éviter le nivellement des cultures ? La richesse à préserver ne vaut-elle pas l'abandon de
55 certains objectifs qui se mesurent en produit national brut ou même en espérance de vie ?

nivelier = rendre égal.

LYCEE PILOTE ARIANA

DEVOIR DE SYNTHESE DE FRANÇAIS

4^{ème} A MATH
SC EXP

DECEMBRE 04

ETUDE DE TEXTE

- 1- En quoi l'attitude d'A. Jacquard face à la différence est-elle originale ?
- 2- En quoi le conflit qui oppose à l'autre peut-il se révéler positif ?
- 3- Relevez et analysez deux procédés d'écriture employés par l'auteur pour valoriser la différence .
- 4- a- Qu'est-ce qui distingue les sociétés dites « primitives » des sociétés civilisées ?
b- Laquelle des deux l'auteur semble t-il préférer ? Justifiez votre réponse.

ESSAI

SUJET Avec la mondialisation, on assiste à la prédominance de la culture occidentale sur toutes les autres cultures. Pensez- vous que cela contribue à l'enrichissement et à l'harmonisation des peuples .
Vous donnerez votre point de vue en vous appuyant sur des exemples pris dans l'actualité .

Dans ce petit Dictionnaire portatif, comme l'appelait l'auteur, se trouvent regroupés par ordre alphabétique les grands sujets de réflexion de la pensée des Lumières. Voltaire donne à ses « définitions » un tour brillant et souvent ironique pour défendre les valeurs de progrès et de tolérance et faire avancer les conquêtes de la raison.

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie : le prince et son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement ; ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune², borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée y prennent part, chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que Gengis Khan, Tamerlan, Bajazer n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, et qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour ; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain.

1. une famille noble.
2. ancienne mesure de longueur
1,18 m.

3. conquérants orientaux
des XIII^e et XIV^e siècles.

Classe : 4^e.AM^{me} AYARI**DEVOIR DE SYNTHESE N°1**ETUDE DE TEXTE :

- 1)- En prenant appui sur des indices du texte, dites si Voltaire parle d'une guerre en particulier. (1,5 pt)
- 2)- Qui Voltaire met-il en cause et quelles sont les raisons des uns et des autres ? (2 pts)
- 3)- a) - Quelle conclusion pouvez-vous tirer si vous comparez l'origine du conflit à ses conséquences ? (1,5 pt)
b) - Quelle position de l'auteur cela traduit-il ? (1,5 pt)
- 4) - Pourquoi l'auteur compare-t-il les peuples en guerre à des moissonneurs? (1,5 pt)
- 5) - Nommez la figure de style employée dans le dernier paragraphe et essayer d'expliquer ce qu'elle traduit. (1,5 pt)

ESSAI : (10pts)

Guerre et paix sont deux mots indissociables et l'on dit souvent que la guerre est la clé qui mène à la paix .

Etes-vous de cet avis et pensez-vous qu'il faille toujours passer par l'une pour arriver à l'autre ?

BAL MASQUE

Il y a des êtres qui, très tôt dans la vie, ont adopté une pose et ne la quitteront plus. Parfois cette pose est belle. C'est celle de l'homme sage, austère, fidèle qui se consacre entièrement au bonheur des autres et renonce aux plaisirs. seulement l'acteur qui joue ce grand rôle (et le joue parfaitement) entend parfois une voix intérieure lui dire : "Es-tu vraiment condamné pour la vie entière à cet emploi ? Tu jouerais les Don Juan et les immoralistes aussi bien qu'un autre, si tu voulais... Et ce serait tellement plus amusant. Qui sait ? Peut-être même plus vrai." Alors on pense confusément qu'on a raté sa vie, qu'on s'est privé des plus grandes joies. Et pourquoi ? Parce que l'on n'osait plus arracher de son visage le masque sous lequel tous avaient appris à vous connaître et qui d'ailleurs représentait l'un des aspects vrais de votre personne. Un seul aspect réalisé à côté de tant de possibles condamnés.

J'avais naguère connu, en Angleterre, une femme ravissante, d'une timidité presque morbide. Epouse d'un mari très intelligent, elle semblait tout à fait éteinte par lui. Des hommes, attirés par sa beauté, lui avaient fait une cour ardente; son mutisme et son apparente indifférence les avaient découragés. Un soir une hôtesse londonienne donna un bal masqué. Le hasard m'assit un instant à côté d'une jeune femme très bien faite, qui ne dansait pas. J'engageai par politesse une conversation ; elle répondit avec tant d'esprit, tant de hardiesse que je restai près d'elle, conquis. Quand elle fut bien sûre de m'avoir enchanté par la grâce de son corps et celle de ses propos, elle rit et souleva son masque. Stupéfait, je reconnus ma belle muette. Le masque lui avait permis d'être une autre. Une autre qui était elle-même. Sans doute est-ce pour des raisons de ce genre que les bals masqués de l'Opera eurent jadis tant de succès. Il est si agréable de s'oublier pour se retrouver différent.

La vie est un bal masqué. Faut-il toujours y porter le même masque ? Cela dépend du masque - et de vous. Si tu ne vous va pas, s'il vous blesse, si vous avez le sentiment qu'il vous contraint à jouer un rôle pour lequel vous n'êtes pas fait, alors essayez-en d'autres.

A. Manrois lettre ouverte à un jeune étudiant 1967

I \ Questions (10 points) .

- 1\ Selon l'auteur l'homme choisit un rôle. Sous quelle image veut-il paraître ?
- 2\ Ce rôle représente-t-il réellement tous " les aspects" de son portrait ?
- 3\ a-En quoi l'exemple de " la femme" illustre-t-il l'analyse de l'auteur ?
b-Quelle conclusion, l'auteur en tire -t-il ?
- 4\ Relevez, identifiez puis commentez deux procédés d'écriture qui rendent compte de l'opposition entre l'être et le paraître.

II \ Essai (10 points) .

"La vie est un bal masqué . Faut-il toujours y porter le même masque?" .
Pensez-vous que la vie en société oblige l'homme à se déguiser continuellement ?
Vous illustrerez votre argumentation par des exemples empruntés à votre expérience personnelle ou au quotidien et éventuellement à vos lectures.

DEVOIR DE SYNTHÈSE N°1

7^{ème} année

ETUDE DE TEXTE

- 1) Dégagez la structure de ce portrait et précisez comment il est construit.
- 2) Quels aspects contradictoires l'auteur met-il en relief dans le portrait de Mme Vauquer. Justifiez votre réponse.
- 3) Montrez que la description du personnage de Mme Vauquer est constamment liée à l'évocation du décor, et que ce portrait est une illustration de l'idée chère à Balzac: l'interaction entre l'individu et son milieu.
- 4) Le ton utilisé par l'auteur pour parler de ce personnage est souvent ironique. Relevez et étudiez deux procédés d'écriture qui confèrent au texte cette tonalité.

ESSAI

« ...Toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne » dit Balzac à propos de Madame Vauquer.

Pensez-vous comme lui que l'individu soit modelé par les expériences qu'il a vécues et les circonstances dans lesquelles il s'est trouvé?

Madame Vauquer

Après avoir longuement décrit, au début de son roman, l'extérieur et l'intérieur de la pension Vaquer à Paris en 1819, Balzac nous en présente la propriétaire.

Cette pièce est dans tout son lustre au moment où vers sept heures du matin, le chat de madame Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son rourou matinal. Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis, elle marche en traînant ses pantoufles grimacées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet, ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur*, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Le baigne ne va pas sans l'argousin*, vous n'imaginerez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalations d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires. Quand elle est là, ce spectacle est complet. Âgée d'environ cinquante ans, madame Vauquer ressemble à toutes les femmes qui ont eu des malheurs. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendарmer pour se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort...*

Néanmoins, elle est bonne femme au fond, disent les pensionnaires, qui la croient sans fortune en l'entendant geindre et tousser comme eux. Qu'avait été monsieur Vauquer? Elle ne s'expliquait jamais sur le défunt. Comment avait-elle perdu sa fortune? Dans les malheurs, répondait-elle. Il s'était mal conduit envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour pleurer, cette maison pour vivre, et le droit de ne compatir à aucune fortune, parce que disait-elle, elle avait souffert tout ce qu'il est possible de souffrir. En entendant trotter sa maîtresse, la grosse Sylvie, la cuisinière, s'empressait de servir le déjeuner des pensionnaires internes.

Honoré De Balzac, Le Père Goriot

escompteur: qui fait l'escompte.

argousin: bourreau, bas officier des galères.

spéculation: opération financière ou commerciale qui consiste à profiter des fluctuations naturelles du marché, pour réaliser un bénéfice.

Devoir de synthèse n°1

Texte :

La morgue(1) des grands

Usbek à Rica, à...

Il y'a quelques jours qu'un homme de ma connaissance me dit : « je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris ; je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux... »

« Que veut dire cela, Monsieur ? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres ? – Non, me dit-il. – Ah ! j'entends ; il fait sentir à tous les instants la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent, si cela est je n'ai que faire d'y aller ; je la lui passe(2) tout entière, et je prends condamnation. »

Il fallut pourtant marcher, et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me lasser de l'admirer(3). « Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, si lorsque j'étais à la cour de Perse, je représentais ainsi, je représentais un grand sot ! » Il aurait fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venaient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance : ils savaient bien que nous étions au-dessus d'eux, et s'ils l'avaient ignoré, nos bienfaits le leur auraient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisons tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions(4) aux plus petits ; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvaient sensibles ; ils ne voyaient que notre cœur au-dessus d'eux : nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais, lorsqu'il fallait faire respecter la Nation aux étrangers ; lorsque, enfin, dans les occasions périlleuses, il fallait animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus : nous ramenions la fierté sur notre visage, et l'on trouvait quelquefois que nous représentions assez bien.

De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1715

Montesquieu, Les Lettres Persanes

Lexique : 1- arrogance/ 2-accorde sans discussion/ 3-le considérer avec stupéfaction/4-nous réservions un aimable accueil

Etude de texte (10pts)

1-Usbek porte un regard critique sur la noblesse française. Quel défaut lui semble insupportable chez un grand seigneur ? (1)

2- Dans sa lettre, le scripteur décrit le portrait d'un noble qui représente le mieux la royauté.

a- Quels traits de caractère caractérisent cet homme ? (2)

b- D'après Usbek la vraie noblesse a de meilleurs moyens de se manifester. Quels sont ces moyens ? Relevez ces derniers du texte et expliquez-les. (3)

3- Pour mieux décrire la morgue de ce grand seigneur français, Usbek, le Persan, a eu recours à quelques procédés d'écriture. Citez-en deux et précisez l'effet produit par l'emploi de chacun d'entre eux.(3)

Essai : (10pts)

« Aujourd'hui, un homme ne doit plus avoir qu'un but, c'est de devenir riche » affirme un personnage de Dumas fils.

Partagez-vous son point de vue ?

Vous exprimerez votre opinion en vous référant à des exemples empruntés à l'actualité, à votre expérience ou à vos lectures.

LA NON-VIOLENCE

Soulignons tout d'abord que la résistance non-violente n'est pas destinée aux peureux ; c'est une véritable résistance ! Quiconque y aurait recours par lâcheté ou par manque d'armes véritables, ne serait pas un vrai non-violent. C'est pourquoi Gandhi a si souvent répété que, si l'on n'avait le choix qu'entre la lâcheté et la violence, mieux valait choisir la violence. Mais il savait bien qu'il existe toujours une troisième voie : personne - qu'il s'agisse d'individus ou de groupes - n'est jamais acculé à cette seule alternative : se résigner à subir le mal ou rétablir la justice par la violence ; il reste la voie de la résistance non-violente. En fin de compte, c'est d'ailleurs le choix des forts, car elle ne consiste pas à rester dans un immobilisme passif. L'expression « résistance passive » peut faire croire - à tort - à une attitude de « laisser-faire » qui revient à subir le mal en silence. Rien n'est plus contraire à la réalité. En effet, si le non-violent est passif, en ce sens qu'il n'agresse pas physiquement l'adversaire, - il reste sans cesse actif de cœur et d'esprit et cherche à le convaincre de son erreur. C'est effectivement une tactique où l'on demeure passif sur le plan physique, mais vigoureusement actif sur le plan spirituel. Ce n'est pas une non-résistance passive au mal, mais bien une résistance active et non violente.

En second lieu, la non-violence ne cherche pas à vaincre ni à humilier l'adversaire, mais à conquérir sa compréhension et son amitié. Le résistant non-violent est souvent forcé de s'exprimer par le refus de coopérer ou les boycotts, mais il sait que ce ne sont pas là des objectifs en soi. Ce sont simplement des moyens pour susciter chez l'adversaire un sentiment de honte. Il veut la rédemption et la réconciliation. La non-violence veut engendrer une communauté de frères, alors que la violence n'engendre que haine et amertume.

Troisièmement, c'est une méthode qui s'attaque aux forces du mal, et non aux personnes qui se trouvent être les instruments du mal. Car c'est le mal lui-même que le non-violent cherche à vaincre, et non les hommes qui en sont atteints. Quand il combat l'injustice raciale, le non-violent est assez lucide pour voir que le problème ne vient pas des races elles-mêmes. Comme j'aime à le rappeler aux habitants de Montgomery : « Le drame de notre ville ne vient pas des tensions entre Noirs et Blancs. Il a ses racines dans ce qui oppose la justice à l'injustice, les forces de lumière aux forces des ténèbres. Et si notre combat se termine par une victoire, ce ne sera pas seulement la victoire de cinquante mille Noirs, mais celle de la justice et des forces de lumière. Nous avons entrepris de vaincre l'injustice et non les Blancs qui la perpétuent peut-être ».

Boycot : cessation volontaire de toute relation.

Martin LUTHER KING,
Combats pour la liberté, 1958.

Devoir de Synthèse N° 1

I- Compréhension : (7Pts)

- 1- Sur quels principes se fonde la doctrine de la non-violence ?
- 2- Martin Luther King est un pasteur (un homme de religion). Relevez dans le texte, les termes qui soulignent cet aspect ?
- 3- Analysez deux champs lexicaux contradictoires utilisés par l'auteur pour défendre sa thèse ?

II- Langue : (3Pts)

- 1- Justifiez l'emploi du conditionnel dans les lignes 2 et 3.
- 2- « Il veut la rédemption et la réconciliation ».
Transformez cette phrase en commençant par : Il veut que.....
- 3- Indiquez les sens des mots suivants dans le texte :
Agresser – humilier- susciter et les tensions.

III- Essai : (10Pts)

« L'histoire ne nous fournit que des exemples de paix violées, de guerres injustes et cruelles, de champs dévastés, de villes réduites en cendres ». À votre avis, ces affirmations sont-elles encore valables aujourd'hui ?

Lycée pilote – Gafsa M. Bennaceur	Devoir de synthèse N.1	4 ^e années Maths 1 -2 - 3
	Durée : 2 heures	2007/2008

Texte :

Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien, tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce dit tout près de son oreille :

- Que voulez-vous ici, mon enfant ?

Julien se tourna vivement, et, frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rênal avait répété sa question.

- Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

Mme de Rênal resta interdite, ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Mme de Rênal regardait les grosses larmes qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille, elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants !

Stendhal. *Le Rouge et le Noir*, I, 6

I- Questions de compréhension : (6 pts)

- 1- A quoi tient le charme de Mme de Rênal ? Justifiez votre réponse. (2 pts)
- 2- Comment est présenté le personnage de Julien dans cet extrait ? Justifiez votre réponse par des indices textuels. (2 pts)
- 3- Montrez comment les gestes des personnages et les indications données par l'auteur concourent à faire de cette scène, une scène romantique. (2 pts)

II- Langue et vocabulaire : (4 pts)

- 1- Mettez le discours suivant au style direct : (2 pts)

Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants !

- 2- Donnez à chaque fois un synonyme au mot **grâce** selon son emploi spécifique dans le texte : (2 pts)

- *Demander quelque grâce...*

- *Un regard rempli de grâce...*

III- Essai : (10 pts)

Pourquoi préférons-nous à tout autre récit celui de l'amour impossible ?

Répondez à cette question dans un développement argumentatif en vous appuyant sur des exemples précis puisés de vos lectures.

Barème de notation :

Richesse des idées : 4 pts

Rectitude des exemples : 3 pts

Correction linguistique : 2 pts

Présentation : 1 pt

Lycée pilote de Gabés Mme Zrig Oumaima Mme Jemai Kawthar Mme Guemri Latifa	DEVOIR DE SYNTHESE N : 1 Français	4 ème
---	--	-------

Texte

(Le père Grandet offre régulièrement à sa fille Eugénie des pièces d'or, mais il lui refuse le droit d'en disposer. Chaque année, il s'assure que le trésor est intact. Mais la jeune fille, par amour pour son cousin Charles, lui offre toutes ses économies, à l'insu du vieillard...)

- Ma fille, lui dit Grandet, vous allez me dire où est votre trésor.

- Mon père, si vous me faites des présents dont je ne sois pas entièrement maîtresse, reprenez-les, répondit froidement Eugénie.

- Je crois bien que je te donnerai plus rien ! Pas seulement ça ! dit-il en faisant claquer l'ongle de son pouce sous sa maîtresse de dent. Vous méprisez donc votre père ? vous n'avez donc pas confiance en lui ? vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un père ? s'il n'est pas tout pour vous, il n'est rien. Où est votre or ?

- Mon père, je vous aime et vous respecte, malgré votre colère ; mais je vous ferai fort humblement observer que j'ai vingt-deux ans. Vous m'avez assez souvent dit que je suis majeure. pour que je le sache. J'ai fait de mon argent ce qu'il m'a plu d'en faire, et soyez sur qu'il est bien placé...

- Où ?

- C'est un secret inviolable, dit-elle. N'avez-vous pas vos secrets ?

- Ne suis-je pas le chef de ma famille ? ne puis-je avoir mes affaires ?

- C'est aussi mon affaire.

- Cette affaire doit être mauvaise, si vous ne pouvez pas le dire à votre père, mademoiselle Grandet.

- Elle est excellente, et je ne puis pas le dire à mon père.

- Au moins, quand avez-vous donné votre or ?

Eugénie fit un signe de tête négatif.

- Vous l'aviez encore le jour de fête, hein ?

Eugénie, devenue aussi rusée par que son père l'était par avarice, réitéra le même signe de tête.

- Mais on n'a jamais vu pareil entêtement, ni vol pareil, dit Grandet d'une voix qui alla *crescendo* et qui fit graduellement retentir la maison. Comment ! ici, dans ma propre maison, chez moi, quelqu'un aura pris ton or ! le seul or qu'il y avait ! et je ne saurai pas qui ? L'or est une chose chère (...)

Eugénie fut impassible.

- A-t-on vu pareille fille ! Est-ce moi qui suis votre père ? Si vous l'avez placé, vous en avez un reçu...

- Etais-je libre, oui ou non, d'en faire ce que bon me semblait, Etais-ce à moi ?

- Mais tu es une enfant !
- Majeure.

Honoré de Balzac « Eugénie Grandet » 1833

A/ Compréhension : (10 points)

- 1) a- Pour inciter sa fille à dire ce qu'elle avait fait de son argent, Grandet a recours à différents arguments. Relevez-en trois (réponse personnelle)
b- Les arguments du père semblent-ils avoir un effet sur la jeune fille ? dites pourquoi.
- 2) a- Relevez tous les termes employés par le père pour désigner l'argent.
b- Que révèle le choix de ces termes quant au caractère de cet homme ?
- 3) Relevez du texte deux procédés d'écriture décrivant l'attitude de Mr Grandet face à la détermination de sa fille. Expliquez-les.

B/ Essai : (10 points)

« Vous m'avez assez souvent dit que je suis majeure..., j'ai fait de mon argent ce qu'il m'a plu d'en faire ». Eugénie justifie sa liberté de gérer son argent par le fait qu'elle est majeure. L'âge de la majorité vous semble-il une raison valable et suffisante pour qu'on accorde aux jeunes leur liberté ? Pourquoi ?

Présentez votre point de vue en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

Devoir de synthèse n : 1

Français

4^{ème} sc-exp 1.2 et math 1.2

Texte :

(Félix est au chevet de sa bien-aimée, la comtesse de Morisau, pour laquelle il éprouve un amour platonique ...)

1 - Ah ! c'est la mort, mon pauvre Félix, me dit-elle, et vous n'aimez pas la mort ! la mort odieuse, la mort de laquelle toute créature, même l'amant le plus intrépide, a horreur. Ici finit l'amour : je le savais bien. (...) Ah ! pourquoi vous ai-je tant souhaité, Félix ? vous êtes enfin venu : je vous récompense de ce dévouement par l'horrible spectacle qui fit jadis du comte de Rancé un trappiste, moi qui désirais
5 demeurer belle et grande dans votre souvenir, y vivre comme un lys éternel, je vous enlève vos illusions. Le véritable amour ne calcule rien. Mais ne vous enfuyez pas, restez. Monsieur Origet m'a trouvée beaucoup mieux ce matin, je vais revenir à la vie, je renaîtrai sous vos regards. Puis, quand j'aurai recouvré quelques forces, quand je recommencerai à pouvoir prendre quelque nourriture, je redeviendrai belle. A peine ai-je trente-cinq ans, je puis encore avoir de belles années. Le bonheur rajeunit, et je veux
10 connaître le bonheur. J'ai fait des projets délicieux, nous les laisserons à Clochegourde et nous irons ensemble en Italie.

Des pleurs humectèrent mes yeux, je me tournai vers la fenêtre comme pour regarder les fleurs. (...)

J'écoutais sans répondre, ou plutôt je répondais par un sourire fixe et des signes de consentement pour ne pas la contrarier, agissant comme une mère avec son enfant. Après avoir été frappé de la
15 métamorphose de la personne, je m'aperçus que la femme, autrefois si imposante par ses sublinités, avait dans l'attitude, dans la voix, dans les manières, dans les regards et les idées, la naïve ignorance d'un enfant, les grâces ingénues, l'avidité de mouvement, l'insouciance profonde de ce qui n'est pas son désir ou lui, enfin toutes les faiblesses qui recommandent l'enfant à la protection. En est-il ainsi de tous les mourants ? dépouillent-ils tous les déguisements sociaux, de même que l'enfant ne les a pas encore
20 revêtus ? Ou se trouvant au bord de l'éternité, la comtesse, en n'acceptant plus de tous les sentiments humains que l'amour, en exprimait-elle la suave innocence ?

Honoré de Balzac, *Le lys dans la vallée*, 1835

Lexique

- un trappiste : moine qui suit les règles de la trappe selon laquelle les paroles sont interdites
- un lys : plante à fleurs blanches
- l'avidité : faim, soif

Compréhension : (7points)

- 1) La comtesse Henriette, agonisante, fait part de ses préoccupations. Dites lesquelles. (1pt)
- 2) Comment Félix a-t-il réagi lorsqu'il a vu sa bien aimée en train de mourir ? justifiez votre réponse (3pts)
- 3) Quels effets l'amour a-t-il, sur la comtesse ? citez-en deux que vous justifiez par deux procédés d'écriture. (3pts)

Langue : (3points)

Vocabulaire : (1pt)

Donnez l'antonyme des expressions suivantes :

- amour platonique
- amour partagé

Grammaire : (2pts)

- 1) Relevez du texte un passage au discours indirect libre et précisez le sens de ce discours.
- 2) Repérez dans ce récit un passage comportant un discours et précisez-en la fonction.

Essai : (10points)

« Ici finit l'amour » La comtesse voit dans la mort un arrêt à l'amour. Pensez-vous que la mort soit l'unique obstacle à l'épanouissement d'une relation amoureuse ?

Présentez un point de vue nuancé en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

cycle préparatoire Globès	Devoir de synthèse n° 1	Mme Lemai
A.S 2008-2009	Classes : 4 ^{ème} sc. Exp ⁷ M ₃	

Présentation du texte : après avoir donné des preuves d'amour à Julien Sorel, Mathilde de La Mole se montre soudain distante et hautaine. Julien se résigne à partir ; il vient en avertir le marquis. Mais il rencontre Mathilde...

M. de La Mole était sorti. Plus mort que *vif*, Julien alla l'attendre dans la bibliothèque ¹. Que devint-il en y trouvant mademoiselle de La Mole ?

En le voyant paraître, elle prit un air de méchanceté auquel il lui fut impossible de se méprendre.

Emporté par son malheur, égaré par la surprise, Julien eut la faiblesse de lui dire, du ton le plus tendre et qui venait de l'âme :

— Ainsi, vous ne m'aimez plus ² ?

— J'ai horreur de m'être livrée au premier venu, dit Mathilde, en pleurant de rage contre elle-même.

10 — *Au premier venu!* s'écria Julien, et il s'élança sur une vieille épée du moyen âge qui pendait dans la bibliothèque comme une curiosité.

Sa douleur, qu'il croyait extrême au moment où il avait adressé la parole à mademoiselle de La Mole, venait d'être centuplée par les larmes de honte qu'il lui voyait répandre. Il eût été le plus heureux des hommes de pouvoir la tuer.

Au moment où il venait de tirer l'épée, avec quelque peine ³, de son fourreau antique, Mathilde, heureuse d'une sensation si nouvelle ⁴, s'avança fièrement vers lui ; ses larmes s'étaient taries.

L'idée du marquis de La Mole, son bienfaiteur, se présenta vivement à Julien. Je tuerais sa fille ! se dit-il, quelle horreur ! Il fit un mouvement pour jeter l'épée.

20 Certainement, pensa-t-il, elle va éclater de rire à la vue de ce mouvement de mélodrame ⁵ ; il dut à cette idée le retour de tout son sang-froid. Il regarda la lame de la vieille épée curieusement et comme s'il y eût cherché quelque tache de rouille, puis la remit dans le fourreau, et avec la plus grande tranquillité la replaça au clou de bronze doré qui la soutenait.

Tout ce mouvement, fort lent sur la fin, dura bien une minute ; mademoiselle de La Mole le regardait étonnée : J'ai donc été sur le point d'être tuée par mon amant ! se disait-elle.

Cette idée la transportait dans les plus belles années du siècle de Charles IX et de Henri III ⁶. *

30 Elle était immobile, debout et comme plus grande que de coutume devant Julien qui venait de replacer l'épée, elle le regardait avec des yeux d'où la haine s'était éclipée. Il faut convenir qu'elle était bien séduisante en ce moment ; certainement jamais femme n'avait moins ressemblé à une poupée parisienne (ce mot était la grande objection de Julien contre les femmes de ce pays).

Je vais retomber dans quelque faiblesse pour lui, pensa Mathilde ; c'est bien pour le coup qu'il se croirait mon seigneur et maître, après une rechute, et au moment précis où je viens de lui parler si ferme. Elle s'enfuit ⁷.

Stendhal ; Le rouge et le Noir (1830)

- Charles IX : Henri III : rois de France au XVI^{ème} siècle. Comme Stendhal, Mathilde aime le XVI^{ème} ; époque de l'individualisme et des grands caractères.

Lycée Pilote de Kairouan	DEVOIR DE SYNTHÈSE	Prof : M. Ghannem Mohamed
A - S : 2006 /2007	N : 1	Classe : 4 sciences

Texte : *se croyant menacé, Meursault tue un homme. Il assiste à son procès :*

L'avocat général a dit qu'à la suite des déclarations de Marie à l'instruction il avait consulté les programmes de cette date. Il a ajouté que Marie elle-même dirait quel film on passait alors. D'une voix presque blanche, en effet, elle a indiqué que c'était un film de Fernandel. Le silence était complet dans la salle quand elle a eu fini. Le procureur s'est alors levé, très grave et d'une voix que j'ai trouvée vraiment émue, le doigt tendu vers moi, il a articulé lentement : « Messieurs les jurés, le lendemain de la mort de sa mère, cet homme prenait des bains, commençait une liaison irrégulière, et allait rire devant un film comique. Je n'ai rien de plus à vous dire. » Il s'est assis, toujours dans le silence. Mais, tout d'un coup, Marie a éclaté en sanglots, a dit que ce n'était pas cela, qu'il y avait autre chose, qu'on la forçait à dire le contraire de ce qu'elle pensait. qu'elle me connaissait bien et que je n'avais rien fait de mal. Mais l'huissier, sur un signe du président, l'a emmenée et l'audience s'est poursuivie.

C'est à peine si, ensuite, on a écouté Masson qui a déclaré que j'étais un honnête homme et qu'il dirait plus, j'étais un brave homme ». C'est à peine encore si on a écouté Salamano quand il a rappelé que j'avais été bon pour son chien et quand il a répondu à une question sur ma mère et sur moi en disant que je n'avais plus rien à dire à maman et que je l'avais mise pour cette raison à l'asile. « Il faut comprendre, disait Salamano, il faut comprendre. » Mais personne ne paraissait comprendre. On l'a emmené.

Le procureur s'est alors retourné vers le jury et a déclaré : « Le même homme qui au lendemain de la mort de sa mère se livrait à la débauche la plus honteuse a tué pour des raisons futiles et pour liquider une affaire de mœurs inqualifiable. »

Il s'est assis alors. Mais mon avocat, à bout de patience, s'est écrié en levant les bras, de sorte que ses manches en retombant ont découvert les plis d'une chemise amidonnée : « Enfin, est-il accusé d'avoir enterré sa mère ou d'avoir tué un homme ? » Le public a ri. Mais le procureur s'est redressé encore, s'est drapé dans sa robe et a déclaré qu'il fallait avoir l'ingénuité de l'honorable défenseur pour ne pas sentir qu'il y avait entre ces deux ordres de faits une relation profonde, pathétique, essentielle. « Oui, s'est-il écrié avec force, j'accuse cet homme d'avoir enterré une mère avec un cœur de criminel. » Cette déclaration a paru faire un effet considérable sur le public. Mon avocat a haussé les épaules et essuyé la sueur qui couvrait son front. Mais lui-même paraissait ébranlé et j'ai compris que les choses n'allaient pas bien pour moi.

CAMUS
L'Etranger, 1942

Compréhension ; (10 points)

- 1- Le procureur veut condamner sévèrement Meursault. Quels arguments avance-t-il pour arriver à cette fin ? Que peut-on reprocher à ces arguments ? (2.5pts)
- 2- Quels sont les témoignages favorables à Meursault ? S'agit-il de témoignages convaincants ? Expliquez. (2.5pts)
- 3- Quelles sont les différentes réactions du public citées dans le texte ? Montrez si ce public sympathise ou non avec Meursault. (2 pts)
- 4- Dans le texte, plusieurs procédés d'écriture servent à démontrer que l'affaire est perdue pour Meursault. Dégagez deux procédés et expliquez-les brièvement. (3pts)

Essai : (10 points)

Parlant de la liberté de pensée, Ionesco dit : « Je reste tout de même convaincu que l'on a raison de s'opposer à son milieu. »

Trouvez-vous admissible de penser toujours différemment ?

Vous développerez votre point de vue en vous servant d'arguments et d'exemples puisés dans vos lectures et votre expérience personnelle.

Rq : Soyez bref, trop écrire n'est pas un avantage.

BON TRAVAIL

Présentation du texte :

Avec Sophie, devenue la comtesse d'Houdetot, c'est l'amour impossible que vit Rousseau.

Sa correspondance avec elle est l'expression d'une souffrance lancinante.

LETTRES DE ROUSSEAU

A Sophie (Mme d'Houdetot)

(Vers le JJ octobre 1757)

Viens, Sophie, que j'afflige ton coeur injuste ; que je sois, à mon tour, sans pitié comme toi. Pourquoi t'épargnerais-je tandis que tu m'ôtes la raison, l'honneur, et la vie ? Pourquoi te laisserais-je couler de paisibles jours, à toi qui me rends les miens insupportables ? Ah ! combien tu m'aurais été moins cruelle si tu m'avais plongé dans le coeur un poignard au lieu du trait fatal qui me tue ! Vois ce que j'étais et ce que je suis devenu : vois à quel point tu m'avais élevé et jusqu'où tu m'as avili. Quand tu daignais m'écouter, j'étais plus qu'un homme ; depuis que tu me rebutes¹, je suis le dernier des mortels : j'ai perdu le sens, l'esprit, et le courage ; d'un mot, tu m'as tout ôté. Comment peux-tu te résoudre à détruire ainsi ton propre ouvrage ? Comment oses-tu rendre indigne de ton estime celui qui fut honoré de tes bontés ? Ah ! Sophie, je t'en conjure, ne te fais point rougir de l'ami que tu as cherché. C'est pour ta propre gloire que je te demande compte de moi. Ne suis-je pas ton bien ? N'en as-tu pas pris possession ? tu ne peux plus t'en dédire, et, puisque je t'appartiens, malgré moi-même et malgré toi, laisse-moi du moins mériter de t'appartenir. Rappelle-toi ces temps de félicité qui, pour mon tourment, ne sortiront jamais de ma mémoire. Cette flamme invisible, dont je reçus une seconde vie plus précieuse que la première, rendait à mon âme, ainsi qu'à mes sens, toute la vigueur de la jeunesse. L'ardeur de mes sentiments m'élevait jusqu'à toi. Combien de fois ton coeur, plein d'un autre amour, fut-il ému des transports du mien ! Combien de fois m'as-tu dit dans le bosquet de la cascade : Vous êtes l'amant le plus tendre dont j'eusse l'idée : non, jamais homme n'aima comme vous !² Quel triomphe pour moi que cet aveu dans ta bouche !

Compréhension globale (7 pts)

- 1- D'après ce texte, Rousseau se sent rejeté par Mme d'Houdetot.
 - a/ Quels sentiments éprouve-t-il à cet égard ? (2pt)
 - b/ Quelle image de la femme ressort de l'expression de ces sentiments ? (4pt)
- 2- Tout au long de ce texte, Rousseau adopte une stratégie qui vise à attendrir Mme d'Houdetot et à lui prouver qu'il est toujours digne d'être aimé d'elle. Que fait-il dans ce sens ? (2pts)
- 3- Pour traduire ses sentiments, Rousseau recourt à plusieurs procédés d'écriture. Relevez-en deux et expliquez leurs effets.(2pts)

II Langue (3pt)

- 1 - Mettez au discours indirect la phrase « Quand tu daignais m'écouter.....tout ôté. » en commençant par, Rousseau disait à Sophie que..... (2pts)
- 2 - Quelles sont dans les cinq premières lignes de cette lettre les deux principales marques de la subjectivité à laquelle recourt Rousseau pour faire le portrait de Sophie. (1pt.)

Essai : (10pt)

Sujet : On dit que la passion affaiblit son sujet jusqu'à l'humilier parfois.

Partagez-vous cette opinion ?

Exemples à l'appui.

Bon vent....

LYCEE PILOTE 15 OCT 1963	EPREUVE DE FRANCAIS	DUREE /2 HEURES
Mme TALEB	DEVOIR DE SYNTHESE N° 1	4 ^{ème} M1/M2/SC-EXP2

LES BOUCS

TEXTE

Il mangea ce qu'il trouva, dormit où il put, travailla quelques fois, par simple hasard, terrassier, vendeur de photos, débardeur... et alors c'était avec l'énergie de la rage qu'il travaillait, comme si, pour lui, le travail était non pas pour entretenir son ventre, ni même une stabilité provisoire, ni même une joie : mais il considérait toujours qu'on lui avait confié à titre d'essai, comme un bronze ou un granit dont il devait tirer une œuvre d'art, ne soufflant même pas, acharné à démontrer à ceux qui l'employaient qu'ils avaient eu raison de l'employer, que s'ils désiraient un rendement standard* il en fournissait dix, et que rien, fût-ce la charité, ne pouvait tuer en lui l'homme. Un jour, le contremaître d'un chantier le bouscula et lui arracha sa bêche : mais tu vas la casser ! cria-t-il. Non mais ! qu'est-ce que c'est que ce sauvage ? Et c'était toujours ainsi...

Il se crut sauvé quand il descendit dans les mines. Bonne vieille mère que la Terre dans les entrailles de laquelle, quand il descendit, il s'ensevelit* avec quelle paix ! Le même jour, on s'aperçut qu'il n'était pas syndiqué et on l'expédia dans les « grandes profondeurs », mais il s'y crut encore plus sauvé. Il apprit à manier le pic et le wagon, à se mouvoir dans un boyau pour rats, à respirer un mélange de moiteur, de gaz oppressants et de poudre de charbon, mais il était si paisible ! C'était exactement le trou qu'il lui fallait et ce qu'il respirait exactement ce dont avaient besoin ses bronches. Une benne le remontait, il roulait une cigarette et la fumait jusqu'à l'ultime bouffée, non pas qu'il manquât de tabac, mais parce que c'était la cigarette de l'adieu que tous les mineurs fumaient : il l'éternisait, bavardant avec eux, leur parlant de lui et de son pays, leur mendiant leur sympathie d'hommes. Ils lui donnaient une poignée de main, sans le regarder, convaincus qu'il était un chien qui travaillait avec eux dans la mine et ils parlaient rejoindre leurs femmes... Il y avait une demi douzaine d'Arabes avec Waldick. Ils n'avaient pas de femmes, pas de lien avec le pays : rien qu'une cabane de planches noires et disjointes, avec un godin* qu'ils ne savaient pas allumer et des lits de camp, qu'ils fuyaient comme la peste. Car ils savaient que là, tôt ou tard, tous les soirs, la société les faisait se retrouver, entre Arabes, nus les uns pour les autres, comme un groupe de naufragés sur un radeau, avec leur faim atroce de la vie et cette nostalgie de la terre africaine.

Driss Chraïbi, 1955

*rendement conforme à la norme habituelle
charbon ou du bois

*s'enterra

*sorte de poêle où l'on brûle du

QUESTIONS

ETUDE DE TEXTE ; (10 points)

1- L'auteur peint la situation de Waldick ,un immigré nord- africain en France.

- a- Quels détails mettent en valeur sa situation précaire et difficile. (1,5)
- b- Précisez les sentiments qui prédominent chez lui , vu sa situation. (1,5)

2- Certains passages insistent sur les relations humaines qui unissent Waldick aux mineurs français.

- a- Démontrez comment les deux partis ne fournissent pas le même effort à ce sujet. (2)
- b- Qu'est-ce que cela révèle sur les relations interhumaines ? (1)

3- Afin de décrire la situation des immigrants nord- africains, l'auteur recourt à un certain nombre de procédés d'écriture.

Relevez-en deux et interprétez-les . (4)

ESSAI : (10 points)

“La différence est source de conflits “

Partagez-vous cette affirmation ?

Exprimez votre point de vue en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis empruntés à l'actualité, à vos lectures ou éventuellement à votre expérience personnelle.



Devoir De Synthèse

Prof.
MOHAMED MAJDI BELAÏD

CLASSES :
4 MATH 1+2- 4 Sc-Exp 1

MERCREDI
06/12/2006

Pendant toute mon enfance, j'ai entendu ma mère dire qu'il ne fallait pas donner aux pauvres : que l'argent qu'ils recevaient, ils l'allaient boire, que mieux valait jeter un sou dans la rivière, qu'au moins il ne roulait pas au cabaret. Je n'ai jamais pu cependant voir un homme demander un sou pour acheter du pain, sans qu'il me tombât du chagrin sur le cœur, comme un poids.

Mais comment cela se fait-il cependant ?

Mme Vincent était contente quand son fils tirait un des sous de sa petite bourse pour le mettre dans la main d'un malheureux. Elle embrassait Ernest et disait : « Il a bon cœur ! »

Mme Vincent voulait donc le malheur de son fils ? Elle l'aimait pourtant, sans cela elle l'aurait donné à l'homme au burnous blanc¹.

Ah ! elles me troublaient un peu, les braves femmes, la mère Vincent et la mère Fabre ! Heureusement cela ne durait pas et ne tenait pas une minute quand j'y réfléchissais.

Elles n'osaient pas battre leur enfant, parce qu'elles auraient souffert de le voir pleurer ! Elles lui laissaient faire l'aumône, parce que cela faisait plaisir à leur petit cœur.

Ma mère avait plus de courage. Elle se sacrifiait, elle étouffait ses faiblesses, elle tordait le cou au premier mouvement pour se livrer au second. Au lieu de m'embrasser, elle me pinçait ; - vous croyez que cela ne lui coûtait pas ! - Il lui arriva même de se casser les ongles. Elle me battait pour mon bien, voyez-vous. Sa main hésita plus d'une fois ; elle dut prendre son pied².

Plus d'une fois aussi elle recula à l'idée de meurtrir³ sa chair avec la mienne ; elle prit un bâton, un balai, quelque chose qui l'empêchait d'être en contact avec la peau de son enfant.

Je sentais bien si bien l'excellence des raisons et l'héroïsme des sentiments qui guidaient ma mère, que je m'accusais devant Dieu de ma désobéissance, et je disais bien vite deux ou trois prières pour m'en disculper⁴.

JULES VALLES, L'Enfant

LEXIQUE : ¹ Homme que le narrateur-enfant a vu un soir et dont il a peur. ² Expression pour dire prendre plaisir. ³ Endommager, blesser. ⁴ Se faire pardonner.

I - ETUDE DE TEXTE :

1 Le narrateur-enfant compare sa mère à Mme Vincent et à la *mère* Fabre. Dans quel but le fait-il ?

(2 points)

2 Quel trait de caractère traduit le mieux le comportement de la mère du narrateur à l'égard de son fils ? Relevez deux phrases du texte pour le montrer. (3 points)

3 Quel ton adopte le narrateur-enfant quand il évoque sa mère ? Illustrez du texte votre réponse. (2 points)

4 Pour mettre en valeur le comportement de sa mère, le narrateur a recours à plusieurs procédés d'écriture. Relevez et identifiez-en deux et expliquez l'effet produit. (3 points)

III - ESSAI : (10 points)

Se conformer aux normes préétablies par la famille et par la société ne fait que dresser des obstacles à l'encontre de la formation d'une personnalité forte et indépendante.

Adhérez-vous à ce point de vue ?

Vous exprimerez dans un texte cohérent votre point de vue en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

Lycée Pilote, Gafsa	DEVOIR DE SYNTHESE	Classes: 4 ^{ème} Année
Durée : 2 heures	N°1	Prof : TABABI A.

« Adieu, je voudrais bien ne vous avoir jamais vu. Ah ! Je sens vivement la fausseté de ce sentiment, et je connais, dans le moment que je vous écris, que j'aime bien mieux être malheureuse en vous aimant que de ne vous avoir jamais vu ; je consens donc sans murmure à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. Adieu, promettez moi de me regretter tendrement, et si je meurs de douleur, et qu'au moins la violence de ma passion vous donne du dégoût et de l'éloignement pour toutes choses ; cette consolation me suffira, et s'il faut que je vous abandonne pour toujours, je voudrais bien ne vous laisser pas à une autre. Ne seriez-vous pas bien cruel de vous servir de mon désespoir pour vous rendre plus aimable, et pour faire voir que vous avez donné la plus grande passion du monde ? Adieu encore une fois, je vous écris des lettres trop longues, je n'ai pas assez d'égard (*respect*) pour vous, je vous en demande pardon, et j'ose espérer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre insensée, qui ne l'était pas, comme vous savez, avant qu'elle vous aimât. Adieu, il me semble que je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis ; cependant je vous remercie dans le fond de mon cœur du désespoir que vous me causez, et je déteste la tranquillité où j'ai vécu avant que je vous connusse. Adieu, ma passion augmente à chaque moment. Ah ! que j'ai de choses à dire ! »

Guilleragues, Lettres portugaises (1669)

A/ ETUDE DE TEXTE (10 Points) :

- 1- Dans quel état psychologique cette jeune femme se trouve-t-elle ? Quelle en est le motif ? Relevez quelques expressions du texte qui le montrent. (3 Points)
- 2- La décision qu'elle a prise a-t-elle une quelconque influence sur ses sentiments ? Qu'est-ce qui le montre dans cette lettre ? (2 Points)
- 3- Malgré la douleur qu'elle éprouve, cette jeune religieuse trouve une raison de consoler. En quoi consiste-t-elle ? (2 Points)
- 4- Pour conférer à cette lettre un aspect pathétique et émouvant, l'auteur l'a investi d'un nombre de moyens d'écriture. Relevez-en deux et expliquez-les. (3 Points)

B/ ESSAI (10 Points) :

A l'image de cette religieuse portugaise, bon nombre de gens estiment que les sentiments sont une prison dont il faut se débarrasser.

Partagez-vous cet avis ?

Exprimez votre point de vue sur la question, arguments et exemples à l'appui.

I- QUESTIONS DE COMPRÉHENSION : (7 POINTS)

1- Dans la première partie du texte, le narrateur a mis l'accent sur l'attitude des amis d'Hippolyte qui semblaient bien connaître Adélaïde.

A- Quels jugements les amis d'Hippolyte ont-ils portés sur Adélaïde et sa mère ? (1 point)

.....

.....

.....

.....

B- Relevez et interprétez deux procédés d'écriture qui mettent l'accent sur leur attitude. (2points)

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

2- Quels sentiments Hippolyte a-t-il éprouvés vis-à-vis des propos de ses amis ? (2 points)

.....

.....

.....

.....

.....

3- Après la rencontre, Hippolyte a dû prendre une décision quant à la moralité de ses voisins et sa relation avec Adélaïde. Quelle décision a-t-il prise ? Justifiez votre réponse. (2 points)

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

II- LANGUE : (3 PTS)

1- Ce texte comporte une intervention directe du narrateur. Repérez cette intervention et indiquez son rôle. (1,5 points)

.....

.....

.....

Lined writing area with horizontal dotted lines for text entry.

NOM ET PRÉNOM :

CLASSE :

N° :

TEXTE :

Hippolyte, un jeune peintre célèbre tombe amoureux d'Adélaïde, une jeune fille appartenant à une famille modeste. Plusieurs événements ont allumé les soupçons d'Hippolyte qui a commencé à se poser des questions quant à la moralité de sa bien-aimée. Tirillé, il décide de sortir se promener aux Tuileries. Là, par un hasard, il rencontre un de ses amis les plus intimes, un camarade de collège et d'atelier.

Insensiblement, les confidences commencèrent, et le peintre avoua son amour. Au moment où il parla de la rue de Suresnes et d'une jeune personne logée à un quatrième étage : - Halte là ! s'écria gaiement Souchet. C'est une petite fille que je viens voir tous les matins à l'Assomption, et à laquelle je fais la cour. Mais, mon cher, nous la connaissons tous. Sa mère est une baronne ! Est-ce que tu crois aux baronnes logées au quatrième ? Brrr. Ah ! bien, tu es un homme de l'âge d'or. Nous voyons ici, dans cette allée, la vieille mère tous les jours ; mais elle a une figure, une tournure qui disent tout. Comment ! tu n'as pas deviné ce qu'elle est à la manière dont elle tient son sac ?

Les deux amis se promenèrent longtemps, et plusieurs jeunes gens qui connaissaient Souchet ou Schinner se joignirent à eux. L'aventure du peintre, jugée comme de peu d'importance, leur fut racontée par le sculpteur.

- Et lui aussi, disait-il, a vu cette petite !

Ce fut des observations, des rires, des moqueries, faites innocemment et avec toute la gaieté des artistes ; mais desquelles Hippolyte souffrit horriblement. Une certaine pudeur d'âme le mettait mal à l'aise en voyant le secret de son cœur traité si légèrement, sa passion déchirée, mise en lambeaux, une jeune fille inconnue et dont la vie paraissait si modeste, sujette à des jugements vrais ou faux, portés avec tant d'insouciance. Il affecta d'être mu par un esprit de contradiction, il demanda sérieusement à chacun les preuves de ses assertions, et les plaisanteries recommencèrent.

- Mais, mon cher ami, as-tu vu le châle de la baronne ? disait Souchet.

- As-tu suivi la petite quand elle trotte le matin à l'Assomption ? disait Joseph Bridau, jeune rapin de l'atelier de Gros.

- Ah ! la mère a, entre autres vertus, une certaine robe grise que je regarde comme un type, dit Bixiou, le faiseur de caricatures.

- Ecoute, Hippolyte, reprit le sculpteur, viens ici vers quatre heures, et analyse un peu la marche de la mère et de la fille. Si, après, tu as des doutes ! hé bien, l'on ne fera jamais rien de toi : tu seras capable d'épouser la fille de ta portière.

En proie aux sentiments les plus contraires, le peintre quitta ses amis. Adélaïde et sa mère lui semblaient devoir être au-dessus de ces accusations, et il éprouvait, au fond de son cœur, le remords d'avoir soupçonné la pureté de cette jeune fille, si belle et si simple. Il vint à son atelier, passa devant la porte de l'appartement où était Adélaïde, et sentit en lui-même une douleur de cœur à laquelle nul homme ne se trompe. Il aimait mademoiselle de Rouville si passionnément que, malgré le vol de la bourse*, il l'adorait encore [...]

- Pourquoi mon amour ne la rendrait-il pas la plus pure de toutes les femmes ? Pourquoi l'abandonner au mal et au vice, sans lui tendre une main amie ? Cette mission lui plut. L'amour fait son profit de tout. Rien ne séduit plus un jeune homme que de jouer le rôle d'un bon génie auprès d'une femme. Il y a je ne sais quoi de romanesque dans cette entreprise, qui sied aux âmes exaltées. N'est-ce pas le dévouement le plus étendu sous la forme la plus élevée, la plus gracieuse ? N'y a-t-il pas quelque grandeur à savoir que l'on aime assez pour aimer encore là où l'amour des autres s'éteint et meurt ? [...]

BALZAC ; LA BOURSE. PARIS, MAI 1832.

* Adélaïde avait pris la Bourse d'Hippolyte afin de la décorer avec des perles d'or et la lui remettre après. Hippolyte était tirillé et pensait qu'elle avait volé la Bourse.

TEXTE

« Fragments d'un discours amoureux »

Ma femme aimée,

Un peu fatigué ces derniers jours et j'ai peu envie de lire, travailler. Je m'habitue assez lentement au climat d'ici . C'est pour cela que ces douleurs ont repris . Mais je me soigne comme toujours, sans excès. Il n'y a pas donc à s'inquiéter. La semaine dernière s'est déroulée à un rythme foudroyant. C'est le temps subjectif qui a changé . Nous nous sommes adaptés à cette nouvelle périodicité de nos rencontres. Mais comme elles sont intenses ! Vendredi, j'en ai perdu le cours de mes idées, tant j'avais seulement envie de te regarder et de nous laisser aller à cette « cérémonie », à cette célébration de notre amour. Joie de le dire, de connaître, de sentir sa résonance en l'autre. S'égarer dans le multiple accord pour retrouver sa totalité. Le monde, la vie s'humanisent . Fou d'espoir .

Puis les jours simples, sans faste, sans rumeurs . Comment te les décrire : c'est la traversée, mer de sables ou d'ondes emboîtées dans d'autres déserts, d'autres océans qui se déplacent sous mes pieds alors que mes yeux sont déportés vers tous les horizons à réserves de mains guérisseuses, à forêts d'hommes en marche . Oasis de fureur trouant les citadelles du silence , de la prostration . Nuits si courtes , hérissées de rêves oubliés, éparpillées en lourdes semences dans les sillons de mémoire . Des aubes apportant l'annonce des oiseaux, la lumière des souvenirs tendres . Tac, tac, tac, comme disait le refrain des Romantiques de Nazim Hikmet, les ruades du temps . Tout coule, change , se transforme même sous le vide artificiel appliqué à nos peaux, l'homme, ce miracle d'adaptation et de résistance, créant au jour le jour son miracle, pliant sous ses aisselles la barbarie des limites. Suis -je clair ou confus en appelant ainsi la poésie au secours de ma raison ? La poésie est-elle si monstrueuse, au point de voiler pour certains la réalité ? Comme il est difficile d'être poète, c'est-à-dire d'être soi-même, de proposer aux autres une autre forme de compréhension d'eux-mêmes sans leur devenir étranger ou paraître à leurs yeux comme un imposteur . C'est dur aussi de voir, de donner à voir, sans être taxé de parti pris, d'extrapolation . Tu vois, c'est tout décousu. C'était simplement pour te parler comme me viennent les idées et les images , comme si tu t'appuyais contre moi et que je te caressais la tête et que je te donnais la main.

ABDELLATIF LAABI , Lettre du 12 mai, 74
Chroniques de la citadelle d'exil.

DEVOIR DE SYNTHÈSE N° 1

I / Compréhension globale (7pts)

1/ Dans la première partie de sa lettre, l'auteur évoque sa nostalgie pour sa femme aimée

a/ Comment vous paraît son amour pour elle ? Quelle vision de l'amour en général se dégage de cette évocation ?

b/ Relevez en expliquant son effet un procédé d'écriture utilisé par l'auteur dans ce sens .

2/ Dans la suite du texte, dans la prison où il est, l'auteur fait part de plusieurs états d'âme.

a/ Quels sont les deux sentiments par lesquels il semble le plus marqué ? Justifiez à l'aide d'indices textuels .

b/ Relevez en expliquant son effet un procédé d'écriture pour exprimer ces sentiments .

II/ Langue (3pts)

1/ Dans le passage : « Oasis de fureur souvenirs tendres, » le discours est fort subjectif. Relevez deux marques de cette subjectivité.

2/ Mettez au discours indirect le passage suivant : « Un peu fatiguéau climat d'ici . » Vous commencez par :

Le narrateur avoua à sa femme

III/ Essai :

Sujet :

Les histoires d'amour nous passionnent et pourtant quand on est amoureux, on fait tout pour le cacher .

Pourquoi cache –t-on ce noble sentiment aux autres ?

TEXTE :

Un après-dîner, j'étais là, regardant beaucoup, parlant peu, et écoutant le moins que je pouvais, lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ce pays où Dieu n'en a pas laissé manquer. C'est un composé de hauteur et
5 de bassesse, de bon sens et de déraison. Il faut que les notions de l'honnête et du deshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête, car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et ce qu'il en a reçu de mauvaises, sans pudeur. Au reste il est doué d'une
10 organisation³ forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais et que son originalité ne vous arrête pas, ou vous mettez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuyez. Dieux, quels terribles poumons ! Rien ne dissemble
15 plus de lui que lui-même. Quelquefois, il est maigre et hâve⁴ comme un malade au dernier degré de la consommation⁵ ; on compterait ses dents à travers ses joues. On dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe⁶. Le mois suivant, il est gras et replet, comme s'il n'avait pas
20 quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins⁷. Aujourd'hui, en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe, on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône. Demain, poudré, chaussé, frisé,
25 bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre et vous le prendriez au peu près pour un honnête homme. Il vit au jour la journée. Triste ou gai, selon les circonstances.

Je n'estime pas ces originaux-là. D'autres en font leurs connaissances familières,
30 même leurs amis. Ils m'arrêtent une fois l'an, quand je les rencontre, parce que leur caractère tranche avec celui des autres, et qu'ils rompent cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage, ont introduite. S'il en paraît un dans une compa-
35 gnie, c'est un grain de levain qui fermente et qui restitue à chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite, il fait approuver ou blâmer ; il fait sortir la vérité ; il fait connaître les gens de bien ; il démasque les coquins ; c'est alors que l'homme de bon sens écoute, et démêle son monde.

Diderot

LE NEVEU DE RAMEAU (1762).

3. organisation : constitution.

4. hâve : pâle.

5. consommation : dépérissement progressif dû à la maladie

6. la Trappe : couvent dont la règle était très sévère.

7. Bernardins : au contraire, ils avaient la réputation de mener une vie relâchée.

QUESTIONS DE COMPRÉHENSION

(10 POINTS)

- 1) Quel est le trait de caractère dominant chez le personnage ? Donnez-en les caractéristiques. (03 pts)
- 2) L'auteur utilise plusieurs figures de style pour insister sur l'attitude du personnage. Relevez-en trois. (03 pts)
- 3) Le narrateur rejette-t-il entièrement ce type de personnage ? Donnez ses justifications. (02,5 pts)
- 4) Quel est le ton du texte ? Justifiez votre réponse. (01,5 pts)

ESSAI

(10 POINTS)

SUJET : Pour vous, l'anticonformisme est-il vraiment un danger pour le bon fonctionnement d'une société ?

Donnez votre point de vue en vous appuyant sur vos connaissances et votre expérience personnelle.

Le TEXTE /

Le racisme n'est pas mort

Le cas des immigrés commence heureusement à devenir plus clair dans l'esprit de beaucoup. Oh ! le racisme n'est pas mort, loin de là ! Du moins sa dénonciation n'est elle plus tout à fait, sans effet : le plus souvent, le raciste est devenu honteux... Il se défend vigoureusement de l'être, il accuse au contraire d'être raciste celui qu'il rejette pour sa langue, son origine ou bien sur sa couleur, car chacun sait que le blanc n'est pas une couleur. Ce n'est qu'un progrès modeste sans doute, mais c'est quand même un progrès.

Seulement, le racisme n'est qu'un des éléments le plus sensible peut être, non le plus grave au fond-du sort des immigrés. La honte, c'est, plus encore, la situation Matérielle qui leur est faite. Ils sont importés comme des animaux du zoo et souvent moins bien logés qu'eux. Ils assument les tâches les plus rebutantes(1) les métiers les plus durs et parfois les plus malsains, ceux dont les Français ne veulent plus. Ils sont payés juste assez pour que du fond de leur misère dans leurs douars écrasés de soleil et leurs village aux terres arides, d'autres malheureux comme eux, rêvent de devenir à leur tour manœuvres chez Renault, mineurs dans le Pas- de Calais, éboueur à Paris, cet eldorado.

Parqués, rejetés condamnés à la solitude. Ils sont des victimes de choix pour les petits chefs les plus hargneux (2), la bureaucratie la plus tatillonne (3), la police la plus soupçonneuse (4), qui les suspecte a priori de tous les vols et de tous les viols, bien que parmi eux, le taux de criminalité soit légèrement inférieur oui, inférieur à la moyenne nationale. Perdus dans un monde où les coutumes, les moeurs et souvent la langue, leur sont étrangère, trop peu reçoivent une formation, une instruction, une initiation à notre langue, sauf pour les chanceux qui bénéficient d'une aide bien insuffisante encore.

Les travailleurs immigrés sont dit-on nécessaires l'économie, à la prospérité de la nation. Alors traitons – les humainement, non comme des bêtes. Ou bien arrêtons cette nouvelle traite et acceptons une diminution de notre niveau des vie. Car la façon dont nous agissons à leur égard paraîtra, dans quelques décennies, et peut être avant, non seulement incompréhensible, mais probablement d'une sottise et d'un égoïsme monstrueux.

P. Viansson-Ponté, Des jours entre les jours 1974

Explication des mots :

- (1) décourageantes, repoussantes
- (2) d'humeur difficile
- (3) Qui s'occupe avec excès de minutie
- (4) Douteuse.

ETUDE DE TEXTE / 14-15 pts

1/ Dans ce texte, les immigrés ne sont pas uniquement confrontés au racisme.

Indiquez dans le second et le troisième paragraphes deux facteurs dont ils semblent être victimes. (2)

2/ Citez et analysez deux procédés d'écriture (stylistiques, lexicaux, ou syntaxiques) qui décrivent leur situation dramatique. (3)

3/ L'auteur porte un jugement sévère sur ses compatriotes. De quoi semble-t-il les accuser à la fin du texte ? Justifiez votre réponse par deux indices qui le montrent. (3)

4/ L'auteur emploie à la fin du texte le pronom indéfini « on » et le pronom personnel « nous »

Quelle intention cet usage exprime-t-il ? (2)

ESSAI :

« D'autres malheureux comme eux rêvent de devenir, à leur tour manœuvres chez Renault – mineurs dans le Pas de Calais...éboueurs à Paris... »

Pensez-vous comme ces personnes que l'immigration soit une bonne solution pour réaliser ses rêves gagner sa vie honnêtement et vivre dans la dignité.

Rédigez un texte argumentatif en vous appuyant sur des arguments et des exemples puisés de l'actualité et de votre entourage.

BON TRAVAIL

DEVOIR DE SYNTHÈSE

- Français

1^{er} Trimestre 05

4^e M 1.2

M. Ghannem

CE FUT COMME UNE APPARITION

Le pont était sali par des écales¹ de noix, des bouts de cigares, des pelures de poires, des débris de charcuterie apportée dans du papier. [...] Frédéric, pour rejoindre sa place, poussa la grille des premières, déranger deux chasseurs avec leurs chiens.

1 Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.

10 Elle avait un chapeau de paille avec des rubans roses qui palpi-
taient au vent, derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la
pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient
presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline
15 claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle
était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son men-
ton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

20 Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de
droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta
tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'ob-
server une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduc-
tion de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait.
Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une
25 chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie,
son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre,
toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ;
et le désir de la possession physique même disparaissait sous une
envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait
30 pas de limites.

1 des coques.

Flaubert

(L'ÉDUCATION SENTIMENTALE)

(1869)

I COMPREHENSION:

- 1- Quel rapport y a-t-il entre l'ambiance qui règne sur le pont du bateau et celle qui entoure "l'apparition" (de Mme Arnoux) ?
- 2- Qui fait le portrait de Mme Arnoux ? Qu'est-ce qui le justifie ?
- 3- Quel sentiment éprouve Frédéric à la suite de cette "apparition" ? Quel autre sentiment est exclu ?
- 4- Dans le texte, on peut parler d'un coup de foudre: Relevez puis expliquez deux procédés d'écriture qui s'y rattachent.

II ESSAI :

« Pour la plupart des hommes, se corriger consiste à changer de défauts » a dit Voltaire.

Pensez-vous qu'il est difficile de changer ses défauts en qualités comme le laisse comprendre la citation de Voltaire.

Vous développerez votre point de vue en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

TEXTE :

(Le mystérieux Vautrin devine les rêves ambitieux du jeune Eugène qui vient d'obtenir une maigre fortune. Il le prend à part et lui expose ses vues sur le monde et la vie de l'époque.)

... Une rapide fortune est le problème que se proposent de résoudre en ce moment cinquante mille jeunes gens qui se trouvent tous dans votre position. Vous êtes une unité de ce nombre-là. Jugez des efforts que vous avez à faire et de l'acharnement du combat. Il vous faut manger les uns les autres comme des araignées dans un pot, attendu qu'il n'y a pas cinquante mille bonnes places. Savez-vous comment on fait son chemin ici ? par l'éclat de génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans la masse d'hommes comme un boulet de canon ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien. La corruption est en force, le talent est rare. Ainsi, la corruption est l'arme de la médiocrité qui abonde, et vous en sentirez la pointe partout. Vous verrez des femmes dont les maris ont six mille francs d'appointements pour tout potage et qui dépensent plus de dix mille francs pour leur toilette. Vous verrez des employés à douze cents francs acheter des terres. (...)

Tirez vos conclusions. Voilà' la vie telle qu'elle est. Ça n'est pas plus beau que la cuisine. ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter*; sachez seulement vous faire débarbouiller*: là est toute la morale de notre époque Si je vous parle ainsi du monde, il m'en a donné droit, je le connais. Croyez-vous que je le blâme ? du tout. Il a toujours été ainsi; les moralistes ne le changeront jamais. L'homme est imparfait. (...) Je n'accuse pas les riches en faveur du peuple ! L'homme est le même en haut, en bas, au milieu. Vous, Si vous êtes un homme supérieur, allez en droite ligne et la tête haute. Mais faudra lutter contre l'envie, la calomnie* la médiocrité- ; contre tout le monde. Tâtez-vous ! Voyez si vous pourrez vous lever tous les matins avec plus de volonté que vous en aviez la veille... »

*Honoré de Balzac
(Le père Goriot, 1834)*

Fricoter : (fam) utiliser des procédés louches, combiner.

Débarbouiller : laver.

La calomnie : le mensonge, la médisance

I- COMPREHENSION GLOBALE :

- 1) Vautrin présente un tableau sombre de la société de son temps.
 - a) Par quoi cette société est elle marquée ? Justifiez (Deux caractéristiques).
 - b) Comment, selon Vautin, un homme peut-il s'y imposer ? Justifiez.
- 2) Quelles sont d'après ce texte les principaux traits de caractère de Vautin. Dégagez-en deux en justifiant votre réponse.
- 3) A Eugène, Vautin indique implicitement un chemin précis à suivre.
 - a) Quel est ce chemin ?
 - b) De quels procédés d'écriture use-t-il pour le convaincre ? Relevez-en deux et expliquez leurs effets.

II- ESSAI :

SUJET : Vautin semble viscéralement convaincu qu'au sein de la société de son époque, la corruption dominait la vie des hommes.

Auriez-vous la même impression pour le cas de notre époque actuelle ? Vous porterez sur la question une opinion bien argumentée et illustrée par des exemples variés.

Devoir de synthèse N° 1

Classes - 3^{èmes} années.

Texte :

Propos d'un Normand

Ces propos ont été écrits pour la Dépêche de Rouen, journal quotidien de Normandie.

Il est minuit. Des gens grelottent et des enfants gémissent sur le quai de la gare. Le train arrive... A peine les freins ont-ils fini de grincer que les voyageurs s'élancent à l'assaut et courent
5 le long des couloirs. Ici, de joyeux matelots qui vident des litres et chantent; plus loin, dans la nuit, une famille entassée ronfle, soupire et grogne. Partout, c'est le même mot : « Complet ».

Le rêve de chacun, c'est d'avoir un compartiment* pour lui tout seul, par tous les moyens; et s'il y réussit, il s'en vante, c'est une bonne histoire à raconter. L'un dispose des paquets et des couvertures en forme de voyageurs endormis. Un autre barre le chemin et lance des nuages de
15 fumée. On voit bien là comment se forment les nations. Les voyageurs déjà installés dans un même compartiment sont alliés; ceux qui arrivent sont pour eux des ennemis; mais s'ils s'installent, alors ils deviennent des alliés contre de nouveaux arrivants; et presque tout de suite ils font aux
20 autres ce qu'ils ne voulaient pas qu'on leur fit tout à l'heure: ils dissimulent les places libres et entendent avec sérénité.*

Prêchez* donc la justice, alors que, dans une
25 circonstance de ce genre, des hommes, qui passent pour honnêtes, et sont sans doute charitables, n'hésitent pas, pour se conserver un petit plaisir, à imposer une grande peine à leurs semblables. Au cours des voyages que j'ai pu faire, je n'ai
30 jamais rencontré un homme qui applique la maxime évangélique* et qui, se mettant à la portière, annonce : « Trois places libres, par ici! » Du reste, il serait méprisé.

(Propos XXIII, 12 octobre 1906)

Alain Propos

*la plupart des wagons de grandes lignes comportent un couloir latéral sur lequel donnent des compartiments fermés, contenant chacun deux banquettes de quatre places se faisant vis à vis

*tranquillité d'esprit; ici, sans aucun remords

*enseigner (la parole divine).

*allusion à l'une des recommandations fondamentales de l'Évangile : tout ce que vous désirez que les autres fassent pour vous, faites le vous-même pour eux. Voici la loi et les prophètes - (Mat VII, 12)

I/ Étude de texte : (10 points)

- 1) Qu'est ce qui caractérise le comportement des voyageurs les uns envers les autres ?
Justifiez votre réponse. (3pts)
- 2) Quelle est l'attitude de l'auteur à l'égard de ce type de relations humaines ? (2pts)
- 3) Dans quel paragraphe la présence de l'auteur est la plus perceptible ? relevez des indices textuels précis. (2pts)
- 4) Relevez ^{et expliquez} deux procédés ~~d'intertextualité~~ sur lesquels l'auteur s'est appuyé afin de sensibiliser le lecteur à la gravité du problème traité. (3pts)

II/ Essai : (10pts) « ... des hommes, qui passent pour honnêtes ... n'hésitent pas à imposer une grande peine à leurs semblables », affirme Alain.
Aujourd'hui, l'homme considère son semblable comme un redoutable ennemi, un danger qu'il faut éviter. Qu'en pensez-vous ?

- Exprimez votre point de vue en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

Texte :

LE ROUGE ET LE NOIR - 1830

"J'ai fait imposer silence aux gueux ..."

Le Rouge et le Noir raconte l'ascension sociale d'un jeune homme, ^{prosaïque} Julien Sorel, dans la bourgeoisie provinciale, puis l'aristocratie parisienne de 1830. Dans l'extrait donné ici, le héros, précepteur des enfants du maire, est invité à un dîner auquel assistent les notables de la petite ville de Verrières.

Le percepteur des contributions, l'homme des impositions indirectes, l'officier de gendarmerie et deux ou trois autres fonctionnaires publics arrivèrent avec leur femmes. Ils furent suivis de quelques libéraux riches. On annonça le dîner. Julien, déjà fort mal disposé, vint à penser que, de l'autre côté du mur de la salle à manger, se trouvaient de pauvres détenus, sur la portion de viande desquels on avait peut-être grivelé pour acheter tout ce luxe de mauvais goût dont on voulait l'étourdir.

Ils ont faim peut-être en ce moment, se dit-il à lui-même; sa gorge se serra, il lui fut impossible de manger et presque de parler. Ce fut bien pis un quart d'heure après; on entendait de loin en loin quelques accents d'une chanson populaire, et, il faut l'avouer, un peu ignoble que chantait l'un des reclus. M. Valenod regarda, un de ses gens en grande livrée, qui disparut, et bientôt on entendit plus chanter. Dans ce moment, un valet offrait à Julien du vin du Rhin, dans un verre vert, et Mme Valenod avait soin de lui faire observer que ce vin coûtait neuf francs la bouteille pris sur place. Julien, tenant son verre vert, dit à Mme Valenod :

- On ne chante plus cette vilaine chanson.

- Parbleu ! Je le crois bien, répondit le directeur triomphant, j'ai fait imposer silence aux gueux.

Ce mot fut trop fort pour Julien; il avait les manières, mais non pas encore le cœur de son état. Malgré toute son hypocrisie si souvent exercée, il sentit une grosse larme couler le long de sa joue.

Il essaya de la cacher avec le verre vert, mais il lui fut absolument impossible de faire honneur au vin du Rhin. *L'empêcher de chanter !* se disait-il à lui-même, ô mon Dieu ! et tu le souffres !

Par bonheur, personne ne remarqua son attendrissement de mauvais ton. Le percepteur des contributions avait entonné une chanson royaliste. Pendant le tapage du refrain, chanté en chœur : Voilà donc, se disait la conscience de Julien, la sale fortune à laquelle tu parviendras, et n'en jouiras qu'à cette condition et en pareille compagnie ! Tu auras peut-être une place de vingt mille francs, mais il faudra que, pendant que tu te gorges de viandes, tu empêches de chanter le pauvre prisonnier, tu donneras à dîner avec l'argent que tu auras volé sur sa misérable pitance, et pendant ton dîner il sera encore plus malheureux ! - Ô Napoléon ! qu'il était doux de ton temps de monter à la fortune par les dangers d'une bataille; mais augmenter lâchement la douleur du misérable !

J'avoue que la faiblesse dont Julien fait preuve dans ce monologue me donne une pauvre opinion de lui. Il serait digne d'être le collègue de ces conspirateurs en gants jaunes, qui prétendent changer toute la manière d'être d'un grand pays, et ne veulent pas avoir à se reprocher la plus petite égratignure.

I^{er} Partie, Chap. XXII, "Façons de penser 1830"

Grivelé : fait des économies

Mr Valenod : le maître de maison, un notable, directeur de la prison

Gants jaunes : désigne des conspirateurs qui ne vont pas au bout de leurs actions et ne mettent pas leurs projets à exécution, refusant de se « salir les mains »

Etat : classe sociale

Napoléon : idole de Julien

Reclus : le terme désigne les détenus de la prison voisine de la demeure de Mr Valenod

I/ Etude de Texte

- 1- Au cours du dîner auquel il a été invité, Julien se sent particulièrement mal à l'aise. Pourquoi ?
- 2- Quel comportement adopte-t-il dans cette situation ? Comment le narrateur juge-t-il un tel comportement ?
- 3- Quel aspect du personnage de Julien ce comportement révèle-t-il ?
- 4- Relevez et analysez deux procédés d'écriture qui rendent compte de l'état psychologique du personnage

II/ E S S A I

Est-il légitime selon vous d'avoir de l'ambition ?

Développez sur cette question un point de vue argumenté et illustré d'exemples précis.

Lycée pilote de Médenine Année scolaire : 05/06	Devoir de synthèse n°1 Date : le 08/12/05	Prof : Mlle Magtouf Niveau: 4 ^{ème} A.Maths/ Sc-Exp
--	--	---

[...] Je prône la tolérance et je répugne à l'intolérance [...] : toute personne a le droit d'être respectée, quels que soit sa religion, son ethnie, sa couleur, sa langue, son statut, son sexe; quels que soient les éléments de son identité, tout homme doit être considéré comme un citoyen à part entière [...]

Je puis parfaitement imaginer un monde où les gens pourraient vivre harmonieusement les uns avec les autres. un monde où il n'y aurait plus de guerres. J'entends souvent dire que la violence ou l'intolérance sont inséparables de la nature humaine; pour ma part, je ne le pense pas. Mais si vous me demandiez si je pense que nous allons aujourd'hui vers un monde moins violent, plus pacifique, plus respectueux des différences, ma réponse serait malheureusement négative. Mais ce n'est pas une fatalité, ce n'est pas dû à la nature humaine, c'est plutôt dû à une mauvaise gestion des affaires du monde...

[D'ailleurs], on ne peut pas dire que le monde n'a pas changé. Mais il serait tout aussi faux de dire que l'humanité a résolument dépassé la barbarie. Je dirais qu'il y a des progrès, mais aussi des rechutes ; et qu'il y a un sens de l'évolution, même s'il n'est pas irréversible.

[...] Dans des pays, nous avons une conscience beaucoup plus grande des droits de l'homme, de ceux de la femme, laquelle prend de plus en plus de place dans diverses sociétés [...] En même temps, il est vrai que, au cœur de cette évolution, il y a parfois des comportements extrêmement barbares. Mais je ne dirais pas ataviques ! Je n'aime pas cette idée que la nature humaine est immuable. Il y a certes eu des comportements, au cœur du XX^{ème} siècle, qui étaient plus barbares que tout ce que l'humanité avait connu depuis la préhistoire. Mais l'aventure humaine ne se réduit pas à ces comportements. Il y avait [par exemple] des gens qui auraient pu être tout à fait respectables dans une société en paix, mais qui, pris dans une atmosphère de guerre, de peur et de loi de la jungle, se sont transformés en individus malfaisants, néfastes... Et au même moment, d'autres personnes, ailleurs dans le monde, qui étaient à priori des gens pas très recommandables, se sont retrouvées dans un environnement social qui, au contraire, les a poussées à un comportement tout à fait normal... Pour moi, les conditions où se trouve chaque société déterminent le comportement des individus bien plus qu'un quelconque atavisme de tel ou tel peuple, ou de notre espèce toute entière. Nous avons affaire à une humanité de plus en plus diverse, plurielle, et nous devons apprendre à gérer cette diversité : nous devons faire en sorte que toutes les sociétés puissent évoluer d'une manière qui favorise l'épanouissement des hommes, qui tire d'eux le meilleur et réduise en eux ce qu'il y a de pire...

Je ne suis pas tolérant envers l'intolérance ; je ne suis pas tolérant envers le fanatisme et la discrimination. Je suis quelqu'un de rigoureux et même d'intransigeant dès qu'il s'agit du respect de certaines valeurs essentielles.

Amin Maalouf, Le magazine *Qantara*, automne 2005

Lexique :

- 1- *irréversible* : qui ne peut fonctionner que dans un seul sens.
- 2- *atavique* : héréditaire.
- 3- *rigoureux* : sévère, dur.
- 4- *intransigeant* : dur.

Questions

I- Compréhension : (10 pts)

1-a/ L'homme a-t-il connu une évolution sur le plan éthique depuis la préhistoire ? (1 pt)

b/ Selon l'auteur, la violence et l'intolérance dépendent-elles de la nature humaine ? Expliquez votre réponse. (2 pts)

2- Peut-on parler d'une tolérance totale ? Appuyez-vous sur des indices textuels. (1,5 pts)

3- Quelles sont les exigences d'une meilleure coexistence ? (2,5 pts)

4- Relevez et analysez deux procédés d'écriture employés par Amin Maalouf afin de soutenir son point de vue. (3 pts)

Rq: Les réponses doivent être précises et personnelles !

II- Essai : (10 pts)

Amin Maalouf dit : " Chacun affirme son appartenance, généralement avec agressivité et contre quelqu'un d'autre."

Est-il possible de changer le caractère agressif et égoïste d'une personne et la rendre tolérante et altruiste ?

Répondez à cette question dans un texte argumentatif, illustré d'exemples puisés dans vos lectures et dans votre expérience personnelle, en procédant à un plan binaire.

Bonne chance

Je ne voudrais point qu'on me crût assez fou pour prétendre ressusciter cette morte : la Politesse. Les miracles ne sont plus de notre temps et, pour toujours, je le crains bien, la politesse est enterrée côte à côte avec notre esprit légendaire. Mais je voudrais au moins faire l'autopsie de cette vieille urbanité¹ française, si charmante, hélas ! et si oubliée déjà ; et pénétrer les causes secrètes, les influences mystérieuses qui ont pu faire du peuple le plus courtois du monde un des plus grossiers qui soient aujourd'hui.

Non pas que j'entende par politesse les formules d'obséquiosité² qu'on rencontre encore assez souvent ; non pas que je regrette non plus les interminables révérences³ et les beaux saluts arrondis dont abusaient peut-être nos grands-parents. Je veux parler de cet art perdu d'être bien né, du confortable savoir-vivre qui rendaient faciles, aimables, douces, les relations entre ces gens qu'on appelle du « monde ». C'était un art subtil, exquis, une espèce d'enveloppement de fine délicatesse autour des actes et des paroles. On naissait, je crois, un peu avec cela ; mais cela se perfectionnait aussi par l'éducation et par le commerce des hommes bien appris. Les discussions même étaient courtoises. Les querelles ne sentaient point l'écurie.

Aujourd'hui nous semblons devenus une race de goujats⁴.

Depuis quelque temps surtout, il me semble sentir vraiment une recrudescence⁵ de grossièreté. Nous y sommes d'ailleurs tellement accoutumés que nous n'y songeons plus guère. Je ne sais ce qu'ont dû penser tous les lecteurs de nos journaux, mais j'ai eu, quant à moi, le cœur soulevé de dégoût par la période électorale.

J'étais alors loin de Paris, et souvent des journaux locaux me sont tombés sous les yeux. On ne saurait croire quel vocabulaire poissard⁶ et honteux employaient ces feuilles ; quels tombereaux d'injures⁷ ordurières elles charriaient⁸ tous les matins pour en souiller leurs adversaires ; quelle absence de style et quelle surabondance de malpropretés on trouvait dans leurs colonnes. Les mots les plus grossiers semblaient avoir perdu leur sens, tant on les employait à tout propos ; et il n'est certes pas un des candidats qui n'ait été traité de menteur, de voleur, d'infâme crapuie, de polisson, de saltimbanque, de vendu, de crétin, etc., etc.

Personne, d'ailleurs, ne s'étonnait à la lecture de ces articles, comme s'il eût été tout naturel de salir au préalable les futurs représentants de la nation. Et voilà comment on apprend au peuple à respecter ses élus.

GUY DE MAUPASSANT,

Le Gaulois, 28 décembre 1881, paru dans Chroniques, Tome 1.

Union Générale d'Éditions, Collection 10-18.

VOCABULAIRE : ¹ politesse, amabilité. ² hypocrisie, politesse excessive. ³ mouvement qui consiste à incliner le corps pour saluer. ⁴ impoli, dépourvu de savoir-vivre ⁵ augmentation. ⁶ grossier. ⁷ décharges d'insultes. ⁸ transportaient.

I- ÉTUDE DE TEXTE :

- ① a) Dans ce texte, Maupassant part d'un constat. Lequel ? (1 point)
b) Quel sentiment exprime-t-il alors ? Justifiez votre réponse par un indice textuel. (1 point)
- ② Quelle conception de la politesse développe l'auteur ? (2 points)
- ③ a) Contre qui s'acharne-t-il à la fin du texte ? (1 point)
b) Indiquez deux reproches formulés à ce propos par l'auteur ? (2 points)
- ④ Pour dénoncer l'impolitesse, l'auteur a recours à divers procédés d'écriture. Relevez et nommez deux de ces procédés et précisez-en l'effet de sens produit. (3 points)

III- ESSAI : (10 points)

« Je ne voudrais point qu'on me crût assez fou pour prétendre ressusciter cette morte : la Politesse. » écrit Maupassant en 1881.

Pensez-vous que, dans le monde moderne, l'homme ait perdu le respect des valeurs morales ?

Vous exprimerez sur la question votre point de vue en vous appuyant sur des exemples et des arguments précis.

DEVOIR DE CONTROLE n °1

COMPREHENSION

- 1-Quel type de texte rencontre-t-on dans ce passage ? Justifiez votre réponse .
- 2-Quels traits de caractère le jeune Adolphe prête-t-il à son père ?Comment les analyse-t-il plus tard ?Comment explique-t-il son propre tempérament ?
- 3-Relevez les termes qui expriment le doute,quel est l'effet produit ?
- 4-Expliquez la phrase :(tout en m'intéressant qu'à moi ,je ne m'intéressais que faiblement à moi-même.)Quels sens différents le verbe s'intéresser prend-il successivement ?

ESSAI

« Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère »

L'auteur explique en partie son propre caractère par celui de son père .

Pensez-vous comme lui que le caractère soit héréditaire ?

Benjamin Constant, *Adolphe* (1806)

Encouragés entre autres par l'immense succès de La Nouvelle Héloïse de Rousseau, les écrivains du début du XIX^e siècle se penchent sur leur histoire personnelle et celle de leurs contemporains. Le roman de Benjamin Constant, Adolphe (1806), est une autobiographie à peine déguisée. Écrit à la première personne, le récit retrace les années de jeunesse d'Adolphe. Le début du roman évoque en particulier ses relations avec son père.

Je trouvais dans mon père, non pas un censeur¹, mais un observateur froid et caustique², qui souriait d'abord de pitié, et qui finissait bientôt la conversation avec impatience. Je ne me souviens pas, pendant mes dix-huit premières années, d'avoir eu jamais un entretien d'une heure avec lui. Ses lettres étaient affectueuses, pleines de conseils, raisonnables et sensibles ; mais à peine étions-nous en présence l'un de l'autre qu'il y avait en lui quelque chose de contraint que je ne pouvais m'expliquer, et qui réagissait sur moi d'une manière pénible. Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou une ironie plus ou moins amère, comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître. Je ne savais pas que, même avec son fils, mon père était timide, et que souvent, après avoir longtemps attendu de moi quelques témoignages d'affection que sa froideur apparente semblait m'interdire, il me quittait les yeux mouillés de larmes, et se plaignait à d'autres de ce que je ne l'aimais pas.

Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère. Aussi timide que lui, mais plus agité, parce que j'étais plus jeune, je m'accoutumai à renfermer en moi-même tout ce que j'éprouvais, à ne former que des plans solitaires, à ne compter que sur moi pour leur exécution, à considérer les avis, l'intérêt, l'assistance et jusqu'à la seule présence des autres comme une gêne et comme un obstacle. Je contractai³ l'habitude de ne jamais parler de ce qui m'occupait, de ne me soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune⁴ et de l'animer alors par une plaisanterie perpétuelle qui me la rendait moins fatigante, et qui m'aidait à cacher mes véritables pensées [...]. Je n'avais point cependant la profondeur d'égoïsme qu'un tel caractère paraît annoncer : tout en ne m'intéressant qu'à moi, je m'intéressais faiblement à moi-même. Je portais au fond de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, mais qui, ne trouvant point à se satisfaire, me détachait successivement de tous les objets qui tour à tour attiraient ma curiosité. Cette indifférence sur tout s'était encore fortifiée par l'idée de la mort, idée qui m'avait frappé très jeune, et sur laquelle je n'ai jamais conçu que⁵ les hommes s'étourdissent⁶ si facilement.

Benjamin Constant (1767-1830), *Adolphe*, 1806.

3. je contractai : je pris.

4. importune : gênante, pesante.

5. je n'ai jamais conçu que : je n'ai jamais compris pourquoi.

6. s'étourdir sur quelque chose : prendre à la légère, se cacher un sujet important.

1. un censeur : un juge sévère.

2. caustique : ironique, moqueur.

Devoir de synthèse N° 1

Je m'amusais l'autre jour dans la boutique d'un libraire, à regarder des livres ; il y vint un homme âgé, qui, à la mine, me parut homme d'esprit grave ; il demanda au libraire, mais d'un air de bon connaisseur, s'il n'avait rien de nouveau. J'ai *Le Spectateur*, lui répondit le libraire. Là-dessus, mon homme mit la main sur un gros livre, dont la reliure était *neuve*, et lui dit : Est-ce cela ? Non, monsieur, reprit le libraire, *Le Spectateur* ne paraît que par feuille, et le voilà. Fi ! repartit l'autre, que voulez-vous qu'on fasse de ces feuilles-là ? Cela ne peut être rempli que de fadaïses, et vous êtes bien de loisir¹ d'imprimer de pareilles choses.

L'avez-vous lu, ce *Spectateur* ? lui dit le libraire. Moi ! le lire, répondit-il ; non, je ne lis que du bon, du raisonnable, de l'instructif, et ce qu'il me faut n'est pas dans vos feuilles. Ce ne sont ordinairement que de petits ouvrages de jeunes gens qui ont quelque vivacité d'écolier, quelques saillies² plus étourdies que brillantes, et qui prennent les mauvaises contorsions³ de leur esprit pour des façons de penser légères, délicates et cavalières. Je n'en veux point, mon cher ; je ne suis point curieux d'*originalités* puériles.

En effet, je suis du sentiment de Monsieur, dis-je alors, en me mêlant de la conversation ; il parle en homme sensé. Pures bagatelles que des feuilles ! La raison, le bon sens et la finesse peuvent-ils se trouver dans si peu de papier ? Ne faut-il pas un vaste terrain pour les contenir ? Un bon esprit s'avisait-il jamais de penser et d'écrire autrement qu'en gros volumes ? Jugez de quel poids peuvent être des idées enfermées dans une feuille d'impression que vous allez soulever d'un souffle ! Et quand même elles seraient raisonnables, ces idées, est-il de la dignité d'un personnage de cinquante ans, par exemple, de lire une feuille volante, un colifichet ? Cela le travestit en petit jeune homme, et déshonore sa gravité ; il déroge⁴. Non, à cet âge-là, tout savant, tout homme d'esprit ne doit ouvrir que des in-folio, de gros tomes respectables par leur pesanteur, et qui, lorsqu'il les lit, le mettent en posture décente ; de sorte qu'à la vue du titre seul, et retournant chaque feuillet du gros livre, il puisse se dire familièrement en lui-même : Voilà ce qu'il faut à un homme aussi sérieux que moi, et d'une aussi profonde réflexion. Là-dessus il se sent comme entouré d'une solitude philosophique, dans laquelle il goûte en paix le plaisir de penser qu'il se nourrit d'aliments spirituels, dont le goût n'appartient qu'aux raisons graves. Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous ? N'est-ce pas là votre pensée ?

Marivaux

Le spectateur français

Vocabulaire

- 1- Etre de loisir : n'avoir rien à faire
- 2- Saillies : traits d'esprit
- 3- Contorsion : mouvement forcé qui donne au corps une posture étrange ou grotesque
- 4- Il déroge : il perd son rang

I – Compréhension (10pts)

- 1- Quelles sont les deux raisons pour les quelles « L'homme âgé » refuse de lire *Le Spectateur* ? (2pts)
- 2- Les arguments sur lesquels s'appuie cet homme ont-ils un fondement solide ? Pourquoi ? (2pts)
- 3- Comment les jeunes auteurs sont-ils décrits dans ce texte ? Relevez et expliquez un procédé lexical utilisé pour broser leur portrait. (3pts)
- 4- Où perçoit-on de l'ironie dans le troisième paragraphe ? Indiquez sa valeur ? (3pts)

Les réponses doivent être composées et entièrement rédigées

II- Essai (10pts)

4pts : Maîtrise de la langue

4pts : Argumentation et compréhension du sujet

2pts : Originalité des idées

Un sujet grave et sérieux peut-il être traité sur le mode plaisant ?

Pour argumenter, vous vous référerez à des exemples précis.

[Soignez la qualité argumentative et la rédaction.]

Lycée Pilote – Gafsa	Devoir de synthèse N.1	Les 4 ^e années Maths 1& 2
2006/2007		M. Bennaceur

Le monde balance entre l'indifférence et l'intolérance. La sympathie est comme morte. L'indifférence est grave. Dans les villes, dans les sociétés occidentales, partout où les communautés élémentaires ont disparu ou se sont affadiées, chacun est seul et plus personne ne communique. Un mal ronge non les êtres, mais leurs relations réciproques.

Nous ne nous écoutons plus; nous ne nous voyons plus. Existons-nous aux yeux des autres et ceux-ci existent-ils pour nous? Rencontres de hasard sur fond d'égoïsme. Vibrations douloureuses d'une voix sans écho.

On parle peu de ce mal, que les médias amplifient de leur intarissable monologue, de leur impérieux et vain discours-spectacle. Et pourtant il est destructeur : solitude dans la foule, solitude chez soi, solitude face au monde, solitude face à rien, puisque le sacré lui-même nous échappe, faute de ne plus nous envahir.

Mais il y a aussi plus grave. Et c'est l'intolérance. Elle n'est pas refus de la solidarité avec l'autre, elle est refus de l'autre pour ce qu'il a, ce qu'il fait, ce qu'il pense et bientôt, refus de l'autre parce qu'il est !

L'intolérance n'est sans doute pas plus répandue qu'elle ne l'était jadis - au contraire même. Elle marque depuis toujours l'histoire de l'espèce. Elle s'apparente peut-être à cet instinct de possession et de sécurité qui pousse l'animal à défendre son territoire contre toute intrusion. Allant au-delà de l'esprit de conquête qui s'en prend aux biens, elle conduit à la domination, à l'extermination, car dès lors qu'il existe, l'autre représente un danger. Elle refuse l'existence à celui qui ne partage pas la même croyance.

L'intolérance, c'est le refus de la différence, c'est la quête sanglante de l'uniformité, le refus de toute autonomie, de toute diversité. C'est le refus de l'échange parce qu'il désarme la haine, le refus de la cohabitation parce qu'elle adoucit les différences. C'est la mort. C'est la mort de la Pensée au nom d'une pensée, qu'elle soit révélée ou construite. C'est le refus du doute, qui enrichit parce qu'il met en question, et de la découverte parce qu'elle ébranle l'édifice des certitudes. C'est la négation de l'originalité parce qu'elle refuse un modèle et le rejet de la démocratie car elle est liberté, débat et alternance. C'est la négation de la diversité, fût-elle silencieuse et discrète. Il suffit d'être différent pour mériter de périr par le glaive¹ ! (...)

Qui nous enseignera l'infinie diversité des êtres dans l'évidente unité de l'espèce ? C'est au nom de l'unité de l'espèce que j'accepte, que j'aime sa diversité. Et c'est au nom de la diversité des cultures, des héritages, des climats, des races, des croyances, des visions; des moeurs, que je suis en quête de l'unité sans laquelle il n'y aurait pas de sens.

- **Questions de compréhension :**

1- L'auteur adresse son discours aux sociétés modernes :

- Que leur reproche t-il ? relevez les indices qui le montrent (3pts)

2- Expliquez, avec vos propres mots, comment l'intolérance est un penchant naturel chez l'homme. (2 pts)

3- Sur quelle pensée s'achève le texte ? Justifiez votre réponse. (2 pts)

4- Identifiez et expliquez trois procédés d'écriture dont l'auteur s'est servi pour témoigner des conséquences dramatiques de l'intolérance sur la société humaine. (3pts)

- **Essai :** (10 pts)

Toutes les opinions, sont-elles tolérables ?

Vous répondez à cette question et vous la discutez en fondant votre réflexion sur des exemples précis, empruntés à vos lectures personnelles, à l'actualité et éventuellement à votre expérience.

Compréhension et plan 2 pts

Choix et originalité des arguments et des exemples 6 pts

Correction linguistique 2pts

LA NON-VIOLENCE

Soulignons tout d'abord que la résistance non-violente n'est pas destinée aux peureux ; c'est une véritable résistance ! Quiconque y aurait recours par lâcheté ou par manque d'armes véritables, ne serait pas un vrai non-violent. C'est pourquoi Gandhi a si souvent répété que , si l'on n'avait le choix qu'entre la lâcheté et la violence, mieux valait choisir la violence. Mais il
5 savait bien qu'il existe toujours une troisième voie : personne - qu'il s'agisse d'individus ou de groupes - n'est jamais acculé à cette seule alternative : se résigner à subir le mal ou rétablir la justice par la violence ; il reste la voie de la résistance non-violente. En fin de compte, c'est d'ailleurs le choix des forts, car elle ne consiste pas à rester dans un immobilisme passif. L'expression « résistance passive » peut faire croire - à tort - à une attitude de «laisser-faire»
10 qui revient à subir le mal en silence. Rien n'est plus contraire à la réalité. En effet, si le non-violent est passif, en ce sens qu'il n'agresse pas physiquement l'adversaire, - il reste sans cesse actif de cœur et d'esprit et cherche à le convaincre de son erreur. C'est effectivement une tactique où l'on demeure passif sur le plan physique, mais vigoureusement actif sur le plan spirituel. Ce n'est pas une non-résistance passive au mal, mais bien une résistance active et non
15 violente.

En second lieu, la non-violence ne cherche pas à vaincre ni à humilier l'adversaire, mais à conquérir sa compréhension et son amitié. Le résistant non-violent est souvent forcé de s'exprimer par le refus de coopérer ou les boycotts, mais il sait que ce ne sont pas là des objectifs en soi. Ce sont simplement des moyens pour susciter chez l'adversaire un sentiment
20 de honte. Il veut la rédemption et la réconciliation. La non-violence veut engendrer une communauté de frères, alors que la violence n'engendre que haine et amertume.

Troisièmement, c'est une méthode qui s'attaque aux forces du mal, et non aux personnes qui se trouvent être les instruments du mal. Car c'est le mal lui-même que le non-violent cherche à vaincre, et non les hommes qui en sont atteints. Quand il combat l'injustice raciale, le non -
25 violent est assez lucide pour voir que le problème ne vient pas des races elles-mêmes. Comme j'aime à le rappeler aux habitants de Montgomery : «Le drame de notre ville ne vient pas des tensions entre Noirs et Blancs. Il a ses racines dans ce qui oppose la justice à l'injustice, les forces de lumière aux forces des ténèbres. Et si notre combat se termine par une victoire, ce ne sera pas seulement la victoire de cinquante mille Noirs, mais celle de la justice et des forces de
30 lumière. Nous avons entrepris de vaincre l'injustice et non les Blancs qui la perpétuent peut-être».

Martin LUTHER KING,
Combats pour la liberté. 1958.

I/ COMPREHENSION :

- 1) Quel est le type du texte ? Justifiez votre réponse à partir de relevé d'indices (2pts)
- 2) a) Sur quels principes se fonde la doctrine de la non-violence ? (1.5pts)
b) A quoi s'oppose-t-elle ?(1.5pts)
- 3) Martin Luther King est pasteur c'est-à-dire homme de religion . Relevez dans ce texte les termes qui soulignent cet aspect.(2pts)
- 4) Relevez deux procédés d'écriture qui ont permis à Martin Luther de s'attaquer à ses adversaires et dites quel est leur effet dans le texte(3pts)

ESSAI : (10pts)

Certains croient à la supériorité de la race blanche et se sont donné le droit d'asservir les noirs et de les mépriser.

Que pensez-vous de cette attitude raciste ? Vous exprimerez votre avis dans un texte argumentatif ne dépassant pas les trente lignes.

<p>L. Pilote Médénine A.S 2004/2005 Profs : Mme Masmoudi Melle Magtauf</p>	<p style="text-align: center;">Devoir de synthèse N° 1</p> <p style="text-align: center;">Matière : Français</p>	<p>Niveau : 4 années Alath et SC-Exp Date : le 08 /12/2004 Durée : 2 heures</p>
---	---	--

Texte :

Dimanche après midi, dans une ville étrangère, où les magasins sont fermés, les cafés vides, les passants rares ; le cœur brûlé de solitude, allez-vous frapper à l'une de ces fenêtres pourtant éclairées, allez-vous attraper par le revers du veston l'un de ces promeneurs fugitifs : « écoutez-moi ! je viens de loin, mais je vous ressemble, là-bas j'ai des amis, une famille, j'ai besoin de chaleur, d'amitié !.. »

Vous savez bien que c'est impossible, que vous n'êtes pas affolé au point de perdre ainsi la tête, ces gens ne vous doivent rien, vous n'en connaissez pas même la langue, à peine quelques mots, juste pour y accrocher comme à une bouée, vous fatigueriez leur attention au bout de quelques minutes. D'ailleurs, sont-ils vraiment pour quelque chose dans votre angoisse, et pourraient-ils la dissiper ? Allons, tout cela est vain ; ce n'est pas seulement la ville qui est étrangère, l'étranger c'est vous surtout, séparé plus que par une vitre, plus que par une langue : vous ne faites pas partie de cette ville, vous êtes hors de l'œuf.

Imaginez en outre que vous soyez pauvre, mal habillé, sale peut-être ; vous devenez une espèce de provocation permanente, vous êtes en somme un peu plus étranger ; veillez donc à paraître le plus anonyme, le plus transparent possible. Evitez de caresser la tête d'un enfant ; évitez de hausser la voix, même avec les plus misérables, évitez de vous trouver seul avec une femme dans une rue déserte, n'essayez surtout pas de lui parler : il y a des chances pour qu'elle se mette à courir en hurlant. Car c'est cela un étranger : il doit être sans visage, sans désirs, sans fierté, ou alors il irrite, il fait peur.

Si enfin, votre peau était noire ! Que faire d'autre sinon éviter même de sortir ? Le travail quotidien achevé, quitté cette place exacte devant la machine, rentrez tout droit à la baraque collective, évitez de poser aux autres, le troublant, l'agaçant problème de votre existence parmi eux. (....)

Une amie, européenne et blonde, qui a travaillé en Allemagne pendant la guerre, m'a raconté cette espèce de rage suite qui prend quelquefois un travailleur au hasard et qui lui fait commettre un acte insensé , se détruire pour amorcer la destruction du monde, pour l'entamer par un bout. Puisqu'il est impossible de vivre dans ce monde, dans cet ordre, qu'ils périssent avec moi ! Geste infantile, ou sublime, de Samson renversant les colonnes du Temple, geste d'esclave définitivement désespéré : car les travailleurs étrangers, oui, sont les esclaves des temps modernes.

Préface au livre d'Annie Laurant : *Un noir a quitté le fleuve*
(Editeurs Français Réunis 1968)

Compréhension : (10pts)

- 1) Quelles sont les différences évoquées par l'auteur ? (2pts)
- 2) Quels effets, ces différences provoquent-elles sur les gens ? Justifiez votre réponse par des indices textuels (3pts)
- 3) Quelles conséquences cette situation a-t-elle sur celui qui se sent différent ? (2pts)
- 4) Relevez et expliquez deux procédés d'écriture qui traduisent la difficulté d'être différent. (3pts)

Essai (10 pts)

« Puisqu'il est impossible de vivre dans ce monde, qu'ils périssent avec moi »

Pensez-vous que la violence puisse être une solution face au refus de la différence des autres ?

Exprimez votre point de vue personnel en l'illustrant par des exemples précis .

Bon travail

Lycée pilote de Gabès	Devoir de synthèse de français N° 1	Prof : M ^{me} Zrig : M ^{me} Jemai
Année scolaire 2004-2005	Durée : 2 heures	Classes : 4 ^{èmes} M. et Sc. Exp

TEXTE :

- (1) J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel¹
 Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,
 Peut commencer ainsi le récit de sa vie.
 On a le jeu, l'ivresse² et l'aube dans les yeux,
- (5) On a sa mère, on est des écoliers joyeux,
 De petits hommes gais, respirant l'atmosphère
 A plein poumons, aimés, libres, contents ; que faire,
 Si non de torturer³ quelque être malheureux ?
 Le crapaud se traînait au fond du chemin creux,
- (10) C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent ;
 Fauve⁴, il cherchait la nuit ; les enfants l'aperçurent
 Et crièrent : -Tuons ce vilain animal
 Et puisqu'il est si laid⁵, faisons-lui bien du mal !
 Et chacun d'eux, riant - l'enfant rit quand il tue -
- (15) Se mit à le piquer d'une branche pointue,
 Élargissant le trou de l'œil crevé, blessant
 Les blessures, ravis, applaudis du passant,
 Car les passants riaient ; et l'ombre sépulcrale⁶
 Couvrait ce noir martyr⁷ qui n'a pas même un rôle⁸,
- (20) Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait
 Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid. (...)

Victor HUGO, La Légende des siècles (1877).

Vocabulaire :

1. Qui aime faire souffrir, dur, méchant.
2. Sentiment de joie, de bonheur.
3. Faire souffrir
4. D'un jaune tirant sur le roux (roussâtre).
5. Désagréable.
6. Qui fait penser à la mort.
7. Qui souffre et qui meurt victime de l'injustice.
8. Respiration des agonisants.

1/ ÉTUDE DE TEXTE : (10 points)

1- Ce poème est construit sur une opposition, laquelle ?

Identifiez et relevez deux procédés d'écriture qui illustrent cette opposition et précisez-en l'effet produit.

2- Qu'est ce qui légitime la cruauté dans ce poème ?

Citez deux raisons que vous justifierez par des indices textuels précis.

3- Quel genre littéraire rappelle la scène décrite (du vers 12 jusqu'à la fin) ?

4- Quelle est l'attitude du poète à l'égard du mal et celui qui le subit ?

Justifiez votre réponse par des indices textuels précis.

2/ ESSAI : (10 points)

« Et puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal ! »

Pensez-vous que la différence, , soit une raison suffisante pour rejeter l'autre ?

Vous développerez votre point de vue dans un texte argumenté et nuancé en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

Texte :

Suzanne, qui avait entrepris un tour du monde, a fait naufrage dans une île déserte du Pacifique. Après y avoir séjourné quelque temps sans aucune difficulté en raison du climat et de l'abondance de la nature, elle y découvre un exemplaire de Robinson Crusoé.

Moi qui cherchais dans ce livre des préceptes, des avis, des exemples, j'étais stupéfaite du peu de leçons que mon aîné homme me donnait. [...] Je le trouvai geignard, incohérent. Ce puritain accablé de raison, avec la certitude qu'il était l'unique jouet de la Providence, ne se confiait pas à elle une seule minute. À chaque instant pendant dix-huit années, comme s'il était toujours sur son radeau, il attachait des ficelles, il sciait des pieux, il clouait des planches. Cet homme hardi frissonnait de peur sans arrêt, et n'osa qu'au bout de treize ans reconnaître toute son île. Ce marin qui voyait de son promontoire à l'œil nu les brumes d'un continent, alors que j'avais nagé au bout de quelques mois dans tout l'archipel, jamais n'eut l'idée de partir vers lui. Maladroit, creusant des bateaux au centre de l'île, marchant toujours sur l'équateur avec des ombrelles comme sur un fil de fer. Méticuleux, connaissant le nom de tous les plus inutiles objets d'Europe, et n'ayant de cesse qu'il n'eût appris tous les métiers. Il lui fallait une table pour manger, une chaise pour écrire, des brouettes, dix espèces de paniers (il désespéra de ne pouvoir réussir la onzième), plus de filets à provisions que n'en veut une ménagère les jours de marché, trois genres de faucilles et faux, et un crible, et des roues à repasser, et une herse, et un mortier, et un tamis. Et des jarres, carrées, ovales et rondes, et des écuelles et un miroir Brot, et toutes les casseroles. Encombrant déjà sa pauvre île, comme sa nation plus tard allait faire le monde, de pacotille et de fer-blanc. Le livre était plein de gravures, pas une seule qui me le montrât au repos : c'était Robinson bêchant, ou cousant, ou préparant onze fusils dans un mur à meurtrières, disposant un mannequin pour effrayer les oiseaux. Toujours agité, non comme s'il était séparé des humains, mais comme s'il était brouillé avec eux, et ne connaissant aucun des deux périls de la solitude, le suicide et la folie. Le seul homme peut-être, tant je le trouvais tatillon et superstitieux, que je n'aurais pas aimé rencontrer dans une île.

Jean GIRAUDOUX, *Suzanne et le Pacifique*, ch. IX, © éd. Grasset et Fasquelle, 1935.

ETUDE DE TEXTE

1-Robinson a déçu Suzanne, naufragée comme lui sur une île déserte.

Qu'est-ce qui, dans la réaction de ce personnage par rapport à son aventure, lui semble choquant ? (1.5 point)

2- a- Qu'est-ce qui, dans l'attitude de Robinson- face à la nature, l'agace ? (2 points)

b- Comment juge-t-elle les rapports de ce personnage avec son passé de gentleman anglais ? Justifiez votre réponse en vous référant au texte.(2 points)

3-Malgré sa solitude, Suzanne ne souhaite pas rencontrer Robinson sur son île, qu'est-ce qui, dans son expérience de la solitude le rend antipathique et peu intéressant à ses yeux ? (1.5 point)

4- Relevez et analysez deux procédés d'écriture qui permette à l'auteur de tourner Robinson Crusoé en dérision ? (3 points)

ESSAI

Pour Robinson, le travail a été le seul moyen de survie . Pensez-vous qu'il puisse constituer pour l'homme la valeur suprême ? Vous développerez votre point de vue en vous appuyant sur des arguments illustrés d'exemples précis.



DEVOIR DE CONTRÔLE N:° 1

Classe : 4 année M.

I - Etude de texte: (7pts).

- 1 - Comment se sentait Swann au début du concert ?
- 2 - Quel effet la sonate a t'elle sur lui ?
Justifiez votre réponse à partir de l'analyse d'un procédé d'écriture employé par l'auteur ?
- 3 - Comment l'auteur montre t-il que la sonate et Odette sont étroitement liées dans l'esprit de Swann.

II - Langue et vocabulaire : (3pts).

- 1) - Quelle est la valeur de l'emploi du discours direct dans ce récit.
- Transposez cette phrase au discours indirect.
- 2) - « Ses souvenirs étaient remontés »
- Proposez un synonyme au verbe employé dans ce contexte.
- 3) - déplorer- implorer.
- Sont -ils des synonymes ?

III- Essai : (10pts).

Sujet :

Nostalgie du passé, souvenir des moments heureux ou triste, la littérature, la musique se limitent-elles à ce pouvoir d'évocation.

Pouvoir de la musique

Mais le concert recommença et Swann comprit qu'il ne pourrait pas s'en aller avant la fin de ce nouveau numéro du programme. Il souffrait de rester enfermé au milieu de ces gens dont la bêtise et les ridicules le frappaient d'autant plus douloureusement qu'ignorant son amour, incapables, s'ils l'avaient connu, de s'y intéresser et de faire autre chose que d'en sourire comme d'un enfantillage ou de le déplorer(1) comme une folie, ils le lui faisaient apparaître sous l'aspect d'un état subjectif(2) qui n'existait que pour lui, dont rien d'extérieur ne lui affirmait la réalité ; il souffrait surtout, et au point que même le son des instruments lui donnait envie de crier, de prolonger son exil(3) dans ce lieu où Odette ne viendrait jamais, où personne, où rien ne la connaissait, d'où elle était entièrement absente.

Mais tout à coup ce fût comme si elle était entrée, et cette apparition lui fût une si déchirante souffrance qu'il dût porter la main à son cœur. C'est que le violon était monté à des notes hautes où il restait comme pour une attente, une attente qui se prolongeait... Et avant que Swann eût eu le temps de comprendre, et de se dire : « C'est la petite phrase de la Sonate de Vinteuil, n'écoutons pas ! » tous ses souvenirs du temps où Odette était éprise de lui, et qu'il avait réussi jusqu'à ce jour à maintenir invisibles dans les profondeurs de son être, trompés par ce brusque rayon du temps d'amour qu'ils crurent revenu, s'étaient réveillés et, à tire-d'aile(4), étaient remontés lui chanter éperdument, sans pitié pour son infortune(5) présente, les refrains oubliés du bonheur.

Marcel Proust
« Du côté de chez Swann »

(1) Déplorer : regretter.

(2) Etat subjectif : un état personnel, propre à lui seul.

(3) Exil : ici, sens d'isolement.

(4) A tire-d'ailes : ici, rapidement, à toute vitesse.

(5) Infortune : malheur, souffrance.

Texte :

« Quand la bombe fut lancée sur une population civile désarmée et sans défense, ce fut d'abord un fracas atroce et un choc épouvantable. Il semblait que le monde entier venait de voler en éclats. Puis des survivants comprirent que l'enfer venait de s'établir sur la terre, et les ravager la ville. Tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants se virent couverts de sang et de brûlures.

5 Avec les vêtements, la peau elle-même tombait en lambeaux. Les blessés qui pouvaient encore marcher, et qui craignaient une nouvelle explosion, se mirent à errer...

Dès la chute de la bombe, ton école avait pris feu et s'était presque aussitôt écroulée, brûlant vives presque toutes tes camarades. Tu avais été blessée, tu étais évanouie, et tu serais morte sans ton institutrice qui te prit dans ses bras et te sauva...

15 Pendant ce temps, ta mère avait repris connaissance. Elle réussit à sortir des ruines. Elle tenait dans ses bras le corps encore tiède de ton petit frère Akio. Il n'était plus, hélas, qu'un cadavre. Elle partit dans la ville en flammes.

Tu étais alors, toi et tes derniers camarades, en train d'entrer dans le fleuve. La chaleur de l'incendie était si terrible que vous aviez dû pénétrer dans l'eau pour conserver la vie. Il ne fallait pas
25 penser à traverser le fleuve. L'autre rive était aussi un affreux brasier. En sauvant ses écolières, en te sauvant toi-même, ton institutrice s'était avancée trop avant. On l'a vue lutter contre le courant, puis y disparaître...

Les tramways immobiles étaient transformés en bûchers où se consumaient les cadavres des voyageurs. Une pluie de cendres noires tombait sur la ville... Je n'oublierai jamais cet entassement de
30 blessés et d'agonisants, ces brûlures, ces membres brisés, et le sang partout répandu... »

Marguerite DURAS (née en 1941)

I/ QUESTIONS /

- 1- Quels effets l'auteur cherche –t-il à produire chez le lecteur à travers la description de la ville de Hiroshima après la chute de la bombe atomique ? Relevez quelques expressions qui véhiculent ces effets . (3pts)
- 2) Quel rôle l'auteur s'assigne-t-il (joue-t-il) à part celui de décrire et de raconter ? Relevez les indices textuels qui justifient votre réponse .(2pts)
- 3) La description et la narration alternent, comme une caméra, entre la ville et le gros plan du "tu" représentant le personnage. Limitez et identifiez les principaux moments de cette alternance (2pts)
- 4) Relevez et expliquez trois procédés d'écriture employés par l'auteur pour plonger le lecteur- spectateur dans la dimension tragique et apocalyptique de ce tableau de la guerre (3pts)

II/ ESSAI : (10pts)

Les images évoquées par Marguerite Durais constituent une condamnation de la bombe atomique, fruit du progrès technique et de la science.

Pensez – vous que la science représente vraiment un moyen favorisant le confort de l'humanité ou au contraire, une atteinte à la sécurité, à la paix et à la tolérance.

Développez une réponse argumentative étayée par des exemples précis puisés dans la situation actuelle de l'humanité.

DEVOIR DE CONTROLE N°1

4^{ème} année

ETUDE DE TEXTE

1. Selon l'auteur, l'homme choisit un rôle. Sous quelle image veut-il paraître ?
2. L'homme est-il satisfait du masque qu'il a choisi ? Pourquoi ? Justifier votre réponse.
3. Quelle est la thèse soutenue par l'auteur de ce texte ? Reformulez-la de façon personnelle.
4. Relevez, identifiez puis commentez deux procédés d'écriture qui rendent compte de l'opposition entre l'être et le paraître.

Essai :

Faut-il craindre le regard des autres ?

Vous fonderez votre réflexion sur l'analyse d'exemples précis tirés de votre connaissance ou expérience personnelle.

BAL MASQUE

Il y a des êtres qui, très tôt dans la vie, ont adopté une pose et ne la quitteront plus. Parfois cette pose est belle. C'est celle de l'homme sage, austère, fidèle qui se consacre entièrement au bonheur des autres et renonce aux plaisirs. Seulement l'acteur qui joue ce rôle (et le joue parfaitement) entend parfois une voix intérieure lui dire : « Es-tu vraiment condamné pour la vie entière à cet emploi ? Tu joueras le Don Juan et les immoralistes aussi bien qu'un autre, si tu voulais... Et ce serait tellement plus amusant. Qui sait ? Peut-être même plus vrai. » Alors on pense confusément qu'on a raté sa vie, qu'on s'est privé des plus grandes joies. Et pourquoi ? Parce qu'on n'osait plus arracher de son visage le masque sous lequel tous avaient appris à vous connaître et qui d'ailleurs représentait l'un des aspects vrais de votre personne. Un seul aspect réalisé à côté de tant de possibles condamnés.

J'avais naguère connu, en Angleterre, une femme ravissante, d'une timidité presque morbide. Epouse d'un mari très intelligent, elle semblait tout à fait éteinte par lui. Des hommes, attirés par sa beauté, lui avaient fait une cour ardente ; son mutisme et son apparente indifférence les avaient découragés. Un soir, une hôtesse londonienne donnas un bal masqué. Le hasard m'assit un instant à côté d'une jeune femme très bien faite, qui ne dansait pas. J'engageai par politesse une conversation ; elle répondit avec tant d'esprit, tant de hardiesse que je restai près d'elle, conquis. Quand elle fut bien sûre de m'avoir enchanté par la grâce de son corps et celle de ses propos, elle rit et souleva son masque. Stupéfait, je reconnus ma belle muette. Le masque lui avait permis d'être une autre. Une autre qui était elle-même. Sans doute est-ce pour des raisons de ce genre que les bals masqués de l'Opéra eurent jadis tant de succès. Il est si agréable de s'oublier pour se retrouver différent.

La vie est un bal masqué. Faut-il toujours y porter le même masque ? Cela dépend du masque et de vous. S'il ne vous va pas, s'il vous blesse, si vous avez le sentiment qu'il vous contraint à jouer un rôle pour lequel vous n'êtes pas fait, alors essayez-en d'autres.

A.Manrois lettre ouverte à un jeune étudiant 1967

DEVOIR DE CONTROLE N°1

11 / 11 / 04

4^{ème} maths

QUESTIONS

- 1- Du vers 1 au vers 30, relevez les termes appartenant au champ lexical de la justice. Qui les utilise et pourquoi ?
- 2- Quelle est la thèse défendue par la vache, le bœuf et l'arbre ?
 - Quels sont leurs arguments ?
- 3- Qui désigne le pronom « nous » du vers 52 au vers 76 ?
- 4- Le narrateur prend-il parti ? Justifiez votre réponse par une étude des procédés révélateurs du point de vue du fabuliste.

ESSAI

SUJET « Mais que faut-il donc faire ? Parler de loin ou bien se taire ? Les mots seraient – ils donc sans pouvoir contre la force ? Exposez votre point de vue dans un développement argumenté.

Un Homme vit une couleuvre :
"Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers !"

A ces mots, l'animal pervers

(C'est le Serpent que je veux dire,

Et non l'Homme : on pourrait aisément s'y tromper),

A ces mots, le Serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac ; et, ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de la payer toutefois de raison, (1)

L'autre lui fit cette harangue :

"Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,

C'est être sot, meurs donc : ta cœlière et tes dents

Ne me nuiront jamais." Le Serpent, en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put : "S'il fallait condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourrait-on pardonner ?

Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde

Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois, condamne-moi ;

Mais trouve bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le Serpent, c'est l'Homme." Ces paroles

Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : "Tes raisons sont involes.

Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;

Mais rapportons-nous-en. - Soit fait", dit le Reptile.

Une Vache était là : l'on l'appelle, elle vient ;

Le cas est proposé. "C'était chose facile :

Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?

La Couleuvre a raison ; pourquoi dissimuler ?

Je nourris celui-ci depuis longues années ;

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées :

Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants

Le font à la maison revenir les mains pleines ;

Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avalent altérée ; et mes peines

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.

Enfin ma voilà vieille ; il me laisse en un coin

Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !

Mais je suis attachée ; et si j'eusse eu pour maître

Un Serpent, eût-il su jamais pousser si loin

L'ingratitude ? Adieu ; j'ai dit ce que je pense."

L'Homme, tout étonné d'une telle sentence,

Dit au Serpent : "Faut-il croire ce qu'elle dit ?

C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.

Croyons ce Bœuf. - Croyons", dit la rampante bête.

Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents.

Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesse ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérés (2) nous donne, et vend aux animaux ;
Que cette suite de travaux

Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force couplet, peu de gré ; puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des Dieux.

Ainsi parla le Bœuf. L'Homme dit : "Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur ;

Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi." L'Arbre étant pris pour juge,

Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge

Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;

Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ;

L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;

Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire

Un rustre l'abattait : c'était là son loyer ;

Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne,

Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,

L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.

Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ? (3)

De son tempérament, il eût encor vécu.

L'Homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,

Vouloit à toute force avoir cause gagnée.

"Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là !"

Du sac et du Serpent, aussitôt il donna

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :

La raison les offense ; ils se mettent en tête

Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,

Et serpents.

Si quelqu'un dresse les dents,

C'est un sot. - J'en conviens ; mais que faut-il donc faire ?

- Parler de loin, ou bien se taire.

(1) payer de raison : donner des justifications.

(2) Cérés : chez les Latins, déesse de la fécondité et de la terre cultivée.

(3) émonder : ôter les branches ; prendre la cognée : abattre l'arbre entier.

(4) convaincre : le verbe a aussi le sens de "donner des preuves de la culpabilité de quelqu'un".

DEVOIR DE CONTROLE N°1

Etude de texte :

- 1) Quel surnom les enfants ont-ils donné au narrateur ? Pourquoi ? Que ressent-il alors ?
- 2) Que fait le narrateur dans la rue ? Pourquoi ? Que peut-on déduire quant à son caractère ?
- 3) Quel regard le narrateur porte-t-il sur la société ? Justifiez votre réponse.
- 4) Pour exprimer les sentiments du narrateur, l'auteur a eu recours à certains procédés d'écriture. Relevez-en deux et expliquez leur effet.

Essai :

« On continue à porter
au pinacle les stars de l'apparence. »

Pensez-vous comme Amélie Nothomb que la société actuelle voue un vrai culte à l'apparence au détriment des valeurs morales ?

La première fois que je me vis dans un miroir, je ris : je ne croyais pas que c'était moi. A présent, quand je regarde mon reflet, je ris : je sais que c'est moi. Et tant de hideur a quelque chose de drôle. Mon surnom arriva très vite. Je devais avoir six ans quand un gosse me cria, dans la cour : « Quasimodo ! » Fous de joie, les enfants reprirent en chœur : « Quasimodo ! Quasimodo ! »

Pourtant, aucun d'entre eux n'avait jamais entendu parler de Victor Hugo. Mais le nom de Quasimodo était si bien trouvé qu'il suffisait de l'entendre pour comprendre.

On ne m'appela plus autrement.

Personne ne devait être autorisé à parler de la beauté, à l'exception des horreurs. Je suis l'être le plus laid que j'aie rencontré : je considère donc que j'ai ce droit. C'est un tel privilège que je ne regrette pas mon sort.

Et puis, il y a une volupté à être hideux. Par exemple, nul n'a autant de plaisir que moi à se balader dans la rue : je scrute les visages des passants, à la recherche de cet instant sacré où j'entrerai dans leur champ de vision _ j'adore leurs réactions, j'adore la terreur de l'un, la moue révoltée de l'autre, j'adore celui qui détourne le regard tant il est gêné, j'adore la fascination enfantine de ceux qui ne peuvent me lâcher des yeux.

Je voudrais leur crier : « Et encore, vous ne voyez que ma figure ! Si vous pouviez contempler mon corps, c'est alors que je vous ferai de l'effet. »

Il y a quelque chose de mal digéré au sujet de la beauté : tout le monde est d'accord pour dire que l'aspect extérieur a peu d'importance, que c'est l'âme qui compte, etc. Or, on continue à porter au pinacle les stars de l'apparence et à renvoyer aux oubliettes les tronches de mon espèce.

Comme quoi les gens mentent. Je me demande s'ils en sont conscients. C'est cela qui m'énerve : l'idée qu'ils mentent sans le savoir.

J'ai envie de leur lancer en pleine figure : « Jouez aux purs esprits si cela vous chante. Affirmez encore que vous ne jugez pas les gens sur leur mine, si cela vous amuse. Mais ne soyez pas dupes ! »

Amélie Nothomb. *Attentat*

DATE : 14 /11/03

PROF Mme SLAMA

ETUDE DE TEXTE

QUESTIONS

1 Quels traits de caractère de Joanny Léniot le narrateur met-il en évidence ?

2 a – Analysez la relation de Joanny avec son entourage.

b – Comment est-il perçu par ses camarades ?

3 a – Quel jugement le narrateur porte t-il sur son personnage ?

b – Analysez son point de vue en vous appuyant sur deux procédés d'écriture vous paraissant les plus explicites.

ESSAI

SUJET : « Cette ambition l'aveuglait . » Pour réussir dans la vie suffit-il d'être ambitieux ? Vous exprimerez votre point de vue en vous référant à des exemples empruntés vos connaissances personnelles.

Joanny Léniot, à quinze ans et demi, était tout simplement un collégien fort en thème (1). Sa physionomie n'était pas agréable ; il était taciturne (2) et ne regardait jamais les gens en face. Du reste, il vivait assez isolé. On le soupçonnait même d'employer les récréations à repasser mentalement ses leçons, tout en faisant semblant de dormir, étendu sur un banc. Caractère assez terne, dont personne n'aurait su dire rien de précis. Il était là, assis à sa place, ou debout à son rang ; c'était tout. Mais, le jour de la distribution des prix, à l'appel de sa classe, on n'entendait plus que son nom, on ne voyait plus que lui sur l'estrade ; et, comme, après tout, il faisait honneur au collège, tous les élèves l'applaudissaient à se faire mal aux mains. Mais personne ne l'aimait. Il était entré à Saint-Augustin (3) à neuf ans, sachant à peine lire. Il s'était d'abord senti tellement seul — au milieu de ces condisciples qui parlaient une langue inconnue de lui —, tellement semblable à un prisonnier, tellement abandonné, qu'il s'était mis, pour ne plus sentir la misère de son existence, à travailler éperdument. Il se mit à étudier comme un homme se serait mis à boire : pour oublier. Il était un de ces caractères auxquels l'internat imprime une tare (4) ineffaçable ; il le sentait, et luttait de son mieux contre ces influences. Ses progrès étonnèrent tout le monde. Au bout d'un an, on le fit passer de la huitième classe dans la sixième et, dans cette nouvelle classe, pour la première composition de l'année, il fut le premier. Dès lors, il s'entêta, résolu à garder toujours le premier rang. On l'avait exclu des jeux de plein air ; sa maladresse était une certitude de défaite pour son camp ; les capitaines d'équipe eux-mêmes demandèrent qu'il fût dispensé de prendre part aux jeux. Il en fut content. Désormais tout lui devint indifférent, hormis cette place de premier, son idée fixe. Et c'était un effort de tous les jours, car même les devoirs ordinaires étaient classés, après correction, par ordre de mérite. La matière même des études lui importait peu : science, littérature, grammaire, géographie, ce n'étaient là que des occasions de satisfaire sa manie de gloire scolaire. On lui eût appris tout ce qu'on eût voulu, depuis que cette ambition avait été allumée en lui. Cette ambition l'aveuglait ; il en était arrivé à ne plus sentir, autour de lui, la petite allure de la vie, à ne plus voir l'aspect monotone, plat et banal, des choses : le surveillant d'étude qui bâille sur ses auteurs de licence (5), les paresseux qui bâclent leur thème, et les cancre qui attrapent des mouches ou qui regardent tristement vers les fenêtres où le ciel de nacre s'approfondit en nuit bleue. Il n'était même plus touché par la mélancolie de ces soirs de Saint-Augustin, ces soirs désespérés de village de la grande banlieue, où l'on entend, jusqu'au sommeil, gémir au loin vers Paris des trains qui semblent fuir, épouvantés... Tout l'effort de Joanny Léniot était tendu vers ce qu'il appeait, au plus secret de lui-même : le succès.

Valery Larbaud, (1881-1957)
 Fermina Marquez, (1911).

- (1) fort en thème : se dit d'un élève travailleur (qui réussit particulièrement en thème latin).
 (2) taciturne : qui parle peu.
 (3) Collège où Joanny Léniot fait ses études.
 (4) tare : marque, défaut.
 (5) licence : examen universitaire

Devoir de contrôle n° 1

NIVEAU 4ème ANNEE MATHS

ETUDE DE TEXTE (7pts)

- 1) Dégagez, en vous appuyant sur des indices textuels : (lexique, adverbes, temps verbaux), la structure du poème. (2 pts)
- 2) -A qui le poète s'adresse t-il ?
Répondez en relevant les adresses au destinataire. Que remarquez-vous ? (1,5 pts)
- 3) a) Précisez le souvenir évoqué par le poète ?
b) Quel sentiment domine ce souvenir. Justifiez votre réponse. (1,5 pts)
- 4) a) Comment évolue l'image de la pluie tout au long du poème ?
b) Que pouvez-vous en déduire à propos de l'intention du poète ?(2 pts)

LANGUE (3pts)

- 1) Précisez, à partir de ce poème, quelques caractéristiques de la poésie libre.(1 pt)
- 2) a) Quel vers marque la rupture du souvenir ?
b) Quel est l'effet produit par le niveau de langage employé ?(1 pt)
- 3) Ponctuez du vers 30 au vers 45 (1 pt)

ESSAI (10 pts)

SUJET : Selon vous, la littérature (poésie, roman, théâtre ...) sert-elle à l'expression du lyrisme personnel, ou doit-elle se faire l'écho des problèmes divers que connaît la société humaine .

Vous fondez votre réflexion sur des exemples tirés des romans, pièces de théâtre, poèmes lus ou étudiés.

Barbara

Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là
Et tu marchais souriante
Épanouie ravie ruisselante
5 Sous la pluie
Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest
Et je t'ai croisée rue de Siam
Tu souriais
10 Et moi je souriais de même
Rappelle-toi Barbara
Toi que je ne connaissais pas
Toi qui ne me connaissais pas
Rappelle-toi
15 Rappelle-toi quand même ce jour-là
N'oublie pas
Un homme sous un porche s'abritait
Et il a crié ton nom
Barbara
20 Et tu as couru vers lui sous la pluie
Ruisselante ravie épanouie
Et tu t'es jetée dans ses bras
Rappelle-toi cela Barbara
Et ne m'en veux pas si je te tutoie
25 Je dis tu à tous ceux que j'aime
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment
Même si je ne les connais pas
Rappelle-toi Barbara
30 N'oublie pas

Cette pluie sage et heureuse
Sur ton visage heureux
Sur cette ville heureuse
Cette pluie sur la mer
35 Sur l'arsenal
Sur le bateau d'Ouessant
Oh Barbara
Quelle connerie la guerre
Qu'es-tu devenue maintenant
40 Sous cette pluie de fer
De feu d'acier de sang
Et celui qui te serrait dans ses bras
Amoureusement
Est-il mort disparu ou bien encore vivant
45 Oh Barbara
Il pleut sans cesse sur Brest
Comme il pleuvait avant
Mais ce n'est plus pareil et tout est abîmé
C'est une pluie de deuil terrible et désolée
50 Ce n'est même plus l'orage
De fer d'acier de sang
Tout simplement des nuages
Qui crévent comme des chiens
Des chiens qui disparaissent
55 Au fil de l'eau sur Brest
Et vont pourrir au loin
Au loin très loin de Brest
Dont il ne reste rien.

Ed. Gallimard.

Devoir de Contrôle français
4ème année S.C.2

Etude de texte

- 1) Identifiez les personnages principaux de la Fable et dites ce qui caractérise chacun d'eux. (3pts)
- 2) Dans cette fable, La Fontaine se contente-t-il de relater seulement les faits ? Justifiez votre réponse par des indices textuels. (2pts)
- 3) Dans cette fable, La Fontaine dénonce et critique un comportement social. Lequel ? (2pts)
Relevez trois procédés d'écriture qui mettent en relief cette dénonciation et donnez leurs effets. (3 pts)

Essai (10 pts)

Etre flatteur, hypocrite et servile nous aide à mieux vivre de nos jours, pensent certains. Partagez-vous cette opinion ?

Vous exprimerez votre point de vue en vous appuyant sur des exemples précis empruntés à vos lectures et à votre expérience personnelle.

Devoir de Contrôle français
4ème année SC.2

Les Obsèques de la Lionne

La femme du Lion mourut :
Bientôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains compliments de consolation.
Qui sont surcroît d'affliction
Fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
En tel jour, en tel lieu : ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie.
Et pour placer la compagnie.
Réglez si chacun s'y trouva
Le Prince aux cris s'abandonna.
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Régir en leurs patois Messieurs les courtisans
Qui définis la cour un pays où les gens,
Ristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Faisent ce qu'il plaît au Prince, ou, s'il ne peuvent l'être,
S'attachent au moins de le paraître :
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et sourint qu'il l'avoir vu rire.

La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi Lion :
Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, Loups,
Vengez la Reine ; immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes
Le Cerf reprit alors : « Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue
Vote digne moitié, couchée entre des fleurs.
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux Champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi :
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose.
Qu'on se mit à crier : « Miracle ! Apothéose ! »
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les rois par des songes.
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

La Fontaine (Fables)

Vocabulaire :

- 1 - Affliction : peine profonde
- 2 - Province : Royaume
- 3 - Prévôt : officier militaire
- 4 - Courtisan : Celui qui cherche à plaire aux gens influents par des manières flatteuses
- 5 - Patois : langue particulière, dialecte
- 6 - Mânes : âme des morts
- 7 - Apothéose : victoire, triomphe

Discours sur la condition des grands - 1660

« Les grandeurs d'établissement et les grandeurs naturelles »

Les trois Discours sur la condition des grands, écrits par Pascal à la fin de sa vie, étaient destinés à un jeune homme de famille aristocratique. Ces discours visent à enseigner à la Noblesse la juste conscience de sa nature, de ses droits et de ses devoirs, de son rôle, en invitant à la modestie et à la charité.

Il y a dans le monde deux sortes de grandeurs ; car il y a des grandeurs d'établissement¹ et des grandeurs naturelles. Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes, qui ont cru avec raison devoir honorer certains états² et y attacher certains respects. Les dignités et la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers ; en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi cela ? Parce qu'il a plu aux hommes. La chose était indifférente avant l'établissement : après l'établissement elle devient juste, parce qu'il est injuste de la troubler.

10 Les grandeurs naturelles sont celles qui sont indépendantes de la fantaisie des hommes, parce qu'elles consistent dans des qualités réelles et effectives de l'âme ou du corps, qui rendent l'une ou l'autre plus estimable, comme les sciences, la lumière de l'esprit, la vertu, la santé, la force.

15 Nous devons quelque chose à l'une et à l'autre de ces grandeurs ; mais comme elles sont d'une nature différente, nous leur devons aussi différents respects.

Aux grandeurs d'établissement, nous leur devons des respects d'établissement, c'est-à-dire certaines cérémonies extérieures qui doivent être
20 néanmoins accompagnées, selon la raison, d'une reconnaissance intérieure de la justice de cet ordre, mais qui ne nous font pas concevoir quelque qualité réelle en ceux que nous honorons de cette sorte. Il faut parler aux rois à genoux ; il faut se tenir debout dans la chambre des princes. C'est une sottise et une bassesse d'esprit que de leur refuser ces devoirs.

25 Mais pour les respects naturels qui consistent dans l'estime, nous ne les devons qu'aux grandeurs naturelles ; et nous devons au contraire le mépris et l'aversion aux qualités contraires à ces grandeurs naturelles. Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime ; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête homme, je
30 rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités. Je ne vous refuserai point les cérémonies que mérite votre qualité de duc, ni l'estime que mérite celle d'honnête homme. Mais si vous étiez duc sans être honnête homme, je vous ferais encore justice ; car en vous rendant les devoirs extérieurs que l'ordre des hommes a attachés à votre naissance, je ne manquerais pas d'avoir pour vous le mépris intérieur que mériterait la bassesse de votre esprit.

Discours sur la condition des grands.

1. qui ont été établis par les hommes.

2. conditions sociales.

DEVOIR DE CONTROLE N°1

ETUDE DE TEXTE (10 pts)

1) Quelles sont les deux grandeurs dont parle l'auteur et en quoi consiste chacune d'elles?

2) A chaque grandeur est dû un type de respect. Sur quoi se fonde chacun de ces respects?

3) Laquelle des deux grandeurs l'auteur semble préférer?
Quel procédé d'écriture a-t-il employé pour souligner sa préférence?

4) En l'absence de grandeurs naturelles, faut-il selon Pascal, manquer de respect aux grandeurs d'établissement? Pourquoi?

5) Relevez, dans le texte, deux procédés d'écriture qui rendent compte de l'opposition des deux grandeurs.

ESSAI (10 pts)

« Les grandeurs d'établissements » et tous ceux qui disent détenir la vérité pensent travailler pour le bien de l'humanité.

Pensez-vous que cela soit toujours vrai ?

TEXTE :

Georges Duroy, qu'on surnommait Bel-Ami, s'apprête à rencontrer Charles Forestier, un homme influent qui va l'aider à trouver un travail

- Monsieur Forestier, s'il vous plaît ?

- Au troisième, la porte à gauche .

Le concierge avait répondu cela d'une voix aimable où apparaissait une considération pour son locataire . Et Georges Duroy monta l'escalier .

Il était un peu gêné, intimidé, mal à l'aise. Il portait un habit ^① pour la première fois de sa vie, et l'ensemble de sa toilette ^② l'inquiétait . Il la sentait défectueuse en tout , par les bottines non vernies mais assez fines cependant, car il avait la coquetterie du pied, par la chemise de quatre francs cinquante achetée le matin même au Louvre, et dont le plastron ^③ trop mince se cassait déjà . Ses autres chemises, celles de tous les jours, ayant des avaries plus ou moins graves, il n'avait pu utiliser même la moins abîmée .

Son pantalon, un peu trop large, dessinait mal la jambe, semblait s'enrouler autour du mollet, avait cette apparence fripée que prennent les vêtements d'occasion sur les membres qu'ils recouvrent par aventure. Seul, l'habit n'allait pas mal, s'étant trouvé à peu près juste pour la taille.

Il montait lentement les marches, le cœur battant, l'esprit anxieux, harcelé surtout par la crainte d'être ridicule ; et, soudain, il aperçut en face de lui un monsieur en grande toilette qui le regardait . Ils se trouvaient si près l'un de l'autre que Duroy fit un mouvement en arrière, puis il demeura stupéfait : c'était lui-même, reflété par une haute glace [...].

Un élan de joie le fit tressaillir, tant il se jugea mieux qu'il n'aurait cru .

N'ayant chez lui que son petit miroir à barbe, il n'avait pu se contempler entièrement, et comme il n'y voyait que fort mal les diverses parties de sa toilette improvisée, il s'exagérait les imperfections, s'affolait à l'idée d'être grotesque ^④ .

Mais voilà qu'en s'apercevant brusquement dans la glace, il ne s'était pas même reconnu ; il s'était pris pour un autre, pour un homme du monde, qu'il avait trouvé fort bien, fort chic, au premier coup d'œil .

Et maintenant, en se regardant avec soin, il reconnaissait que, vraiment, l'ensemble était satisfaisant .

Guy de MAUPASSANT, *Bel-Ami*, 1886.

① Costume .

② La manière dont on est habillé .

③ Partie de la chemise qui recouvre la poitrine

④ Ridicule par son apparence .

QUESTIONS

I – ETUDE DE TEXTE : (10 points)

- 1) Georges Duroy est-il riche ? Relevez, dans l'ensemble du texte, les indices qui justifient votre réponse .

- 2) Quels sentiments éprouve-t-il en allant à la rencontre de Forestier ?

- 3) Au bout d'un moment, Duroy change d'attitude :
 - a – en quoi consiste ce changement ?
 - b – comment explique-t-il ce changement ?

- 4) Pour décrire l'état psychologique dans lequel se trouve son personnage, l'auteur a recours à plusieurs procédés. Relevez et expliquez deux de ces procédés .

II – ESSAI : (10 points)

Pour réussir dans la vie, il suffit d'être ambitieux et d'avoir confiance en soi .

Partagez-vous cet avis ? Ou bien pensez-vous que la réussite dans la vie dépend d'autres facteurs ?

Vous exprimerez votre opinion en vous référant à des exemples empruntés à votre expérience personnelle et à vos lectures .

DEVOIR DE CONTRÔLE N°1

4^{ème} année

Etude de texte

1) L'enfant est présenté comme un individu en marge. Relevez le vocabulaire de l'exclusion.

2) Quel mot en particulier, au début et à la fin de l'extrait, résume l'impression générale du portrait?

3) En étudiant les expressions qui désignent le jeune garçon, montrez comment il en vient à perdre son identité et même son statut d'être humain.

4) Quel personnage apparaît comme responsable des souffrances de l'enfant? Pourquoi? Repérez les marques explicites ou implicites de sa présence.

5) Ce texte vise-t-il seulement à émouvoir? Justifiez votre réponse en vous appuyant sur deux procédés d'écriture relevés dans le texte.

Essai

« Et il m'est donné, au sein même de ma ville, à douze ans, de connaître, isolé dans ce pantalon, les douleurs sourdes de l'exil. » dit Jacques Vingtras.

Pensez-vous que l'apparence physique soit le seul critère qui permette à l'individu de s'intégrer dans la société?

Vous appuierez votre point de vue par des arguments et des exemples précis.

Le premier de ces hommes¹ était pâle, jeune, grave, avec les lèvres minces et le regard froid. Il avait dans la joue un tic nerveux qui devait le gêner pour sourire. Il était poudré, ganté, brossé, boutonné ; son habit bleu clair ne faisait pas un pli. Il avait une culotte de nankin², des bas blancs, une haute cravate, un jabot plissé, des souliers à boucles d'argent. Les deux autres hommes étaient, l'un, une espèce de géant, l'autre, une espèce de nain. Le grand, débraillé dans un vaste habit de drap écarlate, le col³ nu dans une cravate dénouée tombant plus bas que le jabot, la veste ouverte avec des boutons arrachés, était botté de bottes à revers et avait les cheveux tout hérissés, quoiqu'on y vît un reste de coiffure d'apprêt ; il y avait de la crinière dans sa perruque. Il avait la petite vérole⁴ sur la face, une ride de colère entre les sourcils, le pli de la bonté au coin de la bouche, les lèvres épaisses, les dents grandes, un poing de portefaix⁵, l'œil éclatant. Le petit était un homme jaune qui, assis, semblait difforme ; il avait la tête renversée en arrière, les yeux injectés de sang, des plaques livides sur le visage, un mouchoir noué sur ses cheveux gras et plats, pas de front, une bouche énorme et terrible. Il avait un pantalon à pied, des pantoufles, un gilet qui semblait avoir été de satin blanc, et pardessus ce gilet une roupe⁶ dans les plis de laquelle une ligne dure et droite laissait deviner un poignard. Le premier de ces hommes s'appelait Robespierre, le second Danton, le troisième Marat.

VICTOR Hugo, *Quatrevingt-Treize*, 1874

1. Le 28 juin 1793, trois hommes se retrouvent en secret dans une arrière-salle de café, à Paris.
2. Pantalon fait dans un tissu de coton de couleur claire.
3. Le cou.
4. Maladie qui laisse de nombreuses cicatrices.
5. Porteur de charges lourdes.
6. Blouse faite dans un tissu grossier.

LYCEE PILOTE DE L'ARIANA

Mme AYARI

2006/2007

DEVOIR DE CONTROLE N°1
4^{ième} année

ETUDE DE TEXTE : (10pts)

- 1) Partant de la description faite par Hugo de Robespierre, Danton et Marat,
 - a) trouvez le caractère principal de chacun de ces hommes, (1,5pt)
 - b) établissez pour chacun d'eux le champ lexical allant avec ce trait de caractère. (3pts)
- 2) On peut lire dans ce texte des jeux d'opposition et des jeux de similitude.
 - a) Où réside la différence entre ces trois hommes et où peut-on voir de la similitude chez eux ? (2pts)
 - b) Relevez un procédé d'écriture qui rend compte de la dissemblance des trois hommes et commentez-le. (1,5pts)
- 3) Dans ce texte descriptif l'auteur a suivi une certaine progression. Relevez-en les indices et les étapes. (2pts)

ESSAI : (10pts)

La pire folie est de juger un homme soit sur son habit, soit sur sa condition.

Pensez-vous que ce dernier conseil soit encore d'actualité ?

Les Misérables

Victor Hugo (1802-1885) considère l'écrivain comme un guide pour l'humanité en marche vers le progrès. Monarchiste, gagné aux idées républicaines, il mène de front ses activités d'écrivain et d'homme politique. Poète lyrique, romancier, auteur dramatique, il est le chef de file des romantiques et le symbole de la résistance au régime de Napoléon III.

Dans son roman le plus populaire, *Les Misérables*, Hugo s'est donné pour mission de dénoncer les lois implacables et les préjugés qui précipitent certains hommes dans la « damnation sociale ». Il veut aussi montrer comment l'ignorance et la misère engendrent fatalement le malheur et le crime. Dans ce passage, il évoque des personnages de ces bas-fonds de la société qu'il appelle « la grande caverne du Mal ».

Un quatuor de bandits, Claquesous, Gueulemer, Babet et Montparnasse, gouvernait de 1830 à 1835 le troisième dessous de Paris.

Gueulemer était un Hercule déclassé. Il avait pour antre l'égout de l'Arche-Marion. Il avait six pieds de haut, des pectoraux de marbre, des biceps d'airain, une respiration de caverne, le torse d'un colosse, un crâne d'oiseau. On croyait voir l'Hercule Farnèse vêtu d'un pantalon de coutil et d'une veste de velours de coron. Gueulemer, bâti de cette façon sculpturale, aurait pu dompter les monstres; il avait trouvé plus court d'en être un. Front bas, tempes larges, moins de quarante ans et la patte d'oie, le poil rude et court, la joue en brosse, une barbe sanglière; on voit d'ici l'homme. Ses muscles sollicitaient le travail, sa stupidité n'en voulait pas. C'était une grosse force paresseuse. Il était assassin par nonchalance. On le croyait créole. Il avait probablement un peu touché au maréchal Brune¹, ayant été portefaix en Avignon en 1815. Après ce stage, il était passé bandit.

La diaphanéité² de Babet contrastait avec la viande de Gueulemer. Babet était maigre et savant. Il était transparent, mais impénétrable. On voyait le jour à travers les os, mais rien à travers la prunelle. Il se déclarait chimiste. De plus, il arrachait les dents. Il avait montré des phénomènes dans les foires, et possédé une baraque avec trompette, et cette affiche: – Babet, artiste dentiste, membre des académies, fait des expériences physiques sur métaux et métalloïdes, extirpe les dents, entreprend les chicots abandonnés par ses confrères. Prix: une dent, un franc cinquante centimes; deux dents, deux francs; trois dents, deux francs cinquante. Profitez de l'occasion. – (Ce « profitez de l'occasion » signifiait: faites-vous-en arracher le plus possible.) Il avait été marié et avait eu des enfants. Il ne savait ce que sa femme et ses enfants étaient devenus. Il les avait perdus comme on perd son mouchoir. Autre exception dans le monde obscur dont il était, Babet lisait les journaux. Un jour, du temps qu'il avait sa famille avec lui dans sa baraque roulante, il avait lu dans le *Messager* qu'une femme venait d'accoucher d'un enfant suffisamment viable, ayant un muflle de veau, et il s'était écrié: *Voilà une fortune! ce n'est pas ma femme qui aurait l'esprit de me faire un enfant comme cela!*

Depuis, il avait tout quitté pour « entreprendre Paris ». Expression de lui.

Qu'était-ce que Claquesous? C'était la nuit. Il attendait pour se montrer que le ciel se fût barbouillé de noir. Le soir il sortait d'un trou où il rentrait avant le jour. Où était ce trou? Personne ne le savait. Dans la plus complète obscurité, à ses complices, il ne parlait qu'en tournant le dos. S'appelait-il Claquesous? non. Il disait: je m'appelle Pas-du-tout. Si une chandelle survenait, il mettait un masque. Il était ventriloque. Babet disait: *Claquesous est un nocturne à deux*

1. Maréchal bonapartiste assassiné par les royalistes à Avignon en 1815.

2. Transparence

102x. Claquesous était vague, errant, terrible. On n'était pas sûr qu'il eût un nom. Claquesous étant un sobriquet : on n'était pas sûr qu'il eût une voix, son ventre parlant plus souvent que sa bouche ; on n'était pas sûr qu'il eût un visage, personne n'ayant jamais vu que son masque. Il disparaissait comme un évanouissement : ses apparitions étaient des sorties de terre.

Un être lugubre, c'était Montparnasse. Montparnasse était un enfant : moins de vingt ans, un joli visage, des lèvres qui ressemblaient à des cerises, de charmants cheveux noirs, la clarté du printemps dans les yeux : il avait tous les vices et aspirait à tous les crimes. La digestion du mal le mettait en appétit du pire. C'était le gamin tourné voyou, et le voyou devenu escarpe³. Il était gentil, efféminé, gracieux, robuste, mou, féroce. Il avait le bord du chapeau relevé à gauche pour faire place à la touffe de cheveux, selon le style de 1829. Il vivait de voler violemment. Sa redingote était de la meilleure coupe, mais râpée. Montparnasse, c'était une gravure de mode avant de la misère et commettant des meurtres. La cause de tous les attentats de cet adolescent était l'envie d'être bien mis. La première grisette⁴ qui lui avait dit : Tu es beau, lui avait jeté la tache de ténèbres dans le cœur, et avait fait un Caïn de cet Abel. Se trouvant joli, il avait voulu être élégant ; or la première élégance, c'est l'oisiveté ; l'oisiveté d'un pauvre, c'est le crime. Peu de rôdeurs étaient aussi redoutés que Montparnasse. À dix-huit ans, il avait déjà plusieurs cadavres derrière lui. Plus d'un passant les bras étendus gisait dans l'ombre de ce misérable, la face dans une mare de sang. Frisé, pommadé, pincé à la taille, des hanches de femme, un buste d'officier prussien, le murmure d'admiration des filles du boulevard autour de lui, la cravate savamment nouée, un casse-tête dans sa poche, une fleur à sa boutonnière : tel était ce mirliflore⁵ du sépulcre.

3. Assassin, en argot.

4. Jeune ouvrière, souvent délaquée.

5. Jeune élégant.

Victor HUGO, *Les Misérables* (1862), 3^e partie (Marjot), Livre septième. !!!

Les animaux malades de la peste

- Un mal qui repand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron⁶,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
On n'en voyait point d'occupés
À chercher le soutien d'une mourante vie :
Nul mets n'excitait leur envie.
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, partant plus de joie
- Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux⁷ ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements⁸.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
- Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons,
Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
- Je me dévouera donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.
- Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Eh bien ! manger moutons, canaille, sorte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non : vous leur fîtes, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire⁹. »
- Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir,
On n'osa trop approfondir
- Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins¹⁰,
Au dire de chacun étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour et dit : « J'ai souvenir
Qu'en un pré de moines passant,
La faire, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me passant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
- À ces mots on cria haut sur le bœuf¹¹ :
Un loup quelque peu clerc¹² prouva par sa harangue¹³
Qu'il fallait dévouer¹⁴ ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
- Manger l'herbe d'oignon¹⁵ quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront...

6. chrus de parh...
7. on dénonce, en craint, le
bauder ce-ame coupable
8. savant
9. dicteurs
10. sacrfon

Devoir de contrôle n°1

Classe 4 Maths

Date : 1 / 11 / 06

Questions

1. Quel est le thème essentiel de cette fable ?
2. Quels sont les intervenants essentiels ?
3. Comment leurs interlocuteurs réagissent-ils à la suite de leur confession ?
4. Dégagez la moralité donnée par le narrateur ?
5. Récapitulez les différents enseignements contenus dans la fable.
6. Le pronom « ou » est fréquemment utilisé dans le texte.
 - Quelle tonalité son emploi confère-t-il au texte ?
 - Quelles autres figures concourent à cette tonalité ?

Essai

Sujet :

« Selon que vous serez puissant ou misérable
les jugements de cour vous rendront blanc ou noir »
Cette vérité énoncée par La Fontaine vous paraît-elle d'actualité ?

DEVOIR DE SYNTHÈSE N°1

4ème année

ETUDE DE TEXTE (7 pts)

1. Les deux héros ont des conceptions différentes de l'amour.

Quelle est la vision de chacun d'eux? (2 pts)

2.a) Pour reconquérir Carmen, Don José adopte différentes attitudes.

Quelles sont-elles? Justifiez votre réponse par un retour au texte. (2 pts)

b) Comment réagit Carmen face à ces attitudes? (1 pt)

c) Relevez et analysez le procédé d'écriture qui rend compte de son comportement. (1 pt)

3. Don José se sent-il coupable du crime qu'il a commis? Justifiez votre réponse.

(1 pt)

LANGUE (3 pts)

1. Donnez un synonyme du mot « démon » et trouvez les deux adjectifs relatifs aux deux mots. (1,5 pt)

2. Le récit de Don José est ponctué de quelques répliques. Pourquoi, selon vous, le narrateur a-t-il eu recours au discours direct? (1,5 pt)

ESSAI (10 pts)

Selon certains, la passion est toujours destructrice.

Partagez-vous ce point de vue?

Vous développerez à ce sujet un point de vue argumenté et illustré d'exemples précis.

Carmen

La nouvelle *Carmen* se développe comme une tragédie. On comprend dès le début que la passion amoureuse va conduire à la mort. Le narrateur, don José, supplie Carmen de l'aimer encore. Il ne peut maîtriser sa jalousie.

« Tu aimes donc Lucas¹ ? lui demandai-je.

– Oui, je l'ai aimé. comme toi, un instant, moins que toi peut-être. À présent, je n'aime plus rien, et je me hais pour l'avoir aimé.

Je me jetai à ses pieds. je lui pris les mains, je les arrosai de mes larmes. Je lui rappelai tous les moments de bonheur que nous avions passés ensemble. Je lui offris de rester brigand pour lui plaire. Tout, monsieur, tout ! je lui offris tout, pourvu qu'elle voulût m'aimer encore !

– Elle me dit : – T'aimer encore, c'est impossible. Vivre avec toi, je ne le veux pas. – La fureur me possédait. Je tirai mon couteau. J'aurais voulu qu'elle eût peur et me demandât grâce, mais, cette femme était un démon.

– Pour la dernière fois, m'écriai-je, veux-tu rester avec moi ?

– Non ! non ! non ! dit-elle en frappant du pied, et elle tira de son doigt une bague que je lui avais donnée, et la jeta dans les broussailles.

Je la frappai deux fois. C'était le couteau du Borgne² que j'avais pris, ayant cassé le mien. Elle tomba au second coup sans crier. Je crois encore voir son grand œil noir me regarder fixement ; puis il devint trouble et se ferma. Je restai anéanti une bonne heure devant ce cadavre. Puis, je me rappelai que Carmen m'avait dit souvent qu'elle aimerait à être enterrée dans un bois. Je lui creusai une fosse avec mon couteau, et je l'y déposai. Je cherchai longtemps sa bague, et je la trouvai à la fin. Je la mis dans la fosse auprès d'elle, avec une petite croix. Peut-être ai-je eu tort. Ensuite je montai sur mon cheval, je galopai jusqu'à Cordoue³, et au premier corps de garde je me fis connaître. J'ai dit que j'avais tué Carmen ; mais je n'ai pas voulu dire où était son corps. L'ermite était un saint homme. Il a prié pour elle ! Il a dit une messe pour son âme... Pauvre enfant ! Ce sont les Calés⁴ qui sont coupables pour l'avoir élevée ainsi. »

1. *Lucas* : un picador qui est devenu l'amant de Carmen.

2. *Le Borgne* : mari de Carmen que José a tué par jalousie

3. *Cordoue* : ville d'Andalousie

4. *Calés* : pluriel de calo, le noir ; nom des gitans

Prosper Mérimée *Carmen*, 1845.

LYCEE PILOTE DE L'ARIANA

Mme AYARI

Mme DRAOUI

Mme SLAMA

2008 /2009

DEVOIR DE SYNTHÈSE N°1

4^{ème} année

ETUDE DE TEXTE : (7pts)

- 1) a) Dégagez et reformulez la thèse développée dans cet article. (1,5 pt)
b) Quels sont les arguments avancés pour étayer cette thèse ? Citez-en quatre. (2pts)
- 2) Pourquoi, selon vous, le journaliste a-t-il eu recours à des citations d'auteurs ? (1,5pt)
- 3) Quel regard Gonzague Saint Bris porte-t-il sur le Net ? (1pt)
Appuyez votre réponse par un procédé d'écriture relevé dans le texte. (1pt)

LANGUE : (3pts)

- 1) Donnez le sens contextuel du mot « gravité », ensuite employez le dans une phrase où il aura un sens différent. (2pts)
- 2) Donnez la valeur du présent dans la citation de Catulle et dans la dernière phrase du texte.

ESSAI :(10pts)

Le Net a rapproché les distances et favorisé les rencontres mais vous semble-t-il possible de tomber amoureux via Internet ?

Exprimez votre point de vue sur la question en vous appuyant sur des arguments et des exemples précis.

Benjamin Constant, *Adolphe* (1806)

Encouragés entre autres par l'immense succès de La Nouvelle Héloïse de Rousseau, les écrivains du début du XIX^e siècle se penchent sur leur histoire personnelle et celle de leurs contemporains. Le roman de Benjamin Constant, Adolphe (1806), est une autobiographie à peine déguisée. Écrit à la première personne, le récit retrace les années de jeunesse d'Adolphe. Le début du roman évoque en particulier ses relations avec son père.

Je trouvais dans mon père, non pas un censeur¹, mais un observateur froid et caustique², qui souriait d'abord de pitié, et qui finissait bientôt la conversation avec impatience. Je ne me souviens pas, pendant mes dix-huit premières années, d'avoir eu jamais un entretien d'une heure avec lui. Ses lettres étaient affectueuses, pleines de conseils, raisonnables et sensibles ; mais à peine étions-nous en présence l'un de l'autre qu'il y avait en lui quelque chose de contraint que je ne pouvais m'expliquer, et qui réagissait sur moi d'une manière pénible. Je ne savais pas alors ce que c'était que la timidité, cette souffrance intérieure qui nous poursuit jusque dans l'âge le plus avancé, qui refoule sur notre cœur les impressions les plus profondes, qui glace nos paroles, qui dénature dans notre bouche tout ce que nous essayons de dire, et ne nous permet de nous exprimer que par des mots vagues ou une ironie plus ou moins amère. Comme si nous voulions nous venger sur nos sentiments mêmes de la douleur que nous éprouvons à ne pouvoir les faire connaître. Je ne savais pas que, même avec son fils, mon père était timide, et que souvent, après avoir longtemps attendu de moi quelques témoignages d'affection que sa froideur apparente semblait m'interdire, il me quittait les yeux mouillés de larmes, et se plaignait à d'autres de ce que je ne l'aimais pas.

Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère. Aussi timide que lui, mais plus agité, parce que j'étais plus jeune, je m'accoutumai à renfermer en moi-même tout ce que j'éprouvais, à ne former que des plans solitaires, à ne compter que sur moi pour leur exécution, à considérer les avis, l'intérêt, l'assistance et jusqu'à la seule présence des autres comme une gêne et comme un obstacle. Je contractai³ l'habitude de ne jamais parler de ce qui m'occupait, de ne me soumettre à la conversation que comme à une nécessité importune⁴ et de l'animer alors par une plaisanterie perpétuelle qui me la rendait moins fatigante, et qui m'aidait à cacher mes véritables pensées [...]. Je n'avais point cependant la profondeur d'égoïsme qu'un tel caractère paraît annoncer : tout en ne m'intéressant qu'à moi, je m'intéressais faiblement à moi-même. Je portais au fond de mon cœur un besoin de sensibilité dont je ne m'apercevais pas, mais qui, ne trouvant point à se satisfaire, me détachait successivement de tous les objets qui tour à tour attiraient ma curiosité. Cette indifférence sur tout s'était encore fortifiée par l'idée de la mort, idée qui m'avait frappé très jeune, et sur laquelle je n'ai jamais conçu que⁵ les hommes s'étourdissent⁶ si facilement.

Benjamin Constant (1767-1830), *Adolphe*, 1806.

3. je contractai : je pris.

4. importune : gênante, pesante.

5. je n'ai jamais conçu que : je n'ai jamais compris pourquoi.

6. s'étourdir sur quelque chose : prendre à la légère, se cacher un sujet important.

1. un censeur : un juge sévère.

2. caustique : ironique, moqueur.

Je t'aime, point com !

Non, les lettres d'amour n'ont pas disparu. Non, le siècle nouveau ne verra pas la mort de la correspondance. Le Net au contraire lui a redonné la vie, jamais autant de mots écrits et échangés sur le web n'ont été comptabilisés qu'en cette Saint-Valentin de l'année 2000. Un art éternel qui trouve sa résurrection, un baiser couché sur papier, une étreinte à distance sur un écran bleu. Oser les mots, se rapprocher de l'absente, surfer sur le web, poursuivre l'infini. Etre immensément moderne par le e-mail aujourd'hui comme l'était le poète romain Catulle au 1^{er} siècle avant Jésus-Christ : « *Ce qu'une femme dit à celui qui la désire pourrait être écrit sur le vent ou sur l'eau vive.* »

Non seulement la lettre d'amour a survécu au progrès technique mais l'Internet du XXI^e siècle lui a fait faire, dès son aurore, le bond tant désiré. Flirt en ligne, badinage artistique sur le clavier, amour au bureau par écran interposé, désir à distance, mariage sans frontières, sites pour préparer la cérémonie, sites pour se rencontrer et « chats » pour en parler ; on assiste à l'incroyable renaissance mondiale de la correspondance amoureuse. Moins de gravité que dans la lettre autographe, plus de rapidité dans l'expression du sentiment. C'est moins cher que le fax, plus spontané, plus naturel et beaucoup moins long que la poste : « *Ma chérie, Dieu que les postes mettent du temps à m'apporter les lettres de mon Loulou* », se plaignait Apollinaire.

Qui a inventé, dans la nuit des temps, le désir à distance ? qui a écrit : « *Je ne puis pas accorder deux idées que tu ne viennes te mettre entre elles. Je ne peux plus que penser à toi.* » C'est Balzac à Evelyne Hanska en 1835. Un amour incroyable ; dix-huit ans d'intrigue, seize ans d'attente, deux ans de bonheur et six moi de mariage. [...]

Flirt en ligne, badinage artistique sur le clavier, amour au bureau par écran interposé ; on assiste à l'incroyable renaissance mondiale de la correspondance amoureuse.

Gonzague Saint Bris. (*Le Figaro Littéraire*, avril 200)

DEVOIR DE CONTROLE n°1

COMPREHENSION

- 1-Quel type de texte rencontre-t-on dans ce passage ? Justifiez votre réponse .
- 2-Quels traits de caractère le jeune Adolphe prête-t-il à son père ?Comment les analyse-t-il plus tard ?Comment explique-t-il son propre tempérament ?
- 3-Relevez les termes qui expriment le doute,quel est l'effet produit ?
- 4-Expliquez la phrase :(tout en m'intéressant qu'à moi ,je ne m'intéressais que faiblement à moi-même.)Quels sens différents le verbe s'intéresser prend-il successivement ?

ESSAI

« Ma contrainte avec lui eut une grande influence sur mon caractère »

L'auteur explique en partie son propre caractère par celui de son père .

Pensez-vous comme lui que le caractère soit héréditaire ?